

Faculté de philosophie, arts et lettres

Le passé médiéval comme remède à la Révolution française ?

La vision historique de Félicité de Genlis dans *Les Chevaliers du Cygne*

Auteure : Soline DESOMER
Promoteur : Gilles LECUPPRE
Lecteurs : Silvia MOSTACCIO, Antoine RENGLET
Année académique 2021-2022
Master 120 en histoire, à finalité communication de l'histoire

ANNÉE ACADÉMIQUE : 2021-2022

SESSION : Juin 2022

NOM : Desomer

PRÉNOM : Soline

TITRE DU MÉMOIRE : Le passé médiéval comme remède à la Révolution française ? La vision historique de Félicité de Genlis dans *Les Chevaliers du Cygne*.

PROMOTEUR : Gilles Lecuppre

Résumé du mémoire en 12 lignes :

Le présent mémoire s'attache à analyser l'utilisation du passé médiéval comme remède à la Révolution française à travers le conte, *Les Chevaliers du Cygne ou la cour de Charlemagne*, de Félicité de Genlis. Ce dernier véhicule des parallèles et des miroirs contemporains qui transparaissent dans les personnages et les événements de l'auteure. Forte d'une vie mouvementée et prise dans le tourment de l'exil, Félicité de Genlis développe durant trois tomes des solutions pour une France déchirée inspirées par un Moyen Âge idéalisé. Elle livre toute une réflexion autour de l'existence d'un régime idéal. L'indulgence et la justice du souverain, la paix du royaume et l'absence d'impôts permettent le bonheur des citoyens libres et égaux et, de fait, de la nation tout entière. Félicité de Genlis publie en 1795 un conte qui s'inscrit dans un nouveau médiévalisme au XVIII^e siècle, mais qui se distingue de ses contemporains par son genre hybride contribuant à son originalité et à sa force de conviction.

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier chaleureusement monsieur Gilles Lecuppre pour avoir encadré ce mémoire avec tant de disponibilité et de précieux conseils.

Je remercie également mes patients relecteurs qui ont pris de leur temps et de leur énergie dans la correction. Merci à ma sœur et à mes parents pour leurs conseils.

Un merci plus général à l'ensemble de ma famille pour avoir toujours cru en moi.

Mes remerciements ne peuvent enfin oublier celles qui sont restées à mes côtés durant toutes ces années et dont l'indéfectible soutien et présence m'ont permis de mener jusqu'au bout ce mémoire. Merci à vous, valeureux soldats.

Enfin, à toi, ma bonne étoile.

« [...] c'est la raison, c'est le tems, et non la violence et l'autorité, qui peuvent produire les révolutions utiles ».

Félicité de Genlis, *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 26, p. 436.

Introduction

La Révolution française a marqué l'histoire de France comme une période de changements, de luttes politiques et de terreur. Certains sont restés passifs, certains ont fui tandis que d'autres ont combattu de manière acharnée afin de faire valoir leurs idées pour une France nouvelle. Les écrivains, et plus encore les genres littéraires, ont participé à ce théâtre révolutionnaire. Parmi eux, le conte s'est vu attribuer un tout nouvel objectif, le différenciant du siècle précédent : celui de devenir politique.

Le cas de figure qui sera abordé dans le cadre de ce mémoire est un conte français publié en 1795 à Paris, mais aussi à Hambourg. *Les Chevaliers du Cygne ou la cour de Charlemagne, conte historique et moral, pour servir de suite aux Veillées du Château, et dont tous les traits qui peuvent faire allusion à la révolution française, sont tirés de l'Histoire* commence à être écrit par Félicité de Genlis deux ans avant le début de la Révolution. Il est terminé en 1793 pour n'être rendu public que deux ans après. Le conte relate l'histoire d'Olivier et Isambard, deux chevaliers de la cour de Charlemagne. Après une longue absence, Isambard retrouve son ami désarmé à la suite de la mort de Célénire, la fille de Vitikind¹, ancien chef des Saxons. Son ami lui explique alors ce qu'il s'est passé. Une fois le récit d'Olivier achevé, la trame principale devient la défense de la duchesse Béatrix de Clèves, assaillie par des princes désireux de la voir se marier. Les deux trames étant fixées, le conte s'étend sur trois tomes. Cependant, si leurs aventures occupent l'essentiel du conte, nous suivons également celles d'autres personnages, que cela soit leurs amis, leurs ennemis, etc. Ainsi, de nombreuses histoires s'y déroulent, séparément, ou au contraire, s'entrecroisent.

Dans un siècle qui semble mélanger conte, fable, roman et nouvelle, la définition du conte au XVIII^e siècle est nécessaire. Il s'agit d'une « narration, récit de quelque aventure, soit vraie, soit fabuleuse, soit sérieuse, soit plaisante. Il est plus ordinaire pour les fabuleuses & les plaisantes² ». Seulement, le conte ne reste pas enfermé dans un carcan défini par exemple par l'Académie française. La définition de ce dernier est plus complexe que cela. Sa situation évolue pour prendre un tournant nettement plus politique. En effet, le conte dit « classique » du XVII^e siècle cherche sa place dans la littérature. Le conte de fées est un genre fabuleux et irrationnel. Avec le siècle des Lumières et surtout la Révolution française, les écrivains

¹ Vitikind est plus connu sous la graphie de Widukind. Cependant, nous garderons tout au long de cette étude l'orthographe telle que voulue par Félicité de Genlis.

² *Dictionnaire de l'Académie française. Nouvelle édition*, t. 1, Nîmes, Pierre Beaume, 1778, p. 265.

commencent à intégrer le politique, permettant aux lecteurs de se faire juges. Le genre est désormais bien implanté dans la littérature. Qualifié de conte historique et moral par son auteure, *Les Chevaliers du Cygne* se déroule durant l'époque carolingienne et ne manque pas d'intégrer le politique dans son contenu, comme nous le développerons par la suite.

Une brève présentation de l'auteure s'impose. Stéphanie Félicité Ducrest de Saint-Aubin est née en 1746. À l'âge de dix-sept ans, elle épouse secrètement Charles-Alexis Brûlart de Genlis³ et prend alors le nom qu'on lui connaît le mieux : la comtesse de Genlis. Très vite, elle est présentée à la cour et au roi Louis XV par sa tante⁴, Madame de Montesson, maîtresse du duc d'Orléans⁵. Ainsi, elle devient dame de compagnie de la duchesse de Chartres en 1772 et la possible, mais non certaine, maîtresse du futur Philippe Égalité⁶. Félicité de Genlis entame à partir des années 1779 ce que l'on peut appeler sa « période d'éducatrice⁷ ». Elle impressionne tellement ses contemporains qu'elle est nommée le 6 janvier 1782, « gouverneur⁸ » des princes de la maison d'Orléans par le nouveau duc d'Orléans. Une nomination qui fait scandale dans une époque patriarcale⁹. Félicité de Genlis a côtoyé les plus grands hommes et femmes de lettres de son temps. Liée durant un temps à Jean-Jacques Rousseau, elle a rencontré Voltaire et écouté La Harpe et Marmontel. Elle a critiqué Diderot, Grimm et bien d'autres encore. Félicité de Genlis s'est également vue décriée par ses contemporains, qualifiée tantôt de « mère de l'Église » tantôt de « Mère Gigogne »¹⁰. Une fois la Révolution française amorcée, tout s'enchaîne très vite. En 1791, elle quitte la France pour se réfugier en Angleterre. Son mari ainsi que le duc d'Orléans sont décapités en 1793. Inscrite sur la liste des émigrés, elle fuit à travers l'Europe jusqu'en 1800 où elle reçoit une pension de Napoléon dans les années qui suivent¹¹. Elle décède finalement en 1830, après une vie remplie de tumultes et après avoir vu son jeune élève devenir roi des Français.

³ REID Martine, *Félicité de Genlis. La pédagogue des Lumières*, Paris, Tallandier, 2022, p. 29.

⁴ IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *La Pédagogie dans le boudoir. Heurs et malheurs de Félicité de Genlis*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 10 (Masculin/féminin dans l'Europe moderne, n°32, Série XVIII^e siècle, n° 14).

⁵ LOUICHON Brigitte, *Romancières sentimentales (1789-1825)*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2009, p. 313 (Culture et Société).

⁶ *Ibid.*

⁷ GENLIS Félicité de, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des Princes et des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe*, éd. BROUARD-ARENDIS Isabelle, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 8 (Textes rares).

⁸ Nous usons du terme gouverneur dans cette recherche et non de celui de « gouvernante », car il s'agit de la fonction telle que confiée à Félicité de Genlis.

⁹ GENLIS Félicité de, *op. cit.*, p. 9.

¹⁰ IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *op. cit.*, p. 9.

¹¹ LOUICHON Brigitte, *op. cit.*, p. 314.

La chronologie du présent mémoire s'attardera non seulement sur la Révolution française en général, mais aussi sur des temps plus éloignés. L'histoire du conte se déroulant durant l'époque carolingienne, nous serons amenés à parler de cette période. De plus, Félicité de Genlis l'explique dès son titre, la cour de Charlemagne et tout ce qui l'entoure peuvent faire écho aux événements de la fin du XVIII^e siècle. Le cadre géographique restera centré sur la France puisque tout ce qui est relatif à la Révolution française se passe sur le territoire français. Cependant, il n'est pas exclu de traverser les frontières lorsque nous savons que Félicité de Genlis écrit son conte en pays étranger, ou encore que la réalité géographique de l'empire de Charlemagne est d'autant plus vaste qu'elle est mouvante. Enfin, le thème sera l'analyse du passé médiéval dans un conte du XVIII^e siècle. Dès lors, *Les Chevaliers du Cygne*, présenté brièvement précédemment, constitue notre principale source.

Remettre en contexte la Révolution française ainsi que ses agitations s'avère nécessaire afin de mieux comprendre et appréhender la situation de l'époque. De plus, nous contextualiserons succinctement l'influence des Lumières et la vision historiographique du XVIII^e siècle.

La Révolution française naît supposément d'un enchaînement d'événements. Les finances royales sont en déficit notamment à cause des grands travaux et du financement de la guerre à laquelle la France participe afin de soutenir l'indépendance américaine. Durant l'été 1789, un mauvais climat provoque une insuffisante récolte de blé et de fait, entraîne chômage et disette¹². La possibilité de lever un impôt vient aux oreilles des notables qui demandent la convocation des États généraux, n'ayant plus été réunis depuis plus d'un siècle. Le 4 mai, ces derniers sont rassemblés. 1200 délégués, messagers des instructions de leur circonscription, sont présents afin de faire part des doléances contenues dans des cahiers du même nom¹³. Le lendemain, le roi Louis XVI annonce que le vote se fera par ordre ; une voix pour la noblesse, une autre pour le clergé et enfin une unique voix pour le Tiers État pourtant largement représentatif du peuple. Le 17 juin, le Tiers État réagit et se constitue en Assemblée nationale. Ses membres jurent de ne point se séparer avant qu'une constitution ne soit établie¹⁴. Les tensions augmentent au début du mois de juillet lorsque le roi renvoie Jacques Necker, ministre des Finances, car il est trop favorable au Tiers État. La présence de troupes entre Paris

¹² TULARD Jean, *La France de la Révolution et de l'Empire*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 15 et 17 (Quadrige. Manuels. Histoire-Géographie).

¹³ ISRAEL Jonathan Irvine, *Idées révolutionnaires : une histoire de la Révolution française*, trad. de l'anglais par BHERER Marc-Olivier, Paris, Alma Édition, 2019, p. 69.

¹⁴ *Ibid.*, p. 72.

et Versailles¹⁵ échauffe également les esprits. Le révolutionnaire Camille Desmoulins en appelle aux armes¹⁶, le 12 juillet. Deux jours plus tard, les insurgés s'emparent de fusils à l'hôtel des Invalides et se dirigent vers la Bastille, réputée comme étant un des symboles du despotisme¹⁷. La prison est abattue.

Les années qui suivent sont essentiellement marquées par une tentative de démocratisation de la Révolution. L'Assemblée constituante de 1791, menée par Mirabeau¹⁸ et l'abbé Sieyès¹⁹, prône le monarchisme constitutionnel²⁰, donnant un pouvoir minimum au roi. Seulement, et Necker le fait remarquer, la Révolution est contradictoire. Cette dernière veut maintenir la monarchie, mais abolit les titres, les privilèges ainsi que toute hiérarchie sociale le 19 juin 1790²¹. Des tensions ont de nouveau lieu au sein même de l'Assemblée, partagée entre les monarchistes et les républicains. Différentes sociétés et clubs prennent position et cherchent à s'imposer. Le Club monarchique tente de faire appel aux valeurs traditionnelles du peuple²². Les agitations sont toujours d'actualité. En 1791, dix pour cent de la noblesse se voient contraints de fuir. En effet, les membres les plus riches de la société font face à de violentes révoltes des partisans républicains et égalitaires²³. La Révolution touche la noblesse, mais elle devient également problématique pour le peuple, vivant essentiellement des dépenses des riches²⁴. De plus, les communautés rurales se sentent abandonnées²⁵.

Le choix de s'attarder sur ces débuts révolutionnaires sert ici à présenter les prémices du contexte de production dans lequel a été écrit *Les Chevaliers du Cygne*. Les années qui suivent voient la république proclamée durant le règne de la Terreur et un bon nombre de Français passent sous la guillotine en 1793. En 1794, la Terreur est renversée et laisse place au Directoire en octobre 1795²⁶. La Révolution française est plus complexe et tumultueuse et ne

¹⁵ MARTIN Jean-Clément (dir.), *Nouvelle histoire de la Révolution française*, Paris, Perrin, 2012, p. 158 (Pour l'histoire).

¹⁶ BIARD Michel et DUPUY Pascal, *La révolution française : dynamiques et ruptures (1787-1804)*, 4^e éd., Paris, Armand Colin, 2020, p. 59.

¹⁷ ISRAEL Jonathan Irvine, *op. cit.*, p. 82.

¹⁸ Honoré-Gabriel Riquetti de Mirabeau (1749-1791) est un philosophe et leader révolutionnaire provincial au début de la Révolution. Bon orateur, il propage rapidement ses idées lors de l'Assemblée nationale, notamment celle selon laquelle le roi ne doit pas être déchu, quand bien même Mirabeau soutient les premières réformes. ; ISRAEL Jonathan Irvine, *op. cit.*, p. 891.

¹⁹ Emmanuel-Joseph Sieyès (1748-1836) est l'un des pamphlétaires les plus importants du début de la Révolution. Abbé sans vocation, il y renonce lors de la déchristianisation. ; ISRAEL Jonathan Irvine, *op. cit.*, p. 896.

²⁰ ISRAEL Jonathan Irvine, *op. cit.*, p. 727.

²¹ BIARD Michel et DUPUY Pascal, *op. cit.*, p. 80.

²² ISRAEL Jonathan Irvine, *op. cit.*, p. 129.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*, p. 132.

²⁵ MARTIN Jean-Clément (dir.), *op. cit.*, p. 301.

²⁶ ISRAEL Jonathan Irvine, *op. cit.*, p. 655.

peut être détaillée ici. Cette dernière est une rupture historique et oblige « l'époque à repenser la notion d'histoire²⁷ ». Seulement, le XVIII^e siècle n'est pas caractérisé uniquement par cet événement. Il s'agit également de la période dite des Lumières. Les philosophes et les hommes de lettres reconsidèrent déjà l'histoire dès le début du siècle.

Le siècle des Lumières désire mettre la raison au centre de ses recherches. Ces philosophes se servent de l'activité intellectuelle afin de diffuser les connaissances²⁸ et éclairer toutes les zones obscures, notamment dans le domaine de l'histoire. Le XVIII^e siècle se partage entre les historiens et les amateurs, que l'on dénomme alors *antiquaries*²⁹. Les grands esprits de l'époque ne manquent pas de réfléchir à la politique, souvent associée à l'histoire, ainsi que sur la « science » grandissante du siècle : celle du caractère national. Ainsi, Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, et encore bien d'autres, s'intéressent de près à la nature de ce qu'on appelle « l'« esprit » des nations³⁰ ». Rousseau vient affirmer que la politique et l'histoire dynamisent le caractère national de la France. Avant la prise de la Bastille, les républicains voient dans le Moyen Âge et la Renaissance³¹ une légitimité à la nation qui veut s'améliorer. Lors de la Révolution, et tout particulièrement sous la Terreur, l'Histoire est critiquée. Il y a cette idée radicale que l'histoire du passé, mais aussi la politique, sont un frein à cette volonté qu'avaient les extrémistes de vouloir « purifier » le caractère national³². Seulement, cette remise en question des origines n'est pas nouvelle. Voltaire y avait déjà développé son opinion dans plusieurs œuvres, et ce, dès la première moitié du siècle. En effet, selon le philosophe, toute origine historique tient de la fable et ne dérive que de la vision mythique des racines du passé³³. Il désire tenir à l'écart tout obscurcissement historique qui serait mis au service de la politique et de la religion, et fait soutenir l'idée de l'esprit « éclairé » comme participative à cette histoire³⁴.

Voltaire remet également en question l'attribution de l'histoire comme étant une sous-catégorie de la rhétorique. Le philosophe Roland Barthes voit dans cette assignation la volonté par la rhétorique d'arriver à persuader le lecteur de l'objectivité que se donne l'historien

²⁷ LOUICHON Brigitte, *op. cit.*, p. 188.

²⁸ SERMAIN Jean-Paul, *Le roman jusqu'à la révolution française*, Paris, PUF, 2011, p. 183 (Licence. Lettres).

²⁹ LAMOINE Georges, « Le début du roman historique au XVIII^e siècle », in *Caliban*, n° 28 : *Le roman historique*, 1991, p. 61-70, ici p. 61.

³⁰ BELL David A, « Le caractère national et l'imaginaire républicain au XVIII^e siècle », in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 57^e année, n° 4, 2002, p. 867-888, ici p. 870.

³¹ *Ibid.*, p. 877.

³² *Ibid.*, p. 880.

³³ MÉRICAM-BOURDET Myrtille, « Comment écrire une histoire sans origines : Voltaire », in *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, vol. 52, n° 2, 2020, p. 199-220, ici p. 200-201.

³⁴ *Ibid.*, p. 207.

moderne³⁵. Seulement, et nous le voyons par l'exemple de Voltaire, cela n'est pas unanime. Il y a, au XVIII^e siècle, une obsession de la vérité. Jean-Jacques Rousseau ou encore Saint-Simon témoignent de ce souci particulièrement présent dans leurs œuvres. Ces « discours de la vérité³⁶ » peuvent sonner comme de la rhétorique et en cela, Voltaire s'en éloigne. Cependant, cela ne veut pas dire qu'il ne cherchait pas à être vrai. Nous pouvons constater que le XVIII^e siècle voit déjà différents débats au sujet de l'Histoire que chaque philosophe s'approprie. Et les genres littéraires, comme le roman et le conte, n'y font pas exception. Ils participent à la diffusion des idées et des thématiques des Lumières, non sans une certaine crainte de la censure.

Nous venons de voir que le domaine de l'histoire peut être lié à celui de la politique et que le Moyen Âge peut être pris comme passé légitime de la France. Aux yeux des « conservateurs », la période carolingienne, et Charlemagne en particulier, reste un modèle de bon gouvernement. Le Moyen Âge peut être vu, notamment parmi certains auteurs conservateurs, comme un moyen de concurrencer la Révolution³⁷. Il s'agit du passé national qui peut donner l'exemple de bons rois. La chevalerie y est également importante comme « modèle cohérent de pratiques et de coutumes³⁸ ». Il y a une volonté pour la monarchie de mettre en valeur la culture et la civilisation médiévale³⁹.

De plus, les genres littéraires participent aux débats contemporains. La Révolution française a entraîné des conséquences sur ces derniers et a influencé Félicité de Genlis dans le choix du sujet de son œuvre. Au vu de tous ces éléments, nous pouvons nous poser comme problématique générale, la question suivante : de quelle manière Félicité de Genlis utilise-t-elle le passé médiéval pour servir d'exemple et de remède à la Révolution française ? Il s'agira non seulement d'analyser l'agencement du conte et la manière dont il est mis au service de la vision historique de son auteure, mais aussi d'étudier les liens entre le passé carolingien et la France

³⁵ HERSANT Marc, « Parrêsia et rhétorique dans le récit non fictionnel au XVIII^e siècle : le cas d'absence de destinataire immédiat (Saint-Simon, Rousseau), in ABIVEN Karine et WELFRINGER Arnaud (dir.), *Courage de la vérité et écritures de l'histoire : (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2017, p. 71-81, ici p. 74 (Littératures classiques, n°94).

³⁶ *Ibid.*, p. 80.

³⁷ MORRISEY Robert, *L'empereur à la barbe fleurie : Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France*, Paris, Gallimard, 1997, p. 321 (Bibliothèque des histoires).

³⁸ *Ibid.*, p. 324.

³⁹ MORRISEY Robert, « Charlemagne », in BERNARD-GRIFFITHS Simone, GLAUDES Pierre et VIBERT Bertrand (dir.), *La fabrique du Moyen Âge au XIX^e siècle : représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006, p. 503-507, ici p. 504 (Romantisme et modernité, n° 94).

du XVIII^e siècle ainsi que les sources qu'elle utilise et, en fin de compte, de déterminer l'originalité ou non de son œuvre.

Pour ce faire, le présent mémoire se déroulera selon le plan suivant. Tout d'abord, nous commencerons par une première partie dans laquelle il s'agira de mettre en avant le projet de Félicité de Genlis et les objectifs qu'elle compte remplir avec *Les Chevaliers du Cygne*. Ainsi, tout en puisant dans la préface et les trois tomes du conte, le premier point s'attachera à relater les raisons qui l'ont poussée à écrire ce dernier et tentera de déterminer à quel public elle s'adresse. Ensuite, nous exposerons la méthodologie de l'auteure et les libertés qu'elle a prises avec l'histoire, les réarrangements qu'elle a effectués au sein de son conte et les raisons de tels changements. Dès lors, nous verrons que son vécu personnel peut lui avoir inspiré tel ou tel aspect ou focalisation historique tandis qu'elle en délaisse d'autres. Enfin, nous terminerons par un aperçu de ses influences historiques et intellectuelles ainsi que son avis sur ces derniers.

La deuxième partie traitera spécifiquement des liens entre l'époque carolingienne et le XVIII^e siècle. Nous relèverons les parallèles faits avec la Révolution française, non seulement dans les actions des personnages, mais surtout dans les révoltes qui font écho aux événements contemporains de l'auteure. Nous analyserons la manière dont ces dernières sont utilisées par Félicité de Genlis afin de rappeler les violences de son temps. Certains personnages de son conte peuvent servir de miroir à plusieurs personnalités de la Révolution française. De plus, connaissant l'importance de l'éducation pour Félicité de Genlis, nous mettrons en évidence les vertus les plus importantes présentes dans les trois tomes. Après les parallèles établis avec la Révolution française, nous analyserons donc les solutions qui peuvent y être apportées.

La troisième et dernière partie étudiera la considération de Charlemagne par des contemporains de l'auteure, que cela soit dans les ouvrages scientifiques ou littéraires. Nous déterminerons la manière dont Félicité de Genlis parle de l'Empereur, en comparaison avec d'autres auteurs et nous traiterons de son point de vue à travers son œuvre. De plus, il s'agira de déterminer si la figure de Charlemagne est courante dans les genres littéraires et en particulier dans d'autres contes.

État des sources

Il convient à présent de faire un point sur les différentes sources qui peuvent être mobilisées au sein de ce mémoire. Ces dernières ne seront cependant pas analysées exhaustivement dans cette partie. En effet, Félicité de Genlis aborde dans *Les Chevaliers du Cygne* un certain nombre de recherches historiques. Les mentionner toutes ici s'avérerait peu

judicieux. Nous exposerons les plus pertinentes et significatives. L'historiographie du XVIII^e siècle telle que sélectionnée par la comtesse de Genlis ainsi que par nous-mêmes constitue l'une des premières approches concernant les sources. Nous passerons également en revue la typologie littéraire de ces dernières, en exposant certains contes qui viennent s'ajouter au corpus de sources.

Comme présenté ci-dessus, le sujet du présent mémoire se concentre spécifiquement sur un conte, *Les Chevaliers du Cygne*⁴⁰ qui constitue la source principale. La présentation de cette dernière ayant été partiellement effectuée, il n'est pas pertinent ici de la développer ni de la critiquer lorsqu'elle le sera amplement dans l'analyse de notre recherche.

Notons enfin que la plupart des éditions des sources sélectionnées sont dans leur version originale ou tendent à se rapprocher le plus possible des premières publications afin d'avoir au mieux la vision telle que vécue dans la période que nous étudions. La présentation chronologique des sources contiendra non seulement un commentaire critique, mais reviendra également sur les points forts et les limites de ces dernières.

1. L'histoire au XVIII^e siècle

Nous regroupons sous ce point les sources dites historiques, ou encore philosophiques du XVIII^e siècle. Certaines ont été citées par Félicité de Genlis dans son conte tandis que d'autres ont été sélectionnées en complément. Ces dernières s'adressent essentiellement à un public lettré, ayant par moments une connaissance suffisante de certains faits historiques.

1.1. Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII de Voltaire

François-Marie Arouet, de son pseudonyme Voltaire, naît en 1694 et décède en 1778⁴¹. Voltaire est avant tout connu pour être considéré comme l'un des philosophes des Lumières qui ont marqué le plus son temps. Membre brillant des jésuites, il connaît son premier succès lorsque l'Académie française met en scène sa première tragédie, *Œdipe*. Il a notamment écrit pour l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, conversé avec Jean-Jacques Rousseau ainsi que de nombreux penseurs du siècle des Lumières. C'est en 1756 qu'il publie la source qui nous

⁴⁰ GENLIS Félicité de, *Les Chevaliers du Cygne ou la cour de Charlemagne, conte historique et moral, pour servir de suite aux Veillées du Château, et dont tous les traits qui peuvent faire allusion à la révolution française, sont tirés de l'Histoire*, 3 vol., Hambourg, Fauche, 1795.

⁴¹ CRONK Nicholas, « Voltaire », in KORS Alan Charles (éd.), *Encyclopedia of the Enlightenment*, vol. 4, Oxford university press, 2002, p. 235.

intéresse ici tout particulièrement : l'*Essai sur les mœurs*⁴². Des éditions de diverses qualités sont publiées du vivant de Voltaire, mais la première édition complète, l'édition de Kehl, est publiée entre 1785 et 1789⁴³. Voltaire a écrit dans différents styles et a notamment utilisé du genre du conte tout au long de sa carrière. Cependant, son rôle d'historien et son souci de la vérité nous intéressent tout particulièrement dans le cadre de cette étude.

L'*Essai sur les mœurs* comporte huit tomes et traite de l'histoire de l'Europe avant Charlemagne, quoiqu'en dise le titre, et s'arrête juste un peu avant le début du règne de Louis XIV. Le tome deux traite de Charlemagne et fera l'office d'une analyse. Nous avons sélectionné l'édition de 1813, soit 35 ans après la mort de Voltaire, afin de coller au plus près de la version originale, tout en prenant le recul nécessaire. En effet, dans un avis des éditeurs, ces derniers mettent l'accent sur les erreurs, notamment typographiques des précédentes éditions. Ils ont de plus eu le manuscrit original tel que donné par l'auteur. Ainsi, l'édition stéréotype de Firmin Didot senior et junior nous paraît la plus pertinente.

Voltaire désire, à travers cette œuvre, remettre en question la vérité de l'Histoire. Il ne nie pas son respect pour Charlemagne lorsqu'il l'aborde, mais cherche à relater l'entièreté de ses exploits ainsi que des événements importants, tout en n'omettant ni les bons côtés ni les mauvais. Voltaire connaît ses sources puisqu'il a notamment eu en main les précieux capitulaires de Charlemagne⁴⁴.

1.2. *Mémoires sur l'ancienne chevalerie de La Curne de Sainte-Palaye*

Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye naît le 6 juin 1697 et décède le 1^{er} mars 1781. Il entre à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1724 ainsi qu'à l'Académie française trente-quatre ans après⁴⁵. La Curne de Sainte-Palaye est connu pour être un érudit, féru d'antiquités et de littérature médiévale. En effet, il s'emploie à rééditer des textes médiévaux afin de les transmettre à un public tout aussi intéressé que lui⁴⁶. Il a une passion toute particulière pour l'ancienne langue médiévale, comme en témoigne son *Dictionnaire*

⁴² VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, 8 vol., Paris, Didot, 1813.

⁴³ CRONK Nicholas, *op. cit.*, p. 237.

⁴⁴ VOLTAIRE, *op. cit.*, t. 2, *op. cit.*, p. 159.

⁴⁵ « Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye », in DRUON Maurice, *Les Immortels : dictionnaire biographique et chronologique des membres de l'Académie française depuis sa création en 1635 jusqu'au début du XXI^e siècle*, Levallois-Perret, Jacques Lafitte, 2005, p. 267.

⁴⁶ COLOMBO TIMELI Maria, *Lancelot et Yvain au siècle des lumières : la Curne de Sainte-Palaye et la Bibliothèque universelle des Romans*, Milan, LED, 2003, p. 9 (Il Filarete : pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Milano, n° 217).

historique de l'ancien langage françois, pour lequel il a travaillé durant quarante ans⁴⁷. Sainte-Palaye n'hésite pas à voyager pour en apprendre plus sur le sujet dont il traite. C'est notamment le cas avec ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*⁴⁸ paru en 1759⁴⁹.

L'édition choisie est la deuxième édition qu'il existe autour des *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*. Sélectionner un ouvrage sur la chevalerie lorsque nous traitons de la période carolingienne peut paraître anachronique. Seulement, *Les Chevaliers du Cygne* portant bien leur titre, Félicité de Genlis recourt à cet ouvrage et use de beaucoup d'aspects chevaleresques dans son conte. Les *mémoires* sélectionnés datent de 1781 et sont publiés chez la Veuve Duchesne. Ils contiennent une approbation, un privilège du roi ainsi qu'un avis du libraire. Ce dernier nous renseigne sur leur contenu. Un *mémoire concernant la lecture des anciens Romans de Chevalerie*, des extraits de poésies ainsi que des honneurs de cour s'ajoutent à la suite des *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*⁵⁰. Durant tout le premier volume et jusqu'à la page 106 du deuxième, La Curne de Sainte-Palaye désire remettre la vision de la chevalerie dans une perspective plus « vraie ». Pour cela, il s'est aidé d'historiens et de romanciers, et cite à chaque fin de partie ses notes. L'auteur traite autant de l'éducation du jeune chevalier que des récompenses et de la chute de la chevalerie afin de faire le tour sur son sujet. Cette source présente des avantages et inconvénients puisqu'elle n'est certes pas la source originale, mais elle est proche de la Révolution française et nous offre l'une des rares sources du XVIII^e siècle disponibles sur la vision de la chevalerie que madame de Genlis possédait.

1.3.Histoire de Charlemagne de Gaillard

Gabriel-Henri Gaillard naît en Picardie le 26 mars 1726 et décède le 13 février 1806. Écrivain, il est connu pour avoir fait une carrière d'homme de lettres, salué par ses contemporains. Il est membre de l'Académie des Inscriptions en 1761 et rejoint l'Académie française dix ans après⁵¹. Gabriel-Henri Gaillard est cependant critiqué lorsqu'il s'agit de ces ouvrages historiques. En effet, les reproches tendent vers son approche thématique au détriment de l'approche chronologique qui masque ainsi une certaine vue d'ensemble. Il use de beaucoup

⁴⁷ *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois, ou Glossaire de la langue françois*, 1769, en ligne, <https://www.classiques-garnier.com/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain> (consulté le 20 mai 2021).

⁴⁸ LA CURNE DE SAINTE PALAYE Jean-Baptiste de, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 2 vol., Paris, Chez la veuve Duchesne, 1781.

⁴⁹ LAIGNEL-LAVASTINE P., « Lacurne de Sainte-Palaye (Jean-Baptiste de) », in GRENTÉ Georges (dir.), *Dictionnaire des lettres françaises : le XVIII^e siècle*, vol. 2, Paris, Fayard, 1960, p. 14.

⁵⁰ LA CURNE DE SAINTE PALAYE Jean-Baptiste de, *op. cit.*, vol. 1, *op. cit.*, p. VI.

⁵¹ « Gabriel-Henri, abbé Gaillard », in DRUON Maurice, *op. cit.*, p. 285.

de citations ainsi que de digressions⁵². Connue pour son histoire sur Charlemagne, Gabriel-Henri Gaillard a également publié plusieurs volumes sur l'*Histoire de la Rivalité de la France et l'Angleterre*, ainsi que huit volumes sur l'*Histoire de François 1*.

L'*Histoire de Charlemagne*⁵³ fait partie des nombreuses sources que Félicité de Genlis utilise dans son conte. Publiée en quatre volumes chez Moutard, l'imprimeur de la reine⁵⁴, en 1782, la source se rapproche plus de notre période d'étude. Tout comme de La Bruere⁵⁵ avant lui, Gaillard possède l'approbation de publication et le privilège du roi pour son histoire sur Charlemagne. Au sein de sa préface assez développée, l'auteur précise ce qu'il projette de faire dans son ouvrage. De fait, il compte aborder tout ce que Charlemagne devait corriger, tout ce que ses successeurs ont détruit ainsi que la façon dont les hommes pouvaient devenir barbares et inversement⁵⁶. Il expose ensuite durant une grande partie son point de vue sur l'Histoire que nous pouvons résumer en une histoire utile, vraie et philosophique. Pour lui, le lecteur doit tirer des moralités de sa réflexion, aidé par l'historien. Il précise cependant que même si ces derniers sont les plus éclairés, il ne demeure pas moins possible, et même probable, que des erreurs soient présentes. Gaillard le dit lui-même, il ne diffère pas fondamentalement des autres ouvrages ayant pour objet Charlemagne avant lui, mais il tend à développer davantage certains aspects⁵⁷. De nouveau, il faut rester vigilant avec ce type de source où l'auteur expose si aisément son opinion.

2. Charlemagne dans les contes

Les contes font partie, tout comme les œuvres historiques, d'un chapitre particulier du présent mémoire dans lequel ils seront analysés en comparaison avec *Les Chevaliers du Cygne*. Par conséquent, nous ne mentionnerons pas leur histoire ni leur apport historique. Nous pouvons tout de même affirmer que de manière générale, ces derniers ont été sélectionnés, car ils sont contemporains si ce n'est de la Révolution française, au moins du XVIII^e siècle et de Félicité de Genlis. Ils abordent tous selon leur propre approche l'histoire et le Moyen Âge. Notons en revanche que le public auquel ils s'adressent n'est pas le même que pour les sources

⁵² RENÉ François, « Gaillard (Gabriel-Henri) », in GRETE Georges (dir.), *op. cit.*, vol. 1, p. 480.

⁵³ GAILLARD GABRIEL-HENRI, *Histoire de Charlemagne*, 4 vol., Paris, Moutard, 1782.

⁵⁴ Cette considération est présente dès la page de titre.

⁵⁵ Charles-Antoine Le Clerc de La Bruere (1714-1754) est un auteur et historien. Il est le directeur du *Mercur* par brevet royal dont il se partage le poste avec un autre auteur de novembre 1744 à juin 1748. Il a également écrit une histoire sur le règne de Charlemagne, précédant celle de Gaillard. ; « Le Clerc de La Bruere (Charles-Antoine) », in GRETE Georges (dir.), *op. cit.*, vol. 2, p. 62.

⁵⁶ *Histoire de Charlemagne*, t. 1, p. VI.

⁵⁷ *Histoire de Charlemagne*, t. 1, p. XXIII.

dites historiques. En effet, les contes s'adressent généralement ici aux enfants, même si un public plus lettré est préférable dans le cadre du conte de Jean-Jacques Rousseau.

2.1. *Le Cabinet des fées du Chevalier de Mayer*

Il n'est pas aisé de trouver une biographie sur Charles-Joseph de Mayer, dès lors nous devons nous fier au catalogue général de la Bibliothèque nationale de France afin de connaître ses dates de naissance et de mort, ainsi que quelques informations sommaires. Charles-Joseph de Mayer, aussi appelé Chevalier de Mayer, est né en 1751 et serait mort aux alentours de 1825⁵⁸. Il est un historien et écrivain, mais également éditeur. Il écrit des pièces, des contes ainsi que des romans. Charles-Joseph de Mayer est connu essentiellement pour avoir compilé le *Cabinet des fées*⁵⁹⁶⁰. Ce dernier est une compilation exhaustive de contes de fées jamais publiés. En diffusant ce recueil, le Chevalier de Mayer tient à conserver ces œuvres de l'oubli. S'il ne s'agit pas du premier *Cabinet des fées*, puisque le premier date de 1717, le compilateur opère toutefois une sélection dans ses contes⁶¹. Ainsi, il en ressort 41 volumes pour une large période qui traverse autant l'Orient que l'Occident. Trois contes faisant partie de ce recueil sont à mentionner pour leur intérêt dans le cadre de ce mémoire. Tout d'abord, parce qu'ils présentent tous les trois une vision spécifique du conte. Ensuite, ils offrent chacun une réflexion sur leur temps ou sur la période médiévale. Par ce moyen, ils rappellent le conte de Félicité de Genlis.

2.1.1. *Le Prince Courtebotte et Cadichon*

*Le Prince Courtebotte*⁶² et *Tout vient à point à qui peut attendre, ou Cadichon*⁶³ sont écrits par le comte de Caylus. D'abord collectionneur et artiste-graveur, Anne-Claude-Philippe de Tubières de Grimoard de Pestels de Lévi de Caylus est né en 1692 et est décédé en 1765. Il est membre des Inscriptions et Belles Lettres en 1742 et défend le genre du conte jusqu'à sa

⁵⁸ « Mayer, Charles-Joseph de », in *Catalogue général, Bibliothèque nationale de France*, <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb11915323r> (consulté le 24 mai 2021).

⁵⁹ PIQUER DESVAUX Alicia, « Jeanne-Marie Leprince de Beaumont : l'art de bien apprendre à lire et à vivre », in CORBÍ SÁEZ María Isabel, LLORCA TONDA María Ángeles et SIRVENT RAMOS Ángeles (dir.), *Femmes auteurs du dix-huitième siècle : nouvelles approches critiques*, Paris, Champion, 2016, p. 197-208, ici p. 205 (Littérature et genre, n° 5).

⁶⁰ MAYER Charles-Joseph de e.a., *Le cabinet des fées, ou Collection choisie des contes des fées et autres contes merveilleux. Ornés de figures*, 41 vol., Amsterdam, s.n., 1785-1789.

⁶¹ DEFRANCE Anne, « Les premiers recueils de contes de fées », in *Féeries*, vol. 1, 2004, p. 27-48.

⁶² CAYLUS Anne Claude Philippe de, « *Le prince Courtebotte et la princesse Zibeline, conte* » in MAYER Charles-Joseph de e.a., t. 24, Genève, Barde, Manget & Compagnie, 1786, p. 121-199. Il existe également une édition à Paris, chez Cuchet.

⁶³ CAYLUS Anne Claude Philippe de, « *Cadichon, conte* », in MAYER Charles-Joseph de e.a., *op. cit.*, t. 25, 1786, p. 390-444.

mort en plus d'écrire d'autres gens comme des comédies⁶⁴. Dans ses contes populaires, le comte de Caylus s'oppose à l'illusion et désire livrer une pédagogie plus sensée et moralisante⁶⁵. C'est en tout cas ce qu'il nous révèle dans la préface de son conte, *Cadichon*. Ayant reçu une commande afin de régler l'impatience d'un petit-fils, le comte de Caylus livre un conte pédagogique dont le titre est révélateur du problème qu'il désire régler. Probablement écrit vers la fin de sa vie, aux alentours des années 1760, le conte n'est publié qu'après sa mort en 1775⁶⁶. *Le Prince Courtebotte*, écrit en 1741, n'est pas quant à lui tourné vers une moralité spécifique, mais loue les valeurs chevaleresques. Tous deux se trouvent dans la compilation du *Cabinet des fées* publiée en 1786.

2.1.2. *La reine fantasque*

*La reine fantasque*⁶⁷ est un conte écrit par Jean-Jacques Rousseau. Le désormais célèbre philosophe des Lumières et auteur suisse-français est né en 1712 et décède en 1778 la même année que le philosophe Voltaire⁶⁸. Nous ne saurions présenter suffisamment ici toute la vie tumultueuse, d'exil, d'écritures et de rencontres que possède Jean-Jacques Rousseau. Cependant, nous pouvons mentionner ici l'intérêt de son conte publié en 1758. Lorsque nous savons avec certitude que Félicité de Genlis a côtoyé le philosophe et qu'elle s'en est inspirée pour ensuite s'en éloigner, il nous paraît judicieux de sélectionner l'un de ses contes afin d'établir un dialogue. De plus, Rousseau relate une critique de société. En effet, à travers son conte de fées, l'auteur dresse un tableau pessimiste de son époque⁶⁹. *La reine fantasque* n'est certes pas écrite à l'approche de la Révolution française, mais elle présente déjà un jugement sociétal par le philosophe qui, selon certaines théories, aurait été à l'origine de la Révolution française.

2.2. *Magasin des enfans de madame Leprince de Beaumont*

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, née le 26 avril 1711 à Rouen et décédée en 1780 près d'Annecy, est une écrivaine. Elle vit dans la capitale anglaise de 1748 à 1763 où elle côtoie les membres de sa confession, à savoir les catholiques. Durant les années 1750, elle publie

⁶⁴ PEETERS Kris, « Introduction : Caylus, ou l'affection de la simplicité », in CRONK Nicholas et PEETERS Kris (dir.), *Le comte de Caylus : les arts et les lettres : actes du colloque international, Université d'Anvers (UFSIA) et Voltaire Foundation, Oxford, 26-27 mai 2000*, Amsterdam, Rodopi, 2004, p. 8 (Faux titre : études de langue et littérature françaises, n° 243).

⁶⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁶ SERMAIN Jean-Paul, *Le conte de fées du classicisme aux Lumières*, Paris, Desjonquères, 2005, p. 124 (L'esprit des lettres).

⁶⁷ ROUSSEAU Jean-Jacques, « *La Reine Fantasque* », in MAYER Charles-Joseph de e.a., *op. cit.*, t. 26, 1786, p. 9-34.

⁶⁸ PARKER Patricia L., « Jean-Jacques Rousseau », in KORS Alan Charles (éd.), *op. cit.*, vol. 3, *op. cit.*, p. 477.

⁶⁹ SERMAIN Jean-Paul, *op. cit.*, p. 153.

différents *Magasins*, notamment le *Nouveau Magasin français* (1750-1751), le *Magasin des enfants* (1756) et le *Magasin des adolescentes* (1760)⁷⁰. Madame Leprince de Beaumont écrit selon différents genres que cela soit des lettres, des contes ou encore des pièces de théâtre et connaît un important succès dans toute l'Europe. Par l'argent gagné grâce à son talent, l'auteure de contes réussit à rester indépendante, malgré ses problèmes financiers constants⁷¹. En tant que gouvernante et éducatrice, son souci principal dans ses œuvres est d'instruire tout en amusant.

Le *Magasin des enfants*, dans lequel se trouve le conte *Angélique et Roland*⁷², paraît en 1756 à Londres où il est ensuite traduit par son auteure elle-même⁷³. Ce dernier connaît un succès dès sa sortie, car il s'agit d'un des premiers ouvrages destinés à l'éducation des petites filles. Il alterne autant les « histoires vraies » que les contes, l'une des caractéristiques que préfère Marie Leprince de Beaumont dans son éducation. L'ouvrage est organisé comme un dialogue entre une gouvernante, Bonne, et ses élèves, selon l'âge de l'élève. Madame Leprince de Beaumont transforme un bon nombre de contes du XVII^e siècle en des contes pédagogiques « dignes » de son siècle⁷⁴. Enfin, il est bon de noter que dans ses contes les plus « féériques », l'auteur prône l'exemple de bons ou méchants princes afin de démontrer qu'il n'est pas aisé de devenir roi. Ces contes se veulent éducatifs et restent écrits selon un style simple et accessible. Marie Leprince de Beaumont voit dans ses contes une « initiation à la vie d'adulte⁷⁵ ». Notons enfin qu'elle partage un certain nombre de caractéristiques avec Félicité de Genlis.

En définitive, dans cet état de sources, nous avons présenté les sources les plus importantes et les plus pertinentes. Cependant, nous ne manquerons pas au moment opportun d'identifier et d'expliquer de manière critique les autres sources. Notons également qu'il s'agissait ici de présenter essentiellement une analyse externe des contes, l'analyse interne sera analysée plus en profondeur lorsque nous y serons de nouveau confrontés.

⁷⁰ LORENZO-MODIA María Jesús, « M^{me} Jeanne-Marie Leprince de Beaumont et l'histoire des magazines en Angleterre », in CORBÍ SÁEZ María Isabel, LLORCA TONDA María Ángeles et SIRVENT RAMOS Ángeles (dir.), *op. cit.*, p. 182.

⁷¹ PIQUER DESVAUX Alicia, « Jeanne-Marie Leprince de Beaumont : l'art de bien apprendre à lire et à vivre », in CORBÍ SÁEZ María Isabel, LLORCA TONDA María Ángeles et SIRVENT RAMOS Ángeles (dir.), *op. cit.*, p. 198.

⁷² N'ayant pu trouver une édition plus contemporaine de l'auteur et nous nous servons de celle de 1798. LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie, *Magasin des enfans, ou dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves*, 3 vol., sous-titre, Lyon, Veuve Rusand, 1798.

⁷³ LORENZO-MODIA María Jesús, *op. cit.*, p. 177.

⁷⁴ PIQUER DESVAUX Alicia, *op. cit.*, p. 203.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 208.

Historiographie

L'historiographie entourant l'analyse d'un conte écrit durant la Révolution française et qui relate une histoire médiévale, comprend plusieurs grands thèmes. Nous ne saurions ignorer la recherche autour des femmes auteures, tout comme les études spécifiques menées sur Félicité de Genlis. Son rôle en tant que femme auteure importe tout autant que l'étude des idées révolutionnaires et de Charlemagne.

L'historiographie que nous présentons ci-dessous n'a pas pour objectif d'être exhaustive. Elle se veut essentiellement représentative et critique. Par conséquent, nous exposerons la manière dont les sujets ont été traités avec les sources et les raisons propres de chaque chercheur. Pour ce faire, nous mettrons en dialogue certains travaux ou réflexions historiques, qu'ils soient les plus récents ou les plus significatifs par thème. Ainsi, les lectures scientifiques de ce mémoire peuvent se diviser en quatre grandes catégories. *Le passé médiéval* qui consacre une attention toute particulière au personnage de Charlemagne et à l'époque carolingienne ; *la Révolution française*, étude foisonnante et sans cesse remise à jour ; *le genre du conte et du roman* qui vient faire la lumière sur ce genre jusqu'ici considéré comme mineur, à côté du « grand » roman avec lequel il est parfois confondu ; *Félicité parmi les femmes auteurs du XVIII^e siècle* revendique non seulement l'importance de Félicité de Genlis, mais également celle des femmes auteures au sein de la littérature française.

1. Le passé médiéval

Lorsque nous étudions le Moyen Âge, et en particulier le haut Moyen Âge à travers la vision d'un auteur, il est important de rester prudent. En effet, la vision des faits et des grandes personnalités historiques est généralement construite par la postérité. Charlemagne est un personnage légendaire, connu de tous, dont la vie a été « mythifiée » et « nationalisée ». L'historienne anglaise Janet Nelson, dans son ouvrage *King and Emperor*⁷⁶, appuie cette considération en rappelant que l'empereur Charles a lui-même procédé à la construction de sa vie et de son histoire future⁷⁷. L'historienne le reconnaît, si elle emploie le qualificatif de « Charlemagne », c'est uniquement dans un but commercial, elle l'abandonne d'ailleurs par la suite, le jugeant anachronique⁷⁸. Nous percevons ainsi le poids qu'un nom peut avoir dans la mentalité des gens et ce dont ils imaginent autour de lui.

⁷⁶ NELSON Janet L., *King and Emperor: a New Life of Charlemagne*, Londres, Allen Lane, 2019.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 3.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 7.

Il existe beaucoup de travaux, de réflexions et de théories autour de Charlemagne. Ils sont d'autant plus nombreux que le roi des Francs a suscité l'intérêt de ses contemporains et son histoire n'a cessé d'être racontée de différentes manières depuis. Son premier biographe, Eginhard, élevé à sa cour⁷⁹, exposait sa propre vision hagiographique de l'histoire dans sa *Vita Karoli*. Chaque biographie, de la plus exacte à la plus mauvaise, peut se centrer sur une vision mythique du personnage ou se méprendre. Janet Nelson met en garde contre les visions téléologiques et anachroniques de l'époque carolingienne. Elle désire se rapprocher au plus près de la personne qu'était Charlemagne, en étudiant ses relations avec ses proches et les femmes. Par cette recherche originale, elle se trouve confrontée au manque de sources que l'Empereur a laissé derrière lui et qui ne donne pas facilement accès à ses pensées⁸⁰. Elle utilise donc les sources de contemporains, que cela soit ou non des proches de l'Empereur. L'auteur désire, par une réflexion chronologique, suivre la vie de cet homme d'un début jusqu'à une fin, tout en omettant les suppositions trop souvent présentes au sein des travaux historiques. Son hypothèse de base est assurée : il est possible d'en savoir plus sur la personnalité de Charlemagne⁸¹. Mettre en lumière la personnalité d'un roi et empereur aussi connu permet de remettre en question certaines théories ou d'en affirmer d'autres. Charlemagne est-il le bon roi magnanime que nous imaginons ? Était-il ce Roi Catholique assoiffé d'une reconnaissance divine ? Accéder à ne serait-ce qu'une partie de ses réelles intentions, tout en restant suffisamment prudent quant à la véracité des faits, pourrait être bénéfique dans le cadre de cette étude, mais également pour la recherche en général.

Si l'étude de Janet Nelson se veut avant tout historique et focalisée sur une relecture des sources afin de cerner la personnalité de l'Empereur, d'autres chercheurs avant elle se concentraient sur un point bien particulier qu'est la vision symbolique et mythologique de Charlemagne. Robert Morrisey, dans *L'empereur à la barbe fleurie*⁸², brosse l'étendue de l'histoire de Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France. L'auteur désire étudier les appropriations des différentes périodes et différents pays du personnage qu'est Charlemagne. Si aujourd'hui, le roi des Francs ne paraît plus au cœur de l'identité collective des Français, il le fut néanmoins dès la fin de son règne jusqu'à la fin du XIX^e siècle⁸³. L'historien Jean Favier

⁷⁹ Eginhard (c.770-840) arrive à la cour de Charlemagne en 794. Voir ALIBERT Dominique « Eginhard », in AMALVI Christian (dir.), *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones : de Grégoire de Tours à Georges Duby*, Paris, La boutique de l'histoire, 2004, p. 96-97.

⁸⁰ NELSON Janet L., *op. cit.*, p. 3.

⁸¹ *Ibid.*, p. 4.

⁸² MORRISEY Robert, *L'empereur à la barbe fleurie : Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France*, Paris, Gallimard, 1997 (Bibliothèque des histoires).

⁸³ *Ibid.*, p. 10.

le rejoint en affirmant que jusqu'à la fin de l'Empire, les Français usent de l'exemple de Charlemagne⁸⁴. La France ne manquait pas de se servir de lui, tantôt pour se définir, tantôt pour réformer. Divers éléments de son règne font de lui un repère de légitimité, comme ses exploits militaires, son renouvellement des lettres ou encore ses nouvelles lois⁸⁵. Robert Morrissey se sert du recul qu'a la France vis-à-vis de Charlemagne pour apporter un nouveau regard sur les mécanismes ayant permis ou non la réappropriation du passé sur plusieurs plans.

Ainsi, faire l'histoire d'une mythologie de Charlemagne implique d'aller dans plusieurs formes de régimes politiques, des thèmes centraux comme l'université et la religion, ou encore d'analyser la collectivité d'un pays. Par conséquent, Robert Morrissey procède en deux temps. Tout d'abord, il commence à étudier la vision épique de Charlemagne dès la fin de son règne jusqu'à la critique de ses abus à la fin du XVI^e siècle. Cette partie lui permet de lire les textes sources — tels que la *Vita* d'Eginhard ou encore les *Annales Regni Francorum* — qui lui permettent de comprendre la deuxième partie de son étude : le processus de « remythification⁸⁶ » lors de la montée de l'absolutisme. Son désir de montrer l'étendue des diversités ainsi que des traductions et interactions différentes entre les thèmes de sa recherche nous permet de mieux comprendre à quel point un retour aux origines semblait nécessaire durant la Révolution française.

Nous n'avons présenté ici que l'aspect spécifiquement centré sur le personnage de Charlemagne. Le lecteur ne se méprendra pas en ne voyant pas de commentaires sur la chevalerie au Moyen Âge. Cette dernière, bien que présente tout au long du conte de Félicité de Genlis, sera davantage étudiée au sein des sources contemporaines de l'auteure.

2. La Révolution française

Ce large thème sous-entend certes la Révolution française dans toute son histoire, mais également dans ses prémices que sont les Lumières et la pensée historique du XVIII^e siècle. De manière générale, l'étude sur la considération et l'importance de l'histoire durant le siècle des Lumières est récente. La majorité des ouvrages et articles proviennent de la dernière décennie. Il en est de même concernant la Révolution. Il s'agit d'un thème étudié depuis des années, mais qui est remis en question depuis une vingtaine d'années en réinterrogeant les sources et reprenant les constatations considérées comme avérées.

⁸⁴ FAVIER Jean, *Charlemagne*, Paris, Fayard, 1999, p. 705 (Biographies historiques (Fayard)).

⁸⁵ MORRISSEY Robert, *op. cit.*, p. 10.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 12.

L'historien Jean-Clément Martin dans sa *Nouvelle histoire de la Révolution française*⁸⁷ entend justement reprendre la pluralité des sources disponibles (livres, archives, mémoires, lettres, etc.) afin de rétablir le comment, tout en s'éloignant d'une vision déterministe de la Révolution. Il s'agit moins de savoir ce que tel courant de pensée a provoqué que de comprendre la manière dont un peuple jusqu'ici ignorant de toute notion politique s'est retrouvé au cœur d'une lutte politique. Jean-Clément Martin rappelle, en effet, qu'il existe encore actuellement des débats autour de personnalités ou d'événements célèbres, tels que Robespierre ou encore la Terreur. L'imaginaire actuel de la Révolution française — comme donnant le centre de l'attention au politique — tend à mettre de côté une perspective globalisante des différents événements. L'historien veut rattraper cette erreur et rendre compte de « l'irrationalité des êtres et des choses⁸⁸ », sans pour autant tomber dans une vision trop « sacrale ». Pour cela, il mentionne les deux lectures qui se font généralement lorsqu'on parle de la Révolution française. Tout d'abord, les enchaînements d'événements sont inéluctables, par la responsabilité de Rousseau et l'idéalisme des Lumières. Ensuite, la Terreur demeure la trahison principale des idéaux, pour ne dresser ici qu'un résumé. Dès lors, Jean-Clément Martin désire mettre en avant la compréhension des « moments » révolutionnaires et des rapports sociaux de la Révolution. Séparé en quatre grandes parties, cet imposant ouvrage peut être qualifié comme restant la meilleure synthèse générale écrite sur la Révolution française.

Jonathan Israel apporte dans son récent ouvrage⁸⁹ la même constatation que son collègue français. Pour l'historien anglais et spécialiste des Lumières, ce qui fait consensus au sein de la recherche est le fait que la société était bel et bien en train de changer. En trouver la cause majeure a été longtemps, et est encore aujourd'hui, source de débats. Jonathan Israel expose diverses théories qui ont tenté d'expliquer l'origine de la Révolution française. Certains accusent le siècle précédent d'avoir préparé à la Révolution. D'autres pensent à une lutte des classes (en réalité, déjà présente) ou encore à un appauvrissement responsable d'une crise sévère⁹⁰. Si ces éléments ne sont pas totalement faux, ils ne peuvent néanmoins justifier une telle Révolution. Il y a, en effet, plusieurs origines, à défaut d'en avoir qu'une seule. L'historien présente ainsi durant une dizaine de pages certaines théories, tout en les déconstruisant et les critiquant, pour finalement aboutir à ce que d'autres historiens ont nommé le « mystère » de la

⁸⁷ MARTIN Jean-Clément (dir.), *Nouvelle histoire de la Révolution française*, Paris, Perrin, 2012 (Pour l'histoire).

⁸⁸ *Ibid.*, p. 13.

⁸⁹ ISRAEL Jonathan Irvine, *Idées révolutionnaires : une histoire de la Révolution française*, trad. de l'anglais par BHERER Marc-Olivier, Paris, Alma Édition, 2019.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 16.

Révolution française. Tout en rejoignant Jean-Clément Martin, Jonathan Israel désire une nouvelle étude sur les leaders révolutionnaires afin d'intégrer au mieux l'histoire sociale⁹¹, à défaut de ne se focaliser que sur l'aspect économique. De fait, diverses sources sont mobilisées sous un nouveau jour. Ainsi, les archives parlementaires, riches de comptes rendus des assemblées, sont mélangées et discutées avec d'autres sources illustrant les débats de cette période ; discussions à la municipalité de Paris, débats à la législature, réunions des Jacobins et journaux sont aussi mobilisés. Ainsi, l'aspect socio-économique ne prend plus le pas sur l'histoire intellectuelle de la Révolution⁹². Il s'agit ici d'apporter de nouvelles compréhensions et non de résoudre le « mystère ». Attaché à cette histoire intellectuelle, Jonathan Israel discute ensuite la responsabilité imputée aux philosophes des Lumières en mettant en avant la vision des contemporains face à la Révolution. Enfin, l'auteur rappelle l'accent qui doit être placé sur les tensions « entre une révolution de la raison et une révolution de la volonté⁹³ » illustrant parfaitement le besoin de révision des événements.

De manière générale, la recherche actuelle sur la Révolution française cherche à remettre au goût du jour les précédentes études, soit en usant d'une autre approche, soit en relisant les sources connues. L'objectif dans le cadre de ce mémoire n'est pas de répondre à la question, mais d'avoir toujours à l'esprit qu'une série de doutes persistent quant à l'origine de la Révolution.

3. Le genre du conte et du roman

L'historiographie qui entoure le genre du conte s'est considérablement développée durant les vingt dernières années. Plusieurs colloques sur le conte merveilleux ont eu lieu, des synthèses et des ouvrages de référence commencent à s'imposer et une revue⁹⁴ est entièrement dédiée au conte. Ce dernier est désormais étudié au même niveau que les autres genres narratifs, comme le roman ou les pièces de théâtre. Nous constatons assez rapidement que bon nombre d'ouvrages se concentrent sur le conte du XVII^e siècle, ou dans tous les cas, les contes de fées. Cependant, si elles sont minimes, les études sur le conte du XVIII^e siècle ainsi que durant la Révolution française existent.

⁹¹ ISRAEL Jonathan Irvine, *op. cit.*, p. 21.

⁹² *Ibid.*, p. 22.

⁹³ *Ibid.*, p. 32.

⁹⁴ *Féeries. Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle* (vol. 3 : *La politique du conte*).

Marc Hersant et Régine Jomand-Baudry dirigent l'ouvrage *Contes et histoires (1690-1800)*⁹⁵. Il est non seulement récent, mais il s'avère être également la synthèse la plus complète connue jusqu'ici. Il s'agit d'un ouvrage collectif qui met en évidence la relation dialogique du conte et du récit historique à l'époque classique et au XVIII^e siècle. Nous parcourons autant l'histoire du dialogue entre les deux domaines que l'Histoire au sein du conte, et inversement, les récits contés au sein de genre « historique » comme les mémoires, les témoignages, etc. Dans leur introduction éclairante sur la recherche, les deux professeurs de littérature, chacun spécialisé dans un domaine, mettent un point d'honneur à rappeler que même si la recherche ne s'est considérablement développée que récemment, le genre du conte n'était pas totalement « rejeté » avant cela. En effet, déjà au XX^e siècle, ce dernier est pensé comme un objet de réflexion sur les « grands genres », mais aussi sur l'art du récit. Le conte n'est désormais plus considéré comme un genre mineur, en témoignent les quelques ouvrages et colloques de référence⁹⁶ encore hégémoniques sur la scène du conte. La recherche voit en lui une ouverture anthropologique et une possible étude justement dialogique entre deux genres qui sont *a priori* opposés. Le récit historique et le conte ont en point commun le fait d'avoir bousculé la recherche littéraire. Certes, le premier n'a été considéré que tardivement comme un objet de réflexion principalement théorique, notamment sur la construction du récit et l'énonciation rhétorique⁹⁷. Il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui, des études sont désormais possibles autour de ces deux genres. Enfin, notons que l'ouvrage collectif brasse deux siècles, mais dépasse également la vision « eurocentrée » du conte, en proposant deux articles sur les contes russes et orientaux.

Jean-Paul Sermain et son *conte de fées du classicisme aux Lumières* restent une référence et un ouvrage important spécifiquement sur le conte. L'auteur fait le lien entre le conte contemporain — considéré aujourd'hui comme étant une littérature pour enfants — et le conte des XVII^e et XVIII^e siècles destiné aux adultes. Jean-Paul Sermain désire trouver le sens de la création du conte, ce qu'il a représenté de nouveau et comment il a procédé. Il se démarque ainsi de la recherche jusque-là centrée sur une partie des œuvres, ou sur une vision plus générale du conte. Charles Perrault ainsi que madame d'Aulnoy sont davantage étudiés. Par exemple, Marina Warner, historienne anglaise, livre différentes figures de conteuses avec une analyse

⁹⁵ HERSANT Marc et JOMAND-BAUDRY Régine (dir.), *Conte et Histoire (1690-1800)*, Paris, Classiques Garnier, 2017.

⁹⁶ Sont cités par exemple : SERMAIN Jean-Paul, *op. cit.* et JOMAND-BAUDRY Régine et PERRIN Jean-François (éd.), *Le Conte merveilleux au XVIII^e siècle. Une poétique expérimentale, Actes du colloque international de l'Université Stendhal-Grenoble 3, 21-23 septembre 2000*, Paris, Kimé, 2002 (Défours littéraire).

⁹⁷ HERSANT Marc et JOMAND-BAUDRY Régine (dir.), *op. cit.*, p. 9.

jusqu'à la dimension religieuse des contes, tandis que Raymonde Robert, professeure d'université, se focalise principalement sur leur aspect social. La thèse de Jean-Paul Sermain veut unir les contes entre eux et non plus les étudier séparément. Il utilise pour cela un déroulement poétique puisque désireux de saisir l'unité poétique des contes.

L'étude sur l'ambition du conte et des conteurs, la fondation même du genre avec le rôle décisif de Perrault et des conteuses est ainsi analysée, de même que le lien entre le conte et son public. Jean-Paul Sermain se focalise sur les dispositifs mis en place afin que les lecteurs mêmes participent au conte, dans un esprit d'interaction. Enfin, la distinction du conte par rapport aux autres genres grâce à l'imaginaire ne manque pas d'être étudiée. *Le conte de fées du classicisme aux Lumières* est une monographie essentielle pour mesurer l'impact que le conte a exercé sur son époque. Notons enfin un dernier point quant aux sources qu'il traite. Jean-Paul Sermain dresse un éventail assez large des contes qu'il commente. Par exemple, nous avons un certain nombre de contes de madame d'Aulnoy, mais aussi du comte de Caylus ou encore de Crébillon. Charles Perrault constitue avec madame d'Aulnoy le plus large échantillon du corpus. L'auteur dresse autant un panorama de la littérature française, mais sort des frontières en sélectionnant Galand et les *Mille et une nuits*.

Monographies, ouvrages collectifs et colloques se développent petit à petit. Il existe également, comme cité ci-dessus, une revue. Cette dernière, nommée *Féeries. Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle*, porte bien son nom puisqu'il s'agit d'une revue entièrement dédiée au conte. Elle est créée, il y a dix-neuf ans par le maître de conférences, Jean-François Perrin, et brasse trois siècles d'histoire du conte. Chaque numéro concerne un thème précis. Citons par exemple, *le conte et la Fable*, *conte et croyance*, ou encore celui qui nous intéresse tout particulièrement : *Politique du conte*. Ce dernier étudie les relations qu'entretient le conte merveilleux avec la politique, du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e siècle. Nous pouvons donner quelques exemples. Anne Defrance⁹⁸ analyse chronologiquement les contes dans son article, tout en dégagant la politique au sein de ces derniers, ou encore Huguette Krief⁹⁹ qui se sert du conte afin d'illustrer sa popularité durant la Révolution française et explique de quelle manière cette dernière a bousculé les codes du genre.

⁹⁸ DEFANCE Anne, « La politique du conte aux XVII^e et XVIII^e siècles », in *Féeries*, n° 3, 2006, p. 13-41.

⁹⁹ KRIEF Huguette, « Le conte politique et l'Iségoria à l'aurore de la révolution française », in *Féeries*, n° 3, 2006, p. 159-180.

4. Félicité parmi les femmes auteures du XVIII^e siècle

Félicité de Genlis fait l'objet de plusieurs articles et monographies. Certains, comme l'historien français Gabriel de Broglie ou encore la professeure de littérature, Martine Reid, se sont intéressés spécifiquement à sa vie, tandis que bon nombre d'articles étudient ses œuvres ou la mentionnent simplement. L'auteure de notre conte est surtout étudiée pour sa « carrière » d'éducatrice. Elle l'est en revanche beaucoup moins pour ses travaux qui se voulaient, ou encore tendaient à avoir une portée historique.

Il existe autour de Félicité de Genlis une recension de ses œuvres et des nombreuses recherches menées sur ces dernières ainsi que sur elle-même. Nous devons cette compilation à Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval¹⁰⁰. Félicité de Genlis a une longue carrière d'écrivaine et une capacité extraordinaire à écrire. L'auteure tend à l'exhaustivité et touche absolument à tout. Elle ne nous livre pas moins de quatre-cents œuvres. Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval voit en cela la raison pour laquelle Félicité de Genlis serait peu lue aujourd'hui. En effet, elle connaît un succès notable dès la publication de ses œuvres, comme *Les Veillées du château*, qui constitue un grand succès à la fin du XVIII^e siècle, mais elle reste finalement méconnue du grand public actuel. Les historiens des idées ou encore les ouvrages historiques sur le XVIII^e siècle voient en ses opinions politiques, religieuses et morales de quoi alimenter la recherche, essentiellement dans les ouvrages politiques, orléanistes ou légitimistes¹⁰¹. Si le XIX^e siècle applaudissait sa capacité innovante présente dans la plupart de ses œuvres, le XX^e siècle percevait en elle une raideur didactique et ne s'intéresse qu'aux parties scandaleuses de sa vie. Il faut attendre les années 1960 pour voir la multiplication de travaux sur ce personnage paraître. Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval rappelle que la présence de Félicité de Genlis peut se trouver dans diverses recherches pour plusieurs raisons : les études féministes intégrant ou rejetant la comtesse de Genlis ; les historiens de la pédagogie mobilisant avec évidence son apport ; les historiens de la Révolution française et de la contre-révolution l'étudiant avec avidité ; enfin, les spécialistes du théâtre ou encore des romans noirs qui ne manquent pas de la mentionner¹⁰². Nous pouvons ajouter un début d'études sur ses apports en tant qu'écrivaine de contes, mais également certaines recherches sur des points méconnus, tels que la pratique de l'édition. Félicité de Genlis est une auteure remarquée et reconnue de son temps, mais des pans et thématiques entiers de sa vie et de ses œuvres sont encore à étudier.

¹⁰⁰ PLAGNOL-DIÉVAL Marie-Emmanuelle, *Madame de Genlis*, Rome, Memini, 1996 (Bibliographie des écrivains français, n° 6).

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 18-19.

¹⁰² *Ibid.*, p. 19-20.

Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval désire livrer une bibliographie ayant l'intention de tendre à l'exhaustivité, tout en étant divisée en différents thèmes ou pistes de recherches. Ainsi, elle commence par faire un point sur la qualité regrettable des manuscrits de Félicité de Genlis et remet en question très justement la plus-value que ces derniers auraient pu apporter à la recherche. Les éditions entourant ses œuvres sont ensuite discutées. Ces derniers témoignent de son succès et illustrent le nombre, presque complètement révélateur, de sa production. Les traductions de ses œuvres témoignent de cette popularité¹⁰³. Plagnol-Diéval aborde ensuite l'état de la recherche autour de sa vie et de ses œuvres, comme expliqué précédemment, et déplore la sélection de la recherche. En fin de compte, l'auteure constate qu'il existe peu de travaux sur les discours politiques de Félicité de Genlis en rapport avec ses contemporains. Elle encourage les historiens des mentalités à se diriger vers les manuels de la comtesse, tout comme les chercheurs à étudier plus en profondeur sa fortune. Enfin, un aspect peut-être plus technique sur la construction narrative de ses romans ou contes serait pour elle une nouvelle piste à creuser¹⁰⁴. Nous ne saurions nier le fait qu'il existe certains articles et certains chapitres d'ouvrages qui ont par exemple mentionné ou analysé *Les Chevaliers du Cygne* avec l'intention politique ou encore la vision de Charlemagne dans ce dernier, sans pour autant entrer dans l'exhaustivité et l'étude complète du conte telle que nous allons le faire ici.

Nous émettons ici le même constat. Félicité de Genlis demeure une femme importante de son temps et, par son importante production, peut encore alimenter la recherche de différentes façons. Nous pouvons citer quelques ouvrages récents comme *La Pédagogie dans le boudoir. Heurs et malheurs de Félicité de Genlis* de Juan Ibeas-Altamara¹⁰⁵ sortis en décembre 2021 ou la récente biographie de la professeure Martine Reid¹⁰⁶, livrée au public au début de l'année 2022.

Concernant l'étude sur les femmes auteures, nous pouvons également constater que durant ces vingt dernières années, l'historiographie littéraire s'est ouverte aux femmes. Seulement, Martine Reid déplore dans l'introduction des *Femmes auteurs du dix-huitième siècle*¹⁰⁷, que cette étude tend à ranger les œuvres de femmes auteures comme étant une sous-catégorie d'une étude encore plus vaste. En effet, selon elle, deux attitudes peuvent se présenter

¹⁰³ Voir pour cela, la liste des différentes traductions d'œuvres dans PLAGNOL-DIEVAL Marie-Emmanuelle, *op. cit.*, p. 47.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 174.

¹⁰⁵ IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *La Pédagogie dans le boudoir. Heurs et malheurs de Félicité de Genlis*, Paris, Classiques Garnier, 2021 (Masculin/féminin dans l'Europe moderne, n° 32, Série XVIII^e siècle, n° 14).

¹⁰⁶ REID Martine, *Félicité de Genlis. La pédagogue des Lumières*, Paris, Tallandier, 2022.

¹⁰⁷ CORBÍ SÁEZ María Isabel, LLORCA TONDA María Ángeles et SIRVENT RAMOS Ángeles (dir.), *op. cit.*

lorsque nous voulons étudier ce sujet. Tout d'abord, durant un temps, relativement long, la recherche ne s'est tout simplement pas intéressée aux femmes auteures. Désormais, les études foisonnent, les femmes sont mentionnées dans l'histoire de la littérature, mais pour ne livrer qu'une étude peu précise. Ensuite, les romans, dans leur sens général, écrits par des femmes sont souvent relégués en thème dans les ouvrages généraux sur le sujet. Les anciens ouvrages traitaient de la même façon chaque femme auteure. Pour remédier à cela, Martine Reid appelle à une étude genrée de l'histoire de la littérature. Il y avait eu, dans les années 1970, une remise en question au sujet de l'histoire littéraire et une réappropriation complète de cette dernière dans le monde anglo-saxon. Il faut encore qu'en France, l'histoire littéraire soit revue, non pas en prenant les femmes comme des auteures à part, mais comme faisant partie d'un tout, ayant des ressemblances et différences avec les hommes. Pour cela, l'ouvrage, vieilli de cinq ans, mais qui reste tout de même un exemple de réflexion pertinente, désire montrer la spécificité de différentes femmes auteures et de leurs caractéristiques propres. Il ne montre pas encore une histoire de la littérature générale comme il faudrait le faire. Seulement, selon Martine Reid, il faut tout d'abord les présenter dans des ouvrages à part afin de les faire connaître avant qu'elles ne se perdent dans des ouvrages trop généraux¹⁰⁸.

¹⁰⁸ REID Martine, « Introduction », in CORBÍ SÁEZ María Isabel, LLORCA TONDA María Ángeles et SIRVENT RAMOS Ángeles (dir.), *op. cit.*, p. 22.

Première partie : Félicité de Genlis et l'apologie d'une ancienne pédagogue

« Et coupable un moment on est puni toujours¹⁰⁹ » cite Félicité de Genlis comme mise en garde sur la première page de son conte. Cette phrase sortie d'une tragédie de Thomas Corneille¹¹⁰ orne chaque début de tome en compagnie d'un plus grand extrait provenant du *Sethos* de Jean Terrasson, un roman dit pseudo-historique où la morale sert la fiction¹¹¹. L'auteure donne le ton à son œuvre qui tourne autour d'une certaine forme de « rédemption ». Qu'elle crée des personnages culpabilisant par leurs fautes et supportant leurs remords ou qu'elle s'adresse aux Français de son époque en accusant leur dégénérescence, Félicité de Genlis n'énonce pourtant pas une fatalité comme nous le verrons par la suite. Avant de débiter, il est bon de rappeler brièvement qu'avec le commencement de la Révolution française et la libération des consciences, une « folie populaire » s'empare de la France, et provoque des épisodes violents ou sanguinaires, comme l'attroupement du peuple sur le Champ-de-Mars qui finit par la fusillade dite de Juillet ou encore les Massacres de septembre 1792. À cela s'ajoutent les attaques plus personnelles contre Félicité de Genlis auxquelles elle doit faire face. Victime et témoin d'une Révolution pourtant applaudie à ses commencements, elle livre en 1795, *Les Chevaliers du Cygne ou la cour de Charlemagne, conte historique et moral, pour servir de suite aux Veillées du Château, et dont tous les traits qui peuvent faire allusion à la révolution française, sont tirés de l'Histoire*.

Au sein de cette première partie, il s'agira de mettre en avant le projet et les objectifs de celle qui fut l'une des femmes les plus influentes de la cour de France à la fin du XVIII^e siècle. Ainsi, le premier chapitre exposera les raisons qui ont poussé Félicité de Genlis à écrire, des raisons provoquées par son expérience personnelle, mais aussi dans le choix d'une époque précise. Ce point tentera également par ses dires et le genre particulier que constituent *Les Chevaliers du Cygne*, de déterminer à quel public l'auteure s'adresse. Ensuite, nous exposerons la méthodologie qu'utilise Félicité de Genlis et les libertés qu'elle a prises avec l'histoire. De

¹⁰⁹ « Camma reine de Galatie. *Tragédie* – Acte I, scène 1 », in CORNEILLE Thomas et GOSSIP Christopher (dir.), *Théâtre complet*, t. IV, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 380 (Bibliothèque du théâtre français, n° 75).

¹¹⁰ Thomas Corneille est né le 20 août 1625 et décédé le 8 décembre 1709. Frère de Pierre Corneille, il est également connu dans le monde du théâtre où il acquit un succès de son vivant. ; DUFOUR-MAÎTRE Myriam (dir.), *Thomas Corneille (1625-1709) : une dramaturgie virtuose*, Rouen, Presses universitaires de Rouen, 2014, p. 7-8 (Les Corneille).

¹¹¹ Jean Terrasson (1670-1750) est un professeur de philosophie grecque et latine, membre de l'Académie française en 1732, qui prône l'hégémonie de la raison. Il écrit *Sethos, histoire ou vie tirée des monumens anecdotes de l'ancienne égypte*. Traduite d'un manuscrit Grec en 1731 à Paris chez Hypolite-Louis Guérin. Félicité de Genlis reprend le huitième livre du deuxième tome. ; MORNET Daniel, « Terrasson (l'abbé Jean) », in GRENTÉ Georges (dir.), *op. cit.*, vol. 2, p. 578.

fait, elle élabore certains réarrangements au sein de son conte et justifie par moments les changements effectués. Nous verrons aussi que sa propre histoire et son entourage peuvent lui avoir inspiré des aspects en particulier ou une focalisation historique précise tandis qu'elle en délaisse d'autres. Enfin, dans l'objectif de compléter au mieux le projet de l'auteure, nous terminerons par un aperçu de ses influences historiques et intellectuelles. En effet, Félicité de Genlis n'hésite pas à se concentrer que sur un unique historien pour certains pans de l'histoire, quand elle explore pléthore d'univers littéraires à chaque début de chapitre.

1. Le projet

« Les neuf premiers chapitres de cet Ouvrage ont été faits deux ans avant la révolution. Je les ai lus dans le tems à plusieurs personnes qui verront que je n'y ai rien changé, car mes principes n'ayant jamais varié, les évènements publics n'ont eu aucune influence sur mes opinions et sur mes sentimens. Et c'est un fait qu'il est aisé de vérifier en parcourant mes écrits ; on trouvera dans tous la même horreur du despotisme et de l'intolérance ; le même respect pour la religion et les mœurs, et les mêmes sentimens d'humanité, de générosité et d'intérêt pour le peuple¹¹² ».

Lorsque Félicité de Genlis débute sa préface explicative, elle situe directement quand son projet a commencé. Afin que le lecteur ne se méprenne pas sur les réflexions de l'auteure et sur leurs potentiels changements dus à l'influence de la Révolution française, cette dernière tient à signaler l'origine même de son conte. C'est lors d'un voyage à Spa en 1787 que Félicité de Genlis rencontre le comte Romanzoff¹¹³¹¹⁴ qui lui lance comme défi de réaliser un récit inattendu et inédit. Ainsi, elle imagine tout d'abord une histoire de revenant qu'elle avoue dans ses *Mémoires* constituer le canevas des *Chevaliers du Cygne*¹¹⁵. Dans l'épître dédicatoire de son conte, elle reconnaît leur absence de correspondance depuis six ans, mais elle respecte tout de même l'engagement qu'elle avait pris en dédiant son conte à celui qui lui avait inspiré *Les Petits Talons*¹¹⁶, l'ancien titre des *Chevaliers du Cygne*.

¹¹² GENLIS Félicité de, *Les Chevaliers du Cygne ou la cour de Charlemagne, conte historique et moral, pour servir de suite aux Veillées du Château, et dont tous les traits qui peuvent faire allusion à la révolution française, sont tirés de l'Histoire*, t. 1, préface, Hambourg, Fauche, 1795 p. IX. ; Les citations qui suivent correspondent toutes à l'édition de 1795 et pour une meilleure visibilité sont référencées de la manière suivante : *Les Chevaliers du Cygne*, tome, chapitre, page.

¹¹³ Romanzoff est la graphie dont use Félicité de Genlis dans ses mémoires. Au sein de cette étude, nous utiliserons l'orthographe des noms propres telle qu'écrite par l'auteure.

¹¹⁴ Nikolaï Petrovitch Rumjancev est davantage connu pour être le premier président du Conseil d'État et chancelier de Russie au début des années 1810. Il est également ministre des Affaires étrangères jusqu'en 1812. ; GONNEAU Pierre, LAVROV Aleksandre et RAI Ecatherina, *La Russie impériale : l'empire des tsars, des Russes et des non-Russes (1689-1917)*, Paris, PUF, 2019, p. 112 et p. 239.

¹¹⁵ « M. de Romansoff, qui se trouvoit dans la voiture où j'étois, me demanda de composer une histoire *impromptu* et de la conter sur-le-champ. Aussitôt j'en imaginai une de revenant, et fort tragique, [...]. Ce fut le canevas des Chevaliers du Cygne ». ; GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française depuis 1756 jusqu'à nos jours*, t. 3, Paris, Ladvocat, 1825, p. 202-203.

¹¹⁶ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, épître dédicatoire, p. VII.

L’auteure est habituée à partager ses écrits, que cela soit avec des proches ou ses élèves et désire, en précisant ce fait dans sa préface qui peut paraître anodin, se dédouaner de tous reproches qu’elle sait imminents. Félicité de Genlis le souligne à de nombreuses reprises dans ses écrits, elle est la cible de plusieurs critiques et préfère s’expliquer sur ces dernières que sur sa personne et sa vie personnelle¹¹⁷. Ainsi, lorsqu’elle livre son conte en 1795, après l’avoir terminé depuis plus ou moins deux ans, elle avoue posséder toujours les mêmes sentiments vis-à-vis du despotisme et de l’intolérance. Elle renforce son attachement à la religion et la morale qui restent des guides durant toute sa vie. Qu’elle se trouve en 1787 ou en pleine émigration, ses valeurs restent les mêmes. Enfin, comme pour annoncer l’époque carolingienne qu’elle choisit de traiter, elle ajoute préférer l’humanité, la générosité et l’intérêt du peuple, ce qu’elle considère tout au long de son conte comme étant des éléments qui tendent à disparaître en cette fin de siècle.

« 1°. Que d’après les décrets les plus rigoureux contre mes compatriotes voyageurs, je ne suis point émigrée, quoique je sois dans les pays étrangers depuis près de 4 ans, ayant quitté la France en 1791. 2°. Que je n’ai eu ni la volonté ni la possibilité de me mêler des affaires, et 3°. Qu’invariable dans mes sentimens, en conservant dans tous les tems l’amour de la patrie et de la liberté, j’ai conservé de même mon profond mépris pour l’intrigue et l’horreur que doivent inspirer l’injustice et la cruauté¹¹⁸ ».

Au sein d’une préface vraisemblablement ajoutée avant la publication de son conte, et après avoir défendu la constance de ses sentiments tout en décriant les calomnies dont elle est victime, Félicité de Genlis précise sa situation actuelle dans une note de bas de page. L’auteure méprise des critiques qu’elle trouve injustifiées et bien qu’elle préfère s’expliquer davantage sur ses œuvres, elle en vient à déconstruire tout de même les quelques reproches qui lui ont été faits. Le premier élément qu’elle tient à spécifier auprès de ses lecteurs est sa position quant à l’émigration. En effet, Félicité de Genlis quitte la France en octobre 1791 en compagnie d’Adélaïde d’Orléans, dite Mademoiselle d’Orléans, ainsi que Paméla, sa fille adoptive, Henriette de Sercey, sa nièce et enfin sa petite fille de cinq ans¹¹⁹. Elle prétexte officiellement vouloir quitter le sol français pour se rendre en Angleterre dans le dessein de prendre soin de la santé de son élève. Cependant, la peur des violences faites contre elle et ses contemporains peut aussi expliquer ce départ soudain. Le risque de se faire arrêter et d’être exécutée devient plus

¹¹⁷ IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *La Pédagogie dans le boudoir. Heurs et malheurs de Félicité de Genlis*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 183 (Masculin/féminin dans l’Europe moderne, n° 32, Série XVIII^e siècle, n° 14).

¹¹⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XI.

¹¹⁹ REID Martine, *Félicité de Genlis. La pédagogue des Lumières*, Paris, Tallandier, 2022, p. 139.

pressant lorsqu'on lui attribue de faux desseins¹²⁰. La noblesse se voit menacée de toute part. Un épisode provoque la goutte d'eau d'un vase déjà trop rempli d'effrois et de pressentiment. Lorsqu'une foule « enragée » et incontrôlable les confond ses élèves et elle, en les prenant pour la famille royale à nouveau en fuite le 30 juin 1791 – Louis XVI et sa famille avaient fui dans la nuit du 20 au 21 juin – elle les menace de les mettre « à la lanterne »¹²¹¹²². Félicité de Genlis prend alors la décision de s'éloigner de sa patrie devenue trop violente. Elle ne se considère pas au sein de sa préface comme étant une émigrée, bien qu'elle soit inscrite sur la liste des émigrés lors de son retour en France en 1792, et contrainte de parcourir l'Europe. Par ailleurs, elle se qualifie elle-même d'émigrée jacobine lors de sa fuite vers la Suisse¹²³. Ainsi, n'étant plus en France, la comtesse n'a pas la possibilité de se mêler de ce qu'il se passe au niveau politique sur le territoire français. Par ailleurs, Félicité de Genlis s'en défend, récusant les critiques l'assignant à un rôle actif justement dans ce domaine et qui l'accusait, alors qu'elle était encore sur le sol français, de ne rêver que de pouvoir en « pervertissant » les enfants d'Orléans¹²⁴. Cette affirmation de ne point se mêler des affaires de manière générale peut être vraisemblablement démentie puisque l'on sait par exemple qu'elle aide son frère¹²⁵ dans de nombreux projets de réformes face à la crise financière en 1787¹²⁶, qui ne se concrétisent finalement pas. De plus, il lui arrive de discuter de l'actualité avec un cercle proche. Cependant, une fois en exil, Félicité de Genlis ne peut que transmettre certaines préoccupations ou certains conseils comme lorsqu'elle écrit à son mari pour le maintien de la Constitution en 1792¹²⁷, ou s'adresse à son jeune élève par correspondance. Enfin, afin d'appuyer davantage ce qu'elle précisait dans l'extrait précédent, l'auteure réaffirme son allégeance à sa patrie ainsi que son mépris pour les intrigues et la cruauté qui sont l'apanage de l'injustice actuelle.

¹²⁰ GUITARD-MOREL Josiane, « Félicité de Genlis, gouverneur des enfants d'Orléans, femme de pouvoir », in FRANCÈS Cyril (dir.), *Le politique et le féminin : les femmes de pouvoir dans les Mémoires d'Ancien Régime*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 233-249, ici p. 242 (Correspondances et mémoires, n° 43).

¹²¹ « À la lanterne » est une expression qui signifie pendre quelqu'un à la lanterne durant la Révolution française. Cette pratique touchait à la fois le peuple comme les ministres. ; GOBRY Ivan, *Les Martyrs de la Révolution française*, Paris, Perrin, 1989, p. 113 (Hors collection).

¹²² Lorsqu'elle rentre de Saint-Leu, le château où elle enseigne par moments saisonniers, sa voiture est arrêtée. Félicité de Genlis et les enfants qu'elle a à sa charge sont emmenés dans une maison afin qu'ils ne puissent pas s'échapper. Sans les laissez-passer essentiels pour ne plus être inquiétés et rentrer à Paris, Félicité de Genlis tente de calmer la foule, mais en vain. Ce n'est que grâce à la présence d'un officier qui les reconnaît et qui revient de la capitale avec les papiers qu'il faut pour que le gouverneur puisse rentrer avec les enfants à Paris. ; REID Martine, *op. cit.*, p. 136. ; BROGLIE Gabriel de, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985, p. 194.

¹²³ *Ibid.*, p. 250.

¹²⁴ IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *op. cit.*, p. 14.

¹²⁵ Charles-Louis Ducrest est le frère de Félicité de Genlis. Chancelier du duc d'Orléans, il use également de sa relation avec ce dernier pour faire parvenir sa solution au problème des finances. Il écrit également une lettre au roi lui demandant notamment la démolition de la Bastille, le 20 août 1787. ; *Ibid.*, p. 116-117.

¹²⁶ BROGLIE Gabriel de, *op. cit.*, p. 158.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 226.

Au sein de sa préface, Félicité de Genlis dénonce non seulement l'erreur des romans historiques à ne pas développer les caractères et la morale de certains personnages ou faits historiques, mais elle l'appuie encore dans son deuxième tome, lorsqu'elle mentionne en note de fin d'ouvrage la tromperie faite au peuple.

« [...] on l'avoit trompé, on avoit abusé de sa bonne foi. [...] les flatteurs du peuple corrompent la nation entière ; quel crime que celui là ! [...] le peuple étant d'une ignorance absolue, il est bien facile d'abuser de l'histoire pour l'égarer, et c'est ce qu'on a fait ; [...] Quel affreux cours d'histoire on a fait au peuple de Paris dans les tribunes des Jacobins, surtout depuis trois ans ! Les orateurs dans un langage digne des maximes qu'ils débitoient ne cherchoient dans l'histoire, que les traits qui la souillent, et n'ont jamais cité une action vertueuse¹²⁸ ».

Félicité de Genlis présente les courtisans des rois moins mauvais que les orateurs puisqu'ils ne corrompent qu'une personne. Dans ce cas précis, elle reproche la misérable instruction que l'on fait de l'histoire qui démontre des contre-exemples des modèles à suivre pour les Français ; Brutus assassinant son père est considéré comme l'une des plus parfaites actions vertueuses selon les Jacobins. L'auteure regrette précisément tout ce que l'histoire peut apporter comme modèle de vertus et prône un meilleur enseignement auprès du peuple que ce que l'on dit dans les tribunes. En effet, si elle applaudissait le début de la Révolution et encourageait même ses élèves à assister aux assemblées nationales, Félicité de Genlis déplore ce qui est dit dans les clubs. Elle considère par exemple le club des Cordeliers comme étant un lieu de déraisonnement encouragé par des orateurs et leurs femmes mal élevés¹²⁹.

1.1.L'envie d'une salvation

Les objectifs que Félicité de Genlis désire accomplir avec son conte sont de nature variée. Par le mauvais enseignement que l'on véhicule dans les tribunes et en dehors de ces dernières, l'auteure désire exposer ce qu'elle pense être le bon raisonnement à suivre, celui qui suit la morale et la religion. Son conte, *Les Chevaliers du Cygne*, a pour projet de peindre une époque en particulier, mais en se détachant plus des aspects centrés spécifiquement sur les domaines militaires et politiques, pour ne se concentrer que sur les réflexions et les sentiments. Félicité de Genlis dévoile dans son conte toute une série d'éléments qu'elle considère comme pouvant être des solutions à la Révolution française¹³⁰. Cependant, si son œuvre peut sonner comme étant une œuvre contre-révolutionnaire, il n'en est rien. Elle désire en revanche trouver un moyen pour endiguer ces effusions sanguinaires et ces mauvais discours, comme un « point

¹²⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 13, p. 295-296.

¹²⁹ GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 3, p. 262-263.

¹³⁰ cf. deuxième partie.

d'arrêt¹³¹ » à une Révolution qui est allée beaucoup trop loin. Ainsi, elle n'expose pas durant trois tomes des personnages aux comportements irréprochables et dénués de réflexions puisque cela n'accomplirait pas son dessein. Au contraire, Félicité de Genlis préfère révéler certains comportements ou certaines actions de temps à autre néfastes et périlleux, afin de faire prendre conscience au lecteur non seulement du caractère déraisonnable et immoral du fait, mais également d'en démontrer plus efficacement ce qui pourrait pallier ces mauvais comportements, comme une envie de salvation pour la France. L'auteure veut « prouver qu'une ame véritablement noble et vertueuse ne se pardonne jamais un égarement, et ne peut se consoler de la perte de l'innocence. [Elle a voulu] rendre Célanire et Maria¹³² intéressantes, non par leurs fautes, mais par leurs remords et par leurs malheurs¹³³ ». Ces personnages féminins commettent des fautes qu'elles ne se pardonneront pas par la suite, mais qui démontrent ainsi tout ce que le remords peut provoquer comme forme de « rédemption » et les actes qu'elles accomplissent par la suite pour y remédier¹³⁴.

« Enfin, j'ai voulu rappeler par de grands exemples à ces vertus antiques et sublimes qui ont honoré des siècles que nous nommons *barbares*. Je n'ai point eu le projet de *rétablir la chevalerie*, mais j'ai cru que la générosité, l'humanité, la loyauté des anciens chevaliers affermiroient mieux une *république* que les principes de Marat et de Robespierre ; et, grâce au ciel, les français revenus à leur premier caractère, sont aujourd'hui dirigés par ces nobles sentimens¹³⁵ ».

Ainsi, Félicité de Genlis expose précisément qu'une époque dite « barbare », puisqu'éloignée, possède plus de principes et valeurs que ce qu'on désire transmettre en France, notamment par les dires de Marat et Robespierre, actifs sur la scène politique de son temps. Jean-Paul Marat (1743-1793) soutient la nécessité d'instruction d'un peuple trop ignorant et par conséquent responsable du maintien du despotisme ; le créateur de *L'Ami du peuple*¹³⁶ prône une répression violente de tout ce qui est à ses yeux suspect et coupable¹³⁷. Marat s'éloigne encore davantage de la considération de l'auteure lorsqu'il croit le christianisme incapable de protéger les Français et de leur garantir une certaine liberté¹³⁸. Robespierre¹³⁹, assigné à toute

¹³¹ MORRISEY Robert, *op. cit.*, p. 346.

¹³² Célanire et Maria sont deux personnages féminins importants dans *Les Chevaliers du Cygne*.

¹³³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XIX.

¹³⁴ cf. le chapitre « Les vertus féminines ».

¹³⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XIX-XX.

¹³⁶ *L'Ami du peuple* est un journal révolutionnaire destiné à un public populaire militant qui voit son premier numéro sortir le 16 septembre 1789 et son dernier en septembre 1792. ; BIANCHI Serge, *Marat. « L'Ami du peuple »*, Paris, Belin, 2017, p. 39 et p. 49 (Collection Histoire).

¹³⁷ ROLLAND Patrice, *Un débat sous la Terreur. La politique dans la République*, préface de CHARLOT Patrick, Dijon, EUD, 2018, p. 25.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 37.

¹³⁹ La considération de Maximilien Robespierre par Félicité de Genlis fera l'office d'une analyse plus approfondie au sein de la deuxième partie.

la décadence des années 1793 et 1794, a toute la haine de Félicité de Genlis. Cela devient réciproque lorsqu'elle publie une lettre dans *Le Patriote français*¹⁴⁰ le 3 octobre 1792 contre le projet de juger le roi et la reine, et que les deux hommes le découvrent¹⁴¹. Félicité de Genlis est en désaccord avec les deux révolutionnaires, mais également avec tous ceux qui les entourent. Lorsqu'elle parle par exemple des massacres saxons et de toute l'horreur qui les accompagne, Félicité de Genlis affirme cependant que son siècle « nous a présenté des crimes plus affreux encore. Les atrocités qui ont souillé les murs ensanglantés de Paris, [...] surpassent en horreur, tout ce que l'histoire peut retracer en ce genre !.....¹⁴² ».

« [...] avec la perte de l'innocence [...] je vois naître des vertus sublimes, je vois les nobles combats du devoir et des passions, mes idées s'étendent, mon ame s'élève, je puis admirer ! je connois la gloire ! O siècles brillans de l'antique chevalerie ! c'est vous que je veux célébrer ! On me demande des tableaux naïfs, nobles et touchans, et je ne les chercherai que dans vos fastes glorieux. Quand je voudrai peindre les artifices de la coquetterie, le manège des courtisans, l'art perfide et frivole de séduire et de tromper, il me suffira de regarder autour de moi. Mais si je veux peindre l'amour constant et passionné, l'amitié sublime et fidèle, où trouverais-je des modèles si parfaits ? Hélas ! cherchons-le dans l'histoire, puisque le siècle où je suis née ne pourroit me les offrir¹⁴³ ».

Félicité de Genlis voit dans le Moyen Âge des exemples de loyauté et d'humanité qui ne sont plus d'actualité en cette fin de siècle. Par l'édition de texte de l'extrait précédent, elle désire insister sur certains aspects comme le fait qu'elle prend les chevaliers comme exemple, mais n'entend pas ramener la chevalerie dans une France qui vient tout juste d'abolir les droits féodaux qui asservissaient ses citoyens. La chevalerie demeure l'un des éléments les plus caractéristiques attachés au Moyen Âge qui permet la représentation d'un monde idéal¹⁴⁴ ; l'*ethos* des chevaliers peut donc d'une certaine manière représenter pour l'auteure une meilleure république que les principes qui semblent la fonder au moment où Félicité de Genlis écrit son conte. Cette dernière ne déplore pas les objectifs primaires que la Révolution essaye de créer puisqu'elle mentionne le nom même de *république*. De plus, dans le *Précis de conduite* qu'elle publie un an après *Les Chevaliers du Cygne* et à la suite de calomnies qu'elle considère comme injustes contre sa personne, Félicité de Genlis affirme ne vouloir insulter ni les princes ni les

¹⁴⁰ *Le Patriote français* est un journal libre créé et dirigé par Brissot le 28 juillet 1789. Faisant partie des journaux les plus importants durant la Révolution française, il lutte contre l'Ancien Régime. En 1791, il devient le journal des Girondins. Le journal s'éteint le 2 juin 1793 à la chute de son créateur. ; DORIGNY Marcel, « Patriote français (Le) », in SOBOUL Albert et SURATTEAU Jean-René e.a., (dir.), *Dictionnaire historique de la Révolution française*, Paris, PUF, 1989, p. 826.

¹⁴¹ BROGLIE Gabriel de, *op. cit.*, p. 227.

¹⁴² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 5, p. 284.

¹⁴³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 1, p. 2-3.

¹⁴⁴ CROUCH David et DEPLOIGE Jeroen (éd.), *Knighthood and Society in the High Middle Ages*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2020, p. 1 (Mediaevalia Lovaniensia. Serie, n° 1. Studia, n° 48).

républicains¹⁴⁵. En effet, ses contemporains, et notamment les anti-Orléanais, l'accusaient de vouloir placer Louis-Philippe, duc de Chartres¹⁴⁶ sur le trône¹⁴⁷ ou encore d'avoir des desseins contradictoires avec tout ce qui se mettait en place à l'époque. Les royalistes ne la soutiennent pas davantage lorsqu'elle ne partage pas l'ensemble de leurs idées¹⁴⁸. Ce que Félicité de Genlis désire en fin de compte est de démontrer ce qu'une époque éloignée de la sienne de presque un millénaire donne comme modèles de vertus pour une meilleure république que celle « perfide » et trompeuse qui est en train de se dessiner. L'auteure tient à préciser qu'elle n'écrit pas un récit critique de son temps, mais plutôt un conte didactique sur la manière dont il faudrait être et penser afin de pouvoir vivre heureux dans un pays libéré du despotisme et de la corruption, et dont les lois se tournent vers l'humanité et la justice. De fait, les Français « doivent » revenir au premier caractère de ces temps anciens. Félicité de Genlis semble écrire sa préface après les événements thermidoriens¹⁴⁹ qui signent la fin de ce qu'elle considère comme la dictature de Robespierre et une diminution des violences révolutionnaires. Ainsi, elle précise dans sa préface qu'elle constate avec soulagement le retour de ces sentiments bien qu'elle se trouve encore dans un pays étranger.

De plus, si elle choisit de prendre une personnalité historique au lieu de totalement plonger dans la fiction, à l'instar des contes traditionnels, c'est pour l'autorité que les vécus et les expériences du passé donnent à la morale. « Il est impossible qu'un personnage imaginaire produise autant d'impression qu'un héros dont la gloire a consacré le nom¹⁵⁰ ». L'histoire, parce qu'elle comporte des personnes ayant réellement existé, fait office de « preuve » de l'aspect « réalisable » du modèle qu'elle propose. L'histoire vient d'une certaine manière appuyer la morale¹⁵¹. Charlemagne et l'époque carolingienne sont choisis par l'auteure comme les

¹⁴⁵ « [...], mais je ne veux ni flatter ni insulter les princes ou les républicains : je veux présenter des vérités que je crois utiles, c'est-à-dire, toutes celles qui portent à la modération, à la paix, au respect des gouvernemens établis, et qui peuvent ranimer des sentimens de justice, d'humanité, de générosité, qui semblent depuis si long-tems éteints dans presque tous les cœurs ». ; GENLIS Félicité de, *Précis de la conduite de Madame de Genlis depuis la révolution, suivi d'une lettre à M. de Chartres, et de Réflexions sur la critique*, Hambourg, Cerioux, 1796, p. 239.

¹⁴⁶ Fils du duc d'Orléans, futur Philippe Égalité, jusqu'à son exécution en 1793, Louis-Philippe devient le premier roi des Français le 9 août 1830. ; ANTONETTI Guy, *Louis-Philippe*, Paris, Fayard, 1994, p. 610-611.

¹⁴⁷ GUITARD-MOREL Josiane, *op. cit.*, p. 242.

¹⁴⁸ DE POORTERE Machteld, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis*, New York, Peter Lang, 2004, p. 30 (Currents in Comparative Romance Languages and Literatures, n° 135).

¹⁴⁹ Le mois de thermidor est une période s'étendant du 19 juillet au 17 août, mais les thermidoriens constituent davantage les personnes qui se méfient de Robespierre et provoquent son exécution, le 28 juillet 1794. ; MARTIN Jean-Clément, *Robespierre*, Paris, Perrin, 2016, p. 309.

¹⁵⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XX.

¹⁵¹ STRIEN-CHARDONNEAU Madeleine van, « Madame de Genlis et le roman historique », in HOUPPERMANS Sjef, SMITH Paul J. et STRIEN-CHARDONNEAU Madeleine van (éd.), *Histoire jeu science dans l'aire de la littérature. Mélanges offerts à Evert van der Starre*, Amsterdam, Rodopi, 2000, p. 67-79, ici p. 68 (Faux titre : études de langue et littérature françaises, n° 187).

exemples à suivre. Et même si Félicité de Genlis reconnaît la rareté de tels hommes vertueux dans ses *Annales de la vertu*¹⁵², elle expose en dernière note de fin du troisième tome d'autres modèles qu'elle aurait pu sélectionner afin de véhiculer sa morale. Ainsi, elle cite plusieurs exemples comme la magnanimité de Charles-Quint vis-à-vis de François I^{er}, celle de Louis IX ou encore celle d'Érasme qui prône le parti de la générosité qui elle seule peut assurer la paix. Cependant, et Louis-Philippe d'Orléans le reconnaît dans ses *Mémoires*, Félicité de Genlis « avait une prédilection marquée pour les siècles de la chevalerie [...], elle y voyait le règne des femmes, [...] ces sentiments chevaleresques, [...] étai[en]t, selon elle, le mobile des grandes actions¹⁵³ ». Ainsi, le Moyen Âge semble mieux convenir pour elle que toute autre époque¹⁵⁴.

« La justice, la modération et la générosité, voilà les véritables bases de la saine politique. [...] J'ai beaucoup lu l'histoire, et je regretterois infiniment, d'avoir consacré un tems si considérable à une lecture en général si sèche et si fatigante, si je n'en avois pas retiré le plus précieux des résultats, en me confirmant dans l'opinion, *qu'en toutes choses, la résolution la plus équitable et la plus vertueuse est la plus utile et la meilleure*. Quelques hommes d'état de ce siècle n'approuveront certainement pas la politique des Chevaliers du Cygne et de Béatrix. Je pourrois tirer de l'histoire beaucoup d'exemples d'une générosité plus grande encore, et dont le succès a prouvé l'utilité ; mais si je voulois au contraire entrer dans le détail des inconvénients et des maux, qui ont résulté du manque de justice et de modération, j'entreprendrois une histoire très volumineuse¹⁵⁵ ».

Félicité de Genlis reconnaît combien l'histoire peut devenir monotone, mais rappelle que cette dernière démontre ce qu'elle a constaté toute sa vie et qu'elle continue à défendre par la suite, à savoir que seules l'égalité, la liberté et la vertu doivent être suivies en tout état de cause. L'histoire de cette manière devient moralisante. Elle ajoute que seuls les bons comportements ou réflexions la motivaient dans son projet et qu'elle n'avait nulle autre intention cachée comme certaines critiques le présupposaient. Enfin, le choix de l'Empereur pourrait être aussi motivé par les nombreux points communs qu'elle retrouve avec le roi des Francs, c'est-à-dire une fidélité sans nom à la religion, un intérêt tout particulier pour l'instruction tant des enfants nobles que ceux du peuple, mais aussi, et tout simplement, un certain goût pour la littérature.

¹⁵² « [...] l'on ne pourra compter dans une révolution de plusieurs siècles, que quelques hommes véritablement vertueux parmi des milliers de scélérats : telle est l'histoire & le tableau constant qu'elle offre. A chaque instant elle est fouillée par des détails qui choquent la raison, blessent la pudeur, & révoltent l'humanité. [...] Les actions vertueuses paroissent en fort petit nombre dans la masse totale de l'Histoire ». ; GENLIS Félicité de, *Annales de la vertu, ou cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes. Par l'auteur du théâtre d'éducation*, t. 1, Paris, Lambert & Baudouin, 1781, p. 2-3.

¹⁵³ LOUIS-PHILIPPE, *Mémoires de Louis-Philippe, duc d'Orléans*, éd. s.n., t. 1, Paris, Plon, 1973, p. 20-21.

¹⁵⁴ Pour une focalisation sur la vision ainsi que la considération du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle, cf. troisième partie.

¹⁵⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 21, p. 510-511.

Ainsi, les objectifs de l'auteure sont clairs puisqu'énoncés tels quels. Félicité de Genlis rédige un conte afin d'offrir de potentielles solutions à une France à genoux qu'elle désire sauver. Charlemagne se présente comme le monarque idéal pour cela et ses chevaliers incarnent tout le « code » de bienveillance et d'humanité qu'elle espère faire partager à son lecteur.

1.2. Un conte historique et moral

« Je me flatte que cet ouvrage sera utile à plusieurs égards, je suis certaine du moins qu'il ne *corrompra* personne, et qu'il intéressera les âmes sensibles¹⁵⁶ », soutient Félicité de Genlis dans sa préface. Lorsqu'elle écrit *Les Chevaliers du Cygne*, elle parcourt l'Europe se sentant constamment menacée. L'écriture lui permet non seulement de poser par écrit son ressenti, ses réflexions et son imagination, comme pour s'en soulager, mais est également un moyen de subsistance économique. C'est véritablement à partir de l'émigration que l'auteure cherche à vendre ses écrits. Elle vend d'ailleurs son conte à la librairie Fauche pour trois cents frédéric d'or¹⁵⁷, ce qui, sur le moment, lui semble plus qu'elle ne l'espère¹⁵⁸. Ce statut financier n'est certes pas cité tel quel dans son conte, cependant, Félicité de Genlis ne cache pas la situation désespérante dans laquelle elle se trouve et comment ses personnages peuvent la soulager. Ce dernier point peut nous aider afin de déterminer à quel type de public *Les Chevaliers du Cygne* était destiné.

Cependant, bien qu'elle ait besoin d'argent au moment d'écrire son conte, ce n'était pas l'intention de le vendre qui motivait l'écriture de l'auteure. Si elle ne dit rien sur ce fait, il n'est pas à douter qu'avec ses compétences pédagogiques, Félicité de Genlis désire en revanche s'adresser au plus grand nombre. En effet, elle publie quatre ans auparavant un *Discours sur l'éducation publique du peuple* lorsque son éducation prend un tournant plus national¹⁵⁹. Dans ce discours, elle souligne l'importance d'éduquer le peuple pour qu'il puisse « mépriser des préjugés ridicules, [et] lui donner des idées justes, le goût des mœurs, de la décence, la connoissance de la dignité de son être & de ses devoirs¹⁶⁰ ». Un intérêt pour le peuple qu'elle spécifie d'ailleurs dès le commencement de sa préface ou lorsqu'elle dénonce la tromperie que

¹⁵⁶ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XXI.

¹⁵⁷ Le *friedrichs* d'or est la monnaie prussienne mise en place sous le roi Frédéric II. ; BOND Niall, « La monnaie en Allemagne et en Autriche au dix-huitième siècle : réflexions et recompositions », in BLANC Jérôme et DESMEDT Ludovic (dir.), *Les pensées monétaires dans l'histoire : l'Europe, 1517-1776*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 861-896, ici p. 869 (Bibliothèque de l'économiste, n° 7, série 1, n° 6).

¹⁵⁸ GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 3, p. 203-204.

¹⁵⁹ REID Martine, *op. cit.*, p. 133.

¹⁶⁰ GENLIS Félicité de, *Discours sur l'éducation publique du peuple*, Paris, Onfroy & Née de la Rochelle, 1791, p. 2.

l'on fait de lui. Cependant, s'il peut être destiné au peuple lui-même, il faut tout de même noter que l'achat d'un ouvrage, divisé en trois tomes, n'est pas à la portée de tous. De plus, Félicité de Genlis ne le partage pas dans les journaux ou dans des moyens de diffusion plus accessibles, quoiqu'on puisse facilement imaginer des discussions au sujet des *Chevaliers du Cygne* dans les salons ou les cafés. Ainsi, même si son objectif aurait pu atteindre un plus grand public, il reste néanmoins restreint par cette question financière.

Par le sous-titre de son œuvre, « conte historique et moral, pour servir de suite aux Veillées du Château », Félicité de Genlis précise la volonté didactique de son conte. À plus grande échelle et si l'on sort quelques instants du cadre révolutionnaire, l'œuvre de la comtesse peut avoir une plus grande répercussion dans le long terme ainsi que sur l'échelle sociale. Si *Les Veillées du Château* est un ensemble de contes à l'usage des enfants, *Les Chevaliers du Cygne* qui vient pour donner suite à ces contes ne semble pas à destination uniquement des enfants, auquel cas l'auteure l'aurait spécifié que cela soit en début d'ouvrage ou dans l'un de ses tomes.

La comtesse de Genlis fait face à un lecteur qui a connu et vit actuellement la Révolution¹⁶¹. Le lecteur a non seulement conscience du changement révolutionnaire qu'il est en train de vivre actuellement, mais a accès également à l'actualité et *de facto* à la politique pour laquelle il possède un certain intérêt et entrain. Alors qu'une grande partie de la population ne sait ni lire ni écrire, elle se tient tout de même au courant grâce à la presse¹⁶². Félicité de Genlis a conscience que certains faits seront compris explicitement par les lecteurs. Bien qu'elle n'exclue pas le peuple dont l'instruction demeure essentielle à ses yeux, son conte n'est pas à la portée de tout le monde. Lorsque l'on prend la situation du genre, quoiqu'« hybride », de son œuvre, ce dernier s'adresse à un certain lectorat. En effet, le conte de la fin du XVIII^e siècle se concentre et se confronte à l'Histoire ainsi qu'à l'esprit d'une nation de plus en plus forte tout au long du siècle¹⁶³ et qui atteint son apogée principalement sous la Révolution française ainsi qu'au XIX^e siècle. Le conte moral – paradoxal par sa définition hégémonique qui veut que le conte soit une histoire amusante et merveilleuse, ce qui n'est pas le but premier de la morale¹⁶⁴ – ajoute une fonction moralisante au conte politique. Par sa capacité à se rendre juge, le lecteur du conte devient donc conscient et éclairé. De plus, lorsqu'elle vérifie certains

¹⁶¹ LOUICHON Brigitte, *op. cit.*, p. 295.

¹⁶² COQUARD Olivier, *Lumières et révolutions. 1715-1815*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014 p. 136 (Une histoire personnelle de...).

¹⁶³ KRIEF Hugnette, « Le conte politique et l'*Iségoria* à l'aurore de la révolution française », in *op. cit.*, p. 171.

¹⁶⁴ COULET Henri, *Études sur le roman français au XVIII^e siècle : territoires et frontières*, préface de DAGEN Jean, Paris, Honoré Champion, 2014, p. 215-216 (Dix-huitième siècle, n° 167).

faits ou passages de son écriture, elle s'adresse à un lectorat qu'elle qualifie comme « des personnes d'un goût très-pur¹⁶⁵ » ; un lectorat qui peut être ses élèves à qui elle donne souvent des leçons à la fois scientifiques et intellectuelles afin de les instruire pour qu'ils puissent devenir une élite exemplaire¹⁶⁶. Ils deviennent de ce fait un lectorat au goût très pur. Félicité de Genlis qualifie probablement son entourage en ces termes et espère s'adresser ou former un lectorat tout aussi sage.

2. « En ma qualité d'historien »

Félicité de Genlis utilise le genre du conte historique et moral afin de délivrer son message. Par conséquent, elle use d'une méthodologie historique qui prouve non seulement la véracité des faits qu'elle énonce, mais modèle également l'histoire comme cela l'arrange pour servir son récit. Commencé deux ans avant la Révolution française, elle avoue avoir « livré cet ouvrage à l'impression dans les premiers jours d'octobre 1794. Différens incidens en ont retardé l'impression ; mais il étoit totalement fini il y a près de deux ans, je n'y ai rien changé depuis, seulement j'y ai ajouté quelques notes¹⁶⁷ ». Si sa trame scénaristique n'a pas changé, il n'est pas à douter que différents événements ou nouvelles réflexions se soient greffés dans les notes de bas de page ou encore dans les nombreuses et exhaustives notes de fin d'ouvrage dont elle se sert pour expliciter certains faits ou justifier les quelques arrangements qui lui arrivent de faire. Ces dernières lui servent notamment pour s'adresser directement à son lecteur lorsqu'elle ne coupe pas son récit. En effet, l'auteure ne manque pas une occasion de relater elle-même ce qu'elle voit dans le Moyen Âge comme lien avec le contexte révolutionnaire, que cela soit explicite ou implicite. De la même manière, elle relève certaines pratiques ou certains faits médiévaux qui pourraient cependant poser un problème dans son époque tant les mœurs sont différentes. Félicité de Genlis se sert de l'histoire pour arranger son récit, mais sa propre expérience et sa vie privée viennent également se greffer aux *Chevaliers du Cygne* pour l'inspirer et faire part au lecteur, de temps à autre, de la misère et la peur dans laquelle elle se trouve au moment de l'écriture de son ouvrage.

2.1. Les réarrangements

Reconnaissant par moments les erreurs ou le manque de recherches dans les romans historiques qu'elle critique, Félicité de Genlis place dans chaque tome des notes historiques afin que le lecteur puisse dissocier les inventions qu'elle insère dans son récit des véritables

¹⁶⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XXIII.

¹⁶⁶ MARTIN Jean-Clément, *La révolte brisée : femmes dans la Révolution française et l'Empire*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 94.

¹⁶⁷ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XIII.

événements. Il faut pour cela, selon elle, beaucoup de travail « et non du génie¹⁶⁸ ». Au vu des différents événements historiques qu'elle relate et aux différentes affirmations dites telles quelles dans le récit¹⁶⁹, elle conte une histoire se déroulant au début de l'empire de Charlemagne. Cependant, Félicité de Genlis paraît basculer entre plusieurs siècles, à savoir le VIII^e et IX^e siècle, ce qu'elle affirme elle-même dès sa préface¹⁷⁰. Ainsi, même si sa trame se déroule dans un IX^e siècle idéalisé, le genre du conte lui permet de jouer avec la chronologie et d'ainsi, insérer des faits s'étant déroulés dans le siècle précédant celui du cadre général. En effet, bien qu'il ne soit pas totalement considéré comme un conte tel quel, *Les Chevaliers du Cygne* n'est pas non plus un ouvrage historique dénué de fiction. Cette question sera davantage étudiée dans la suite de cette recherche, mais nous pouvons tout de même affirmer ici que puisque désigné ainsi par l'auteure, son œuvre utilise la recherche de la vérité et de la moralité du genre du conte du XVIII^e siècle¹⁷¹. Félicité de Genlis entre également dans ce courant où les écrivains se servent des œuvres et de l'histoire ancienne pour la remanier et deviennent, dans un certain sens, des adaptateurs capables de « refaire un Moyen Âge¹⁷² ». Ainsi, se servant à la fois du genre et de l'histoire, Félicité de Genlis ne cache pas les aménagements qu'elle fait « [lorsqu'] en ornant ce conte de plusieurs faits historiques, j'ai éloigné ou rapproché les dates à ma fantaisie¹⁷³ ».

« [...] j'ai puisé dans l'histoire tous les traits brillans et toutes les actions sublimes inspirées par l'amitié, par l'amour et par la générosité, qui sont répandus dans cet ouvrage. En peignant tout ce que l'héroïsme peut offrir de plus noble et de plus touchant je n'ai rien inventé, je n'ai été que l'historien de la vertu¹⁷⁴ ».

Nous l'avons vu, Félicité de Genlis tient à démontrer toute une série de modèles de conduites qui sont sortis de l'histoire afin d'appuyer de manière convaincante les faits qu'elle affirme. La vertu et l'amitié sont pour l'auteure immortelles tandis que tout le reste est illusion. Elle l'affirme à plusieurs reprises lors de séparations douloureuses, avec notamment Louis-Philippe en juin 1791, ou encore avec sa jeune sœur, Mademoiselle d'Orléans, le 11 mai 1794¹⁷⁵. Ainsi, l'histoire parle d'elle-même en livrant des modèles héroïques que Félicité

¹⁶⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XIV.

¹⁶⁹ Citons par exemple le titre : « des amis du neuvième siècle », dans le chapitre 18 du troisième tome.

¹⁷⁰ « [...] des faits les plus intéressans des siècles que j'ai voulu peindre » ; *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XXI.

¹⁷¹ RAMIREZ Carmen, « Le soupçon du merveilleux dans le conte des Lumières », in JOMAND-BAUDRY Régine et PERRIN Jean-François, *op. cit.*, p. 212-228, ici p. 216.

¹⁷² DURANTON Henri, « Éditer la littérature médiévale au temps des Lumières », in GUÉRET-LAFERTÉ Michèle et POULOUIN Claudine (dir.), *Accès aux textes médiévaux de la fin du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2016, p. 357-371, ici p. 371 (Colloques, congrès et conférences sur le Moyen Âge, n° 1).

¹⁷³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 2, p. 11.

¹⁷⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XXI.

¹⁷⁵ REID Martine, *op. cit.*, p. 139 et p. 155.

de Genlis ne fait que prendre et exposer à son lecteur. Tandis qu'elle se concentre sur les batailles et les traités lorsqu'elle enseigne l'histoire aux enfants d'Orléans¹⁷⁶, Félicité de Genlis prend le parti d'exposer la morale et l'exemplarité de l'histoire dans les actions vertueuses. Par conséquent, elle annonce devenir « l'historien de la vertu » tout comme elle fut d'une certaine manière, le « gouverneur de la vertu ».

« En ma qualité d'historien, je n'ai pu dissimuler ce trait, quoique je sente bien qu'il excitera l'indignation de la plupart de mes lecteurs. Car dans ce siècle de *lumières* et de *sensibilité*, l'amitié se manifeste, et se prouve surtout, par la multiplicité des lettres, et des billets. Mais dans le siècle grossier où florissoient les Chevaliers du Cygne, on ne prouvoit l'amitié que par des actions, par un dévouement sans bornes ; on partageoit sa fortune avec son ami, on exposoit sa vie pour lui, on s'en tenoit là, et (puisqu'il faut trancher le mot) on ne s'écrivait point¹⁷⁷ ».

Lorsqu'Olivier, l'un des deux protagonistes, raconte son histoire à son frère d'armes, Isambard, le lecteur apprend que ce dernier ne lui a pas écrit une lettre en plusieurs mois. Félicité de Genlis use alors de son statut d'« historien » et coupe son récit pour justifier ce qui pour elle demeure une curiosité dans son siècle. À plusieurs reprises, l'auteure coupe le lecteur dans son récit pour insérer sa propre voix et adopte un ton « pédagogique » en prévenant explicitement les reproches qu'elle pourrait avoir. Nous le verrons par la suite, Félicité de Genlis ne cesse d'aller et venir dans son récit, en énonçant les liens qui peuvent se faire avec la société contemporaine et la Révolution française qu'elle qualifie de « lumières » et de « sensibilité » ; en opposition au caractère « barbare » et « grossier » d'une époque qui pourtant expose pour elle des remèdes au siècle plus raffiné qui est le sien, mais qui selon quelques-unes de ses critiques mériterait également le qualificatif de « barbare ».

L'auteure a conscience des reproches qu'elle pourrait recevoir et de l'indignation de certains faits qu'elle expose. Félicité de Genlis aime anticiper les critiques qu'elle reçoit depuis plusieurs années. Ainsi, elle reconnaît ses erreurs ou les décisions qu'elle a prises et qui pourraient ne pas être comprises par certains. Au sein de sa préface, elle déplore le faible récit qu'elle fait de l'impératrice de Constantinople, Irène, qui, selon elle, aurait mérité de posséder un meilleur caractère, ou dans tous les cas, un plus intéressant, tout comme plusieurs de ses personnages dont Theudon ou encore Amalberge que nous verrons par la suite. Elle avoue avoir fait une « très mauvaise esquisse¹⁷⁸ », tout comme elle n'a pas suffisamment traité de l'histoire

¹⁷⁶ REID Martine, *op. cit.*, p. 102.

¹⁷⁷ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 4, p. 25.

¹⁷⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XXIII.

d'Axiane¹⁷⁹, une princesse qui pourtant possède pour Félicité de Genlis tout ce que l'éducation peut enseigner de meilleur. Après avoir énoncé ce qu'elle considère comme les plus gros défauts de son ouvrage, elle finit par se prévenir des jugements futurs qu'elle méditera. Félicité de Genlis a non seulement une conscience historique, mais prévient et vérifie chaque détail jusqu'à l'édition elle-même. Ainsi, elle énonce les fautes des événements tout comme les erreurs provoquées par l'édition¹⁸⁰.

« Il y a dans toute cette histoire d'Ogier, des rapports si frappants avec les événements actuels, qu'on pourroit croire, que je me suis permis d'altérer dans mes notes la vérité historique ; cependant je n'ai de ma vie fait une citation infidèle, et c'est une chose qu'on n'a jamais pu m'imputer dans les nombreuses satyres, qu'on a faites de mes ouvrages. Mais afin qu'on puisse vérifier sur le champ les singulières citations de ces notes, j'indiquerai exactement le volume et la page. Et je vais comme dans l'extrait relatif à Charlemagne, copier littéralement Mr. Gaillard¹⁸¹ »

Félicité de Genlis ne manque pas de citer ses sources, que cela soit de manière vague en énonçant simplement le titre de l'ouvrage et son auteur, ou précisément comme lorsqu'elle copie tout un passage d'un extrait : « Tout ce paragraphe, depuis l'alinéa, est littéralement copié de l'histoire de Charlemagne, par Mr. Gaillard, tome 2. Page 123¹⁸² ». Félicité de Genlis ne vole rien et reste fidèle aux citations qu'elle tient d'autrui. Les droits d'auteurs et les privilèges accordant une hégémonie de certains auteurs sur un sujet existent pour la France depuis les arrêts du 30 août 1777¹⁸³. Ils sont un moyen, tout particulièrement sous la Révolution française, de servir ce renouveau historique¹⁸⁴. Cependant, servant son objectif qui est de mettre en parallèle le contexte révolutionnaire de son époque avec celle des Carolingiens, Félicité de Genlis anticipe de nouveau les remarques qu'elle pourrait recevoir de ses futurs lecteurs. Ainsi, elle préfère justifier lesdites ressemblances en puisant à nouveau dans l'histoire afin de prouver ce qu'elle avance. L'auteure affirme avoir toujours cité fidèlement ses sources, dans tous ses écrits, et n'avoir jamais modifié des citations comme elle le prouve avec cet extrait

¹⁷⁹ Axiane fait partie des personnages qui seront analysés prochainement, comme Amalberge ou encore Ogier le Danois.

¹⁸⁰ « Par une erreur qu'on n'a pu rectifier la note suivante porte encore ce même chiffre (10) ; mais elle correspond avec ce No. (10) répété pour la seconde fois dans le texte. Il n'y a point d'erreurs dans les autres Numéros ». ; *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 10, p. 500.

¹⁸¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 3, p. 282.

¹⁸² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap.1, p. 6.

¹⁸³ FELTON Marie-Claude, *Maîtres de leurs ouvrages, l'édition à compte d'auteur à Paris, au XVIII^e siècle*, préface de CHARTIER Roger, Oxford, Voltaire foundation, 2014, p. 7 (Oxford University Studies in the Enlightenment, n° 3, 2014).

¹⁸⁴ CORNETTE Joël (dir.), BIAIRD Michel, BOURDIN Philippe et MARZAGALLI Silvia, *Révolution, Consulat, Empire (1789-1815)*, Paris, Belin, 2009, p. 586. ; Cette question sera abordée plus en profondeur dans la troisième partie de cette étude.

copié de l'œuvre de Gaillard ou encore lorsqu'elle cite l'historien de la même manière dans le tome 2 de ses *Veillées du château* par exemple, l'œuvre précédant *Les Chevaliers du Cygne*.

Si elle cite ses extraits et qu'elle annonce ses arrangements, Félicité de Genlis les justifie aussi.

« Comme les tournois m'ont paru nécessaires dans un roman de chevalerie, j'en ai mis plusieurs dans cet ouvrage, mais j'ai un peu avancé l'époque de leur institution, car il n'est point parlé de tournois dans l'histoire, avant le règne de Charles le Chauve. Les étrangers attribuent aux françois cette invention, excepté les allemands qui la réclament. Le premier auteur françois qui en parle est Nithard petit fils de Charlemagne, et il n'en parle que sous le règne de Charles le Chauve et même il décrit les tournois, mais ne les nomme pas¹⁸⁵ ».

Félicité de Genlis a conscience, nous l'avons dit, non seulement des erreurs qu'elle fait lorsqu'elle ne développe pas suffisamment ses personnages, ou des erreurs d'éditions, mais également des fautes historiques qu'elle élabore pour servir son récit. Cependant, il est connu de l'auteure qu'elle détient une certaine rigueur dans son enseignement et, par conséquent, cette dernière tient à justifier, tout en continuant d'insérer différents savoirs pour le lecteur dans ses notes, les arrangements qu'elle effectue. La chevalerie dans le siècle de Charlemagne constitue déjà un premier anachronisme qu'elle justifie en début d'ouvrage. Les tournois servent la chevalerie pour Félicité de Genlis, cependant cette dernière affirme son existence au début du IX^e siècle avec Charles le Chauve¹⁸⁶ quoiqu'ils ne soient pas nommés. L'existence telle que désormais qualifiée comme étant un âge d'or des tournois ne se déroule en réalité qu'à partir de la fin du XIV^e siècle, soit entre 1380 et 1530¹⁸⁷. Tout comme il l'est de la chevalerie carolingienne, qui peut être davantage qualifiée de cavalerie carolingienne. En effet, l'essor de la chevalerie survient durant la seconde moitié du XI^e siècle et donne dans la première moitié du siècle suivant tout sa supériorité militaire¹⁸⁸. Dans les dernières notes explicatives de son dernier tome, Félicité de Genlis le dit encore, comme un dernier rappel : « mais j'ai déjà dit que je ne m'assujettirois point à suivre avec exactitude l'ordre chronologique¹⁸⁹ ». Selon l'auteure, l'histoire sert son récit et *de facto* elle-même. L'histoire suit ses réflexions en les appuyant par des exemples. Au contraire, Félicité de Genlis, quant à elle ne se considère pas comme étant au service de l'histoire, puisqu'elle ne cherche pas à rédiger une œuvre purement historique. En

¹⁸⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 7, p. 286.

¹⁸⁶ Charles le Chauve est le petit-fils de Charlemagne. Il règne dès 840 et est sacré à Orléans en 848. ; FAVIER Jean, *op. cit.*, p. 616.

¹⁸⁷ CONTAMINE Philippe, *Nobles et noblesse en France : 1300-1500*, Paris, CNRS, 2021, p. 210.

¹⁸⁸ FLORI Jean, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette Littératures, 1998, p. 91 (La vie quotidienne).

¹⁸⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 20, p. 510.

effet, respecter l'ordre chronologique la freine plus qu'elle ne l'aide. La comtesse de Genlis use donc de ce dernier à sa convenance.

Enfin, les notes de fin d'ouvrage sont importantes pour l'auteure. Félicité de Genlis s'en sert non seulement pour avouer certains arrangements ou certaines erreurs, mais ces notes explicatives lui permettent également d'avouer les suppositions qu'elle élabore. « Cette réponse de Barmécide, (lorsque le Calife voulut s'enfermer pour lire un ouvrage, qui traitoit des devoirs de l'homme) est purement historique. Mais l'histoire dit seulement *qu'il alloit lire avec un sage*, sans nommer ce personnage, et je suppose que c'étoit Barmécide¹⁹⁰ ». L'auteure prend un fait déclaré comme étant historique, mais lorsqu'une inconnue se pose à elle, elle présume ou invente totalement ce qui lui manque comme lorsqu'elle élabore l'origine d'un instrument de musique dans son conte : « On sait que le premier orgue qu'on ait vu en Europe, fut envoyé à Charlemagne par le Calife Aaron¹⁹¹. Je n'ai ajouté que l'origine de l'orgue qui nous est inconnue¹⁹² ». Félicité de Genlis précise le plus d'éléments possible. Dans ce souci d'éducation pédagogique et d'exemplarité de l'histoire, elle tient à ce que tout puisse être compréhensible et que le lecteur ne se méprenne pas sur l'instruction qu'elle tente d'inculquer au travers de son récit.

2.2. Le vécu, source d'histoire

« Les deux derniers volumes de ce roman [ont] tant d'allusions frappantes avec les événements dont l'Europe est le théâtre depuis six ans¹⁹³ », affirme Félicité de Genlis dans sa préface. En effet, il y demeure non seulement des parallèles faits avec la Révolution française, et ce dès le premier tome, mais également avec sa vie personnelle. Lorsque Félicité de Genlis compose son conte, elle l'écrit avec tout un bagage d'une vie déjà bien remplie. Son passé à la cour, la Révolution française et les périples de l'émigration forgent toute sa réflexion. Son vécu l'oriente à adopter certains choix ou développer quelques détails au sein de son œuvre. Les deux derniers tomes possèdent le plus grand nombre de ces allusions et en particulier les derniers chapitres du troisième tome, comme si l'auteure usait de la fin de son œuvre pour s'exprimer librement.

« C'étoit un usage très commun alors, d'envoyer des enfans de cet âge dans les armées, ou à des sièges. Cet exemple a souvent été renouvelé depuis, et même de nos jours. Le plus jeune de mes trois infortunés élèves, (Mr. de Beaujolois) a fait la première campagne de la

¹⁹⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 24, p. 307.

¹⁹¹ Félicité de Genlis francise certains noms ou utilise une graphie qui lui est propre. Dans ce cas-ci, Aaron Raschid devrait s'écrire actuellement Hâroun ar-Rachîd.

¹⁹² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 23, p. 307.

¹⁹³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XXI.

guerre actuelle ; il s'est trouvé à des combats très meurtriers, et il y a montré la tranquille et brillante valeur, qui parmi tant d'autres vertus distingue si éminemment ses frères, et il n'étoit alors que dans sa douzième année ! Quels enfans et quels jeunes gens de leur âge ont montré plus de courage, d'activité, de zèle, (j'oserai dire de talens) plus de désintéressement et d'amour pour la patrie ? Et quelle en est la récompense ? Ah ! qu'on me pardonne une réflexion sans doute déplacée ici ; mais hélas ! tout ramène à des regrets causés par une douleur naturelle et si profonde !¹⁹⁴ »

Dans ce chapitre, les parents adoptifs de Mirva¹⁹⁵, le page du comte Thédéric, laissent leur fils accompagner son maître se battre dans le duché de Clèves afin de défendre la duchesse Béatrix. Il n'est pas à douter qu'ayant eu plusieurs jeunes enfants à son service, Félicité de Genlis ait peint autant de jeunes personnes, qu'elles aient réellement existé ou non, et approfondit certains liens et réflexions sur ces derniers. Dans cet extrait, le caractère et la bravoure de son plus jeune élève, le comte de Beaujolais lui donne l'inspiration de le faire correspondre au jeune personnage qu'est Mirva. Louis-Charles d'Orléans, comte de Beaujolais, est le plus jeune fils de Louis-Philippe d'Orléans, le futur Philippe Égalité. Lorsque la guerre est déclarée à la frontière de la Belgique¹⁹⁶, il accompagne son père rejoindre ses deux autres frères à Valenciennes en mai 1792. Ces derniers se retrouvent dans l'armée lorsque le duc de Chartres, son frère aîné, entre en Belgique¹⁹⁷. Le comte de Beaujolais quitte l'armée avec son père en juillet de la même année. Enfin, lorsque le général Dumouriez¹⁹⁸ trahit la France en passant dans le camp de l'ennemi au tout début du mois d'avril 1793¹⁹⁹, tous ses complices sont arrêtés, y compris le régiment du duc de Chartres qui aurait rejoint le général. Le comte de Beaujolais est arrêté avec son autre frère par la Convention qui instaure l'incarcération de toute la famille Bourbonne²⁰⁰. N'ayant probablement pas connaissance de ce dernier point lorsqu'elle écrit son conte, il est tout de même envisageable de penser que Félicité de Genlis en soit au

¹⁹⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 19, p. 291-292.

¹⁹⁵ Mirva est le fils de Barmécide et d'Abassa, sœur du calife Aaron Raschid, qui est adopté par Diaulas et Ordalie, des personnages que nous verrons dans la suite de cette étude.

¹⁹⁶ La France déclare la guerre au roi de Bohême et de Hongrie, et de fait, à l'Autriche. Des combats ont lieu à frontière belge, comme celle de Jemmapes, une victoire française contre les Autrichiens en novembre. ; CORNETTE Joël (dir.), BIAUD Michel, BOURDIN Philippe et MARZAGALLI Silvia, *op. cit.*, p. 652-653. La reprise du territoire belge par les Autrichiens en janvier 1791 donne une envie de venir en aide des révolutionnaires français à ceux qui, comme eux, luttent pour leur liberté. L'enthousiasme belge de la victoire à Jemmapes se transforme en une désillusion à la suite de la défaite l'année suivante près de Neerwinden. : RENGLET Antoine, *Polices, villes et sécurité sous la Révolution et l'Empire : l'ordre public urbain dans l'espace belge, 1780-1814*, préface de DENYS Catherine, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021, p. 26-27 (Histoire). Pour plus d'informations sur la question de la considération des villes belges et de la Belgique sous les guerres révolutionnaires, se référer à l'ouvrage ci-contre.

¹⁹⁷ ANTONETTI Guy, *Louis-Philippe*, Paris, Fayard, 1994, p. 199-200.

¹⁹⁸ Dumouriez (1739-1823) est commandant en chef des armées françaises lors des batailles victorieuses de Valmy et Jemmapes. Il perd à Neerwinden en Belgique. Le 5 avril 1793, il s'entretient avec le général autrichien afin de marcher sur Paris et trahit son pays. ; BOIS Jean-Pierre, *Dumouriez. Héros et proscrit. Un itinéraire militaire, politique et moral entre l'Ancien Régime et la Restauration*, Paris, Perrin, 2005, p. 9.

¹⁹⁹ CORNETTE Joël (dir.), BIAUD Michel, BOURDIN Philippe et MARZAGALLI Silvia, *op. cit.*, p. 116.

²⁰⁰ ANTONETTI Guy, *op. cit.*, p. 241.

courant lorsqu'elle écrit sa note de bas de page. L'auteure connaît le parcours de son ancien élève dans l'armée. Elle s'exprime avec théâtralité sur sa situation et tout particulièrement celle des jeunes personnes qu'elle suit de près et qui provoque en elle une vive inquiétude et des regrets, mais également une invention pour son conte.

Si son jeune élève lui suggère le caractère et le vécu de certains personnages, il est dans son entourage d'autres personnalités qui lui en inspire de nouveaux, comme le futur général, Paul Thiébault²⁰¹. Félicité de Genlis se rend à Tournai au début du mois de décembre 1792 où elle se trouve justement sous la protection de Dumouriez²⁰², mais quitte précipitamment ce dernier après sa trahison. C'est durant ces quatre mois et demi, et plus particulièrement en janvier 1793, que Félicité de Genlis rencontre Paul Thiébault. Ce dernier devient comme le « fidèle chevalier²⁰³ » de l'auteure et des jeunes filles qui la suivent. Par ses sentiments envers sa nièce qui demeurent platoniques, la comtesse de Genlis y voit là l'inspiration pour l'un de ses personnages, cependant le soldat ne sut lequel²⁰⁴.

« Tout ramène à des regrets causés par une douleur naturelle et si profonde²⁰⁵ » ; ces moments sont particulièrement durs pour Félicité de Genlis qui ne cesse de fuir et de changer d'endroits où s'installer dans une constante inquiétude.

« J'ai su peindre la terreur et le désespoir, une affreuse expérience m'a fait connoître toutes les sensations déchirantes de la douleur ! Mais depuis long-tems étrangère à la joie, comment pourrois-je en exprimer les mouvemens ? O toi, que l'absence, notre commun malheur, et tes dangers, ont rendue, s'il est possible, plus chère encore à mon coeur, ô ma fille ! quand la justice aura révoqué l'arrêt cruel qui nous sépare, quand je te presserai dans mes bras, je n'envierai plus le sort de Barmécide, et je pourrai peindre alors, avec la vérité de la nature, et son bonheur, et les transports d'une mère qui retrouve l'enfant le plus chéri et le plus digne de l'être²⁰⁶ ».

Lorsque Barmécide, croyant son fils décédé, le retrouve après que tous eurent compris qui était Mirva, ce n'est cette fois pas cachée dans une note de bas de page que se dévoile Félicité de Genlis, mais dans le récit lui-même. L'expérience de la séparation qu'elle vécut non seulement avec ses jeunes élèves, comme nous l'avons mentionné précédemment, mais surtout avec sa propre fille, la forge pour décrire tous ses sentiments qu'elle attribue à ses personnages

²⁰¹ Paul Thiébault (1769-1846) se porte volontaire au bataillon de la Butte-des-Moulins. Il est notamment arrêté après s'être rendu coupable de complicité avec le général Dumouriez et est fait général en 1801. ; TULARD Jean, « Thiébault », in TULARD Jean (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, vol. 2, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Fayard, 1999, p. 850.

²⁰² REID Martine, *op. cit.*, p. 156.

²⁰³ BROGLIE Gabriel de, *op. cit.*, p. 239.

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 19, p. 292.

²⁰⁶ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 23, p. 393.

et à des événements particuliers. L'émigration demeure incertaine durant toute la durée de la Révolution française. En novembre 1792, les émigrés se voient menacés de la confiscation de leurs biens²⁰⁷ tandis que le 22 octobre de la même année, un décret ordonnait déjà le bannissement à perpétuité des émigrés²⁰⁸. Une certaine radicalisation s'élabore en mars 1793. Le 28, les émigrés, c'est-à-dire tous les Français, ayant quitté le territoire après juillet 1789 ou étant absents de leur domicile, se trouvent bannis à perpétuité, et ne sont plus reconnus également comme étant des citoyens²⁰⁹. Associée à un « décret cruel », la liste des émigrés sur laquelle elle est inscrite sépare la comtesse de Genlis de sa fille, Pulchérie Brûlart de Genlis, comtesse de Valence, par son mariage. Terriblement affectée par le décès de son aînée, Caroline de la Woëstine, morte en couches en décembre 1787²¹⁰, Félicité de Genlis enchaîne les séparations et les deuils. Tout comme pour le comte de Beaujolais, la trahison de Dumouriez provoque l'arrestation de la comtesse de Valence ainsi que de ses enfants²¹¹. Félicité de Genlis ne peut compter sur les émigrés français qu'elle préfère éviter afin de ne pas être reconnue et, dès lors arrêtée, mais elle ne peut non plus se fier au pouvoir en place qui lui interdit un retour possible en France²¹². L'auteure retransmet ici toutes ses craintes et la misère de sa situation afin d'ajouter, probablement, un côté plus touchant aux retrouvailles inespérées de Mirva et de son père.

La grande majorité des personnages de Félicité de Genlis sont tirés de l'histoire avec une exactitude discutable comme nous l'avons exposé auparavant. L'auteure brosse un portrait quelque peu énigmatique d'un de ses personnages féminins les plus importants de son conte, à savoir celui qu'incarne Béatrix, la duchesse de Clèves. Grâce à ses mémoires, Félicité de Genlis indique avoir eu plusieurs éléments dans sa vie qui ont alimenté la vie de cette duchesse. Ainsi, lorsqu'elle décrit le magnifique bracelet que sa mère lui offre, serti d'opales et d'émeraudes, elle en conserve « un souvenir si agréable, que j'en ai donné un pareil en description dans les *Chevaliers du Cygne*, à l'une de mes héroïnes²¹³ ». C'est effectivement deux bracelets d'émeraudes et d'opales que Béatrix donne à Isambard à la veille d'une bataille²¹⁴. De la même

²⁰⁷ CORNETTE Joël (dir.), BIARD Michel, BOURDIN Philippe et MARZAGALLI Silvia, *op. cit.*, p. 92.

²⁰⁸ ANDLAU Jean d', « Penser la loi et en débattre sous la Convention : le travail du Comité de législation et la loi sur les émigrés du 28 mars 1793 », in *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 396, n° 2, 2019, p. 3-19, ici p. 6.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 16.

²¹⁰ IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *op. cit.*, p. 197.

²¹¹ *Ibid.*, p. 15.

²¹² DE POORTERE Machteld, *op. cit.*, p. 34.

²¹³ GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 1, p. 71.

²¹⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 10, p. 159.

manière, elle prend ses anciens écrits qu'elle fait lire et suscite tellement de charme qu'elle affirme : « [...] je conservai ces vers, et je les ai placés depuis dans *les Chevaliers du Cygne*, ce sont les vers que les chevaliers trouvent sur les tablettes perdues de la duchesse de Clèves²¹⁵ ». Ces vers se trouvent dans le deuxième tome de son conte et sont lus par Isambard²¹⁶.

« Ce vieux château existe encore à l'une des extrémités de la jolie ville de Clèves. J'y ai passé, il y a près d'un an ; et j'ai été visiter avec intérêt l'habitation de Béatrix ; on a rebâti quelques parties de ce château, mais la plupart des anciens appartemens et des voûtes antiques subsistent encore. J'ai rectifié sur les lieux mêmes, la description que j'en faisois dans mon roman, ainsi elle est exacte²¹⁷ ».

Félicité de Genlis précise en fin d'ouvrage l'existence réelle de la duchesse Béatrix. Lors d'un souvenir de voyage, elle reconnaît avoir corrigé la description qu'elle en faisait pour coller le plus possible à ce qui se trouvait devant elle. Plus loin encore, l'auteure regrette de ne pas avoir écrit *Les Chevaliers du Cygne* et l'histoire de la duchesse à cet endroit précis. Elle spécifie notamment dans la note précédente l'existence avérée de Béatrix dont l'histoire relate qu'assiégée, elle fut libérée par un chevalier français, Trélie qu'elle épousa. En récompense de cet acte de bravoure, elle crée *l'Ordre des Chevaliers du Cygne*. Félicité de Genlis reconnaît que l'article qu'elle lut justement dans *l'Encyclopédie*²¹⁸ lui donne l'idée du nom de son conte²¹⁹. De plus, elle ajoute avoir trouvé une vieille tradition fabuleuse qui rend les ducs de Clèves miraculeux et qui relate l'arrivée d'un navire tiré par un cygne dont le chevalier aurait épousé une princesse héritière du duché. Bien que ce fait ne soit pas historiquement vrai, Félicité de Genlis ajoute que le château atteste de la présence de l'animal partout sur ses tours et ses armoiries²²⁰. Une légende germanique, sans doute peut-on supposer être la même, parle d'un chevalier changé en cygne. Beaucoup de maisons princières, que cela soit les ducs de Brabant, de Holland ou encore la maison de Clèves, se considèrent comme descendants de ce chevalier²²¹. Cependant, lorsque l'on cherche l'ordre des Chevaliers du Cygne ou le duché de Clèves durant l'époque carolingienne, on se rend compte qu'ils demeurent inexistantes. En

²¹⁵ GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 3, p. 4-5.

²¹⁶ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 13, p. 191-193.

²¹⁷ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 4, p. 492.

²¹⁸ « L'ordre du Cigne au duché de Cleves, a été institué par ceux de cette maison, en mémoire du chevalier du Cigne. Le collier de cet ordre est une chaîne d'or à trois rangs, qui tient suspendu par trois chaînons un cigne d'argent sur une terrasse émaillée de fleurs ». ; ALEMBERT Jean le Rond d'et DIDEROT Denis, *L'Encyclopédie. Recueil de planches, sur les sciences, les arts libéraux, et les arts mécaniques, avec leur explication. Blason, art héraldique*, reproduction en fac. sim., vol. 11, Paris, s.l., 1751-1780, p. 26.

²¹⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 3, p. 491.

²²⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 3, p. 492.

²²¹ PASTOUREAU Michel, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2019, p. 153.

revanche, l'électeur de Brandebourg Frédéric II²²² fonde l'ordre des Chevaliers du Cygne en 1443 afin de venir en aide aux malades²²³. Le collier en or est un élément commun à toutes les sources relatant des Chevaliers du Cygne. Ainsi, Félicité de Genlis use non seulement de sa vie intime et intellectuelle, mais également de l'histoire allemande pour créer l'histoire d'un de ses personnages. Le lecteur des *Chevaliers du Cygne* constate que cette légende ou cette origine n'est pas mentionnée au sein de son récit, hormis dans les notes explicatives que fournit Félicité de Genlis. Le choix du titre ainsi que de l'animal figuré sur les boucliers des deux protagonistes provient de cette visite que l'auteure fait et qui l'inspire.

3. Les influences

« Un roi, quelque défectueuse qu'ait été son éducation, en a cependant recueilli quelque instruction : Il a une idée générale de l'histoire, et s'il aime la lecture, il peut avoir autant et même plus de connoissances acquises que ceux qui l'entourent. [...] Mais le peuple étant d'une ignorance absolue, il est bien facile d'abuser de l'histoire pour l'égarer²²⁴ ».

L'éducation et la lecture sont pour Félicité de Genlis des éléments qui n'ont cessé de l'accompagner durant toute sa vie. Elle ne perd aucune occasion pour s'instruire et possède une « boulimie de savoir²²⁵ » comme certains chercheurs l'ont qualifiée. Le savoir permet selon elle de sortir de l'ignorance à laquelle le peuple, qui n'a pas toujours accès à l'éducation, est attaché, mais dont un prince ou un roi peut sortir. La connaissance de l'histoire ainsi que de ses enseignements s'acquiert par la lecture et il est précieux pour Félicité de Genlis de développer sa culture. Lorsqu'elle arrive à la cour royale, elle consulte bon nombre d'ouvrages afin de mieux comprendre le monde et la société dans laquelle elle évolue, et ainsi perfectionner sa propre éducation²²⁶ qu'elle considère comme trop pauvre. Elle pioche dans ses lectures des extraits d'anecdotes ou de témoignages²²⁷ qu'elle garde et ressort certainement à l'occasion d'une discussion ou d'une leçon particulière. Dans *Les Chevaliers du Cygne*, Félicité de Genlis partage également ce savoir. En effet, au sein des trois tomes, l'auteure fait part de ses connaissances et de ses influences historiques et intellectuelles. Si elle donne davantage son avis sur les ouvrages historiques et surtout sur les « romans historiques » qu'elle connaît, elle

²²² Frédéric II est électeur de Brandebourg de 1440 à 1470 après avoir abdicqué en faveur de son frère, Albert l'Achille. ; « Frédéric », in BOUILLET Marie-Nicolas (dir.) et CHASSANG Alexis (revu et corrigé), *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, 24^e éd., Paris, Hachette, 1874, p. 703.

²²³ « Cygne », in BOUILLET Marie-Nicolas (dir.) et CHASSANG Alexis (revu et corrigé), *op. cit.*, p. 486.

²²⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 13, p. 295-296.

²²⁵ DIDIER Béatrix, « Les Mémoires de Madame de Genlis : autobiographie et pédagogie », in BROUARD-ARENDIS Isabelle (dir.), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 199 (Interférences (Presses universitaires de Rennes)).

²²⁶ GUITARD-MOREL Josiane, *op. cit.*, p. 235.

²²⁷ BROGLIE Gabriel de, *op. cit.*, p. 49.

est nettement plus silencieuse sur les auteurs qu'elle cite. Un élément qui peut s'expliquer lorsque l'on sait que ce n'est pas son objectif premier et que cela consisterait ici en une déviation de son sujet. Cependant, les notes de fin de tomes permettent à l'auteure de temps à autre de digresser de son fil rouge. Il n'aurait pas été surprenant de trouver çà et là quelques critiques sur un auteur ou une œuvre en particulier comme elle le fait brièvement pour les romans historiques dans sa préface.

3.1.L'histoire et les historiens

Dans l'introduction de cette recherche, trois sources ont été exposées et critiquées du point de vue externe. Il s'agissait essentiellement des œuvres les plus parlantes afin d'exposer notre sujet d'étude. Cependant, ces dernières ne constituent qu'une faible partie des sources historiques ou scientifiques sur lesquelles l'auteure s'appuie dans *Les Chevaliers du Cygne*. En effet, parmi les trois analysées, il n'y en a que deux qui se retrouvent au sein du conte : *l'Histoire de Charlemagne* par Gabriel-Henri Gaillard ainsi que les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie* de La Curne de Sainte-Palaye. *L'Essai sur les mœurs* de Voltaire sera quant à lui repris dans la troisième partie de cette étude. Gaillard et La Curne de Sainte-Palaye sont certes les deux œuvres que Félicité de Genlis utilise le plus, demeurant ses uniques références lorsqu'elle traite de Charlemagne ou de la chevalerie. « [...] je peins fidèlement les mœurs de ce tems. La plupart des loix de la chevalerie, dit Mr. de Ste Palaye, (dont j'ai tiré tout ce qu'on vient de lire)²²⁸ », cite-t-elle par exemple. Les *Mémoires* de La Curne de Sainte-Palaye sont tout particulièrement utilisés au sein du deuxième tome, mais également lorsqu'elle développe des contextes, des cérémonies ou des aspects spécifiques de la chevalerie à quelques endroits dans ses autres tomes. Gaillard entretient quant à lui une relation un peu particulière avec l'auteure²²⁹ et constitue pour cette dernière l'ouvrage majeur sur lequel s'appuyer lorsqu'il s'agit de traiter du roi des Francs. Cependant, s'ils demeurent essentiels, Félicité de Genlis ne se cantonne pas à ces deux historiens. Le biographe de Charlemagne et sa *Vita Caroli* ainsi que Philomena, le présumé secrétaire de l'Empereur²³⁰ sont des sources supplémentaires dont la comtesse de Genlis se sert. Par ailleurs, d'autres auteurs, traitant partiellement de Charlemagne, viennent s'ajouter à la liste des ouvrages scientifiques sélectionnés certainement de manière judicieuse par l'auteure.

²²⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 11, p. 292.

²²⁹ Cette question sera développée au sein du premier chapitre de la troisième partie.

²³⁰ « On conjecture que le nom de *Philomena* est celui d'un secrétaire, historien ou chroniqueur vrai ou supposé de Charlemagne ». ; *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 18, p. 506-507.

Nous l'avons vu, Félicité de Genlis a une conscience historique et une méthodologie accrochée à cette discipline dont elle se sert afin d'énoncer ses sources. Ainsi, l'auteure partage son savoir ainsi que les historiens et scientifiques qu'elle a utilisés au sein de son conte. « Voyez Encyclopédie et *l'histoire des Arabes* par l'abbé de Marigni²³¹ » ou encore « Voyez dictionnaire de Bayle²³² » sont les citations qui reviennent le plus lorsqu'elle fait appel à ses sources. Lorsqu'elle relate un endroit en particulier d'un ouvrage, elle peut citer, par souci d'économie de place, le nom de l'auteur ou le titre ainsi que le tome et la page. Dès lors, Félicité de Genlis se sert de sources générales telles que *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert²³³. Elle use également du *dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle²³⁴ qui pourtant date du siècle précédent. La rigueur et l'exposition de ses écrits à autrui durent plaire à Félicité de Genlis dont la méthodologie et l'écriture se présentent à certains égards comme similaires.

« Je citerai d'abord l'abbé de Mably, qu'on n'accusera pas d'avoir flatté les rois, si l'on se rappelle la manière dont il a parlé de Charles V, surnommé le sage, et de tant d'autres. Je vais copier littéralement les passages de cet auteur qui sont relatifs à Charlemagne²³⁵ ». Félicité de Genlis s'attend à ce que son lecteur connaisse l'histoire de l'auteur qu'elle cite, ou du moins des rois dont il a parlé. Par cette justification, elle souligne l'autorité de l'historien. Lorsqu'elle reprend un passage entier de *l'Histoire de France* de l'abbé de Mably²³⁶, l'auteure se permet de glisser des appréciations ou des avertissements sur les auteurs qu'elle choisit comme pour justifier la raison de ces choix.

²³¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 22, p. 306.

²³² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, note 13, p. 373.

²³³ Jean le Rond d'Alembert (1717-1783), un académicien des sciences, s'associe avec Denis Diderot (1713-1784), un polygraphe pour créer ce qui devient *l'Encyclopédie*. Dix-sept volumes sont publiés entre 1751 et 1765. ; CORNETTE Joël (dir.) et BEAUREPAIRE Pierre-Yves, *La France des Lumières (1715-1789)*, Paris, Belin, 2011, p. 388-390 et p. 392 (*Histoire de France* (Belin), n° 8).

²³⁴ Pierre Bayle (1647-1706) est un auteur et philosophe français protestant. Il accorde une importance prononcée à ses croyances ainsi qu'à l'éducation. En 1689, il livre une première ébauche de son dictionnaire qui avait comme projet de corriger les fautes qu'il avait vues dans d'autres dictionnaires. L'écrivain soumet son projet à la correction de ses amis qui ne se finalise qu'à la fin des années 1690. ; BOST Hubert, *Pierre Bayle*, Paris, Fayard, 2006, p. 13, p. 389-390 et p. 392.

²³⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, note 5, p. 358.

²³⁶ L'abbé Gabriel Bonnot de Mably (1709-1785) réfléchit en 1746 sur l'histoire et les rapports juridiques entre États. L'abbé de Mably voit notamment dans les passions humaines toute source de divergences et de haine entre les dirigeants de ces États. Le philosophe livre son *Observation sur l'histoire de France* en 1765. ; RAMEL Frédéric, *Philosophie des relations internationales*, 2^e éd. revue et corrigée, Paris, Presses de Sciences Po, 2011, p. 200 (Références). Il fait partie des auteurs dont les écrits inspirent le début des remises en question politique et religieuse des années 1788-1789. ; ISRAEL Jonathan Irvine, *op. cit.*, p. 49.

Lorsqu'il s'agit d'histoire en dehors de celle de France, Félicité de Genlis s'appuie par exemple sur l'*Histoire du Danemark* de Paul Henri Mallet²³⁷, une histoire mythique de l'Antiquité nordique²³⁸. L'*Histoire des Arabes* de l'abbé de Marigny²³⁹ lui permet de traiter du Moyen-Orient et tout ce qui touche au calife Aaron Raschid. Ils datent tous deux plus ou moins de la première moitié du XVIII^e siècle. L'auteure varie également ses sources lorsqu'elle fait face à différents détails qu'elle désire exploiter et développer. Ainsi, elle se sert du *dictionnaire d'histoire naturelle* de Jacques-Christophe Valmont de Bomare pour l'histoire de l'herbe d'or qui guérirait n'importe quels maux ou encore l'histoire de certains personnages comme Bruhier, qu'elle qualifie de géant dans son conte. Lié un temps aux encyclopédistes Diderot et d'Alembert, et spécialiste dans les domaines de la chimie et de la pharmacie, Bomare livre son ouvrage en 1761²⁴⁰. C'est l'expertise extrêmement étendue de ce naturaliste que Félicité de Genlis retient dans le cadre de son œuvre.

« Comme on ne doit (dans quelque ouvrage que ce puisse être) calomnier ni les vivans ni les morts, même les despotes et les tyrans, loin d'avoir ajouté dans ce roman à l'atrocité de cette action, j'en ai diminué l'horreur. Voici le fait historique. [...] Voyez histoire des Arabes, et le dictionnaire des hommes illustres²⁴¹ ».

L'auteure met par moments en dialogue deux ouvrages afin d'expliquer un certain fait historique. Dès lors, lorsque Félicité de Genlis diminue par exemple un événement qu'elle estime trop horrible pour être retracé dans le récit, elle utilise autant le *dictionnaire des Hommes Illustres* du juriste Lacombe de Prézel²⁴² que l'*histoire* de l'abbé de Marigny pour l'expliquer. Forte de l'autorité des deux auteurs, Félicité de Genlis peut se défaire quelque peu du caractère cruel de l'histoire qu'elle préfère éloigner de son récit.

²³⁷ Paul Henri Mallet (1730-1807), né et décédé à Genève, est professeur de belles-lettres à l'Académie de Copenhague en 1752 et publie trois ans après son *Introduction à l'histoire du Danemark* qui lui permet de faire l'éducation du fils aîné du roi Frédéric V. ; WEIL Françoise, « Mallet, Paul Henri (1730-1807), in SGARD Jean (dir.), *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, vol. 2, Grenoble, Université des langues et lettres de Grenoble, 1999, p. 670.

²³⁸ BARTON Arnold, « The Discovery of Norway Abroad, 1760-1905 », in *Scandinavian Studies*, vol. 79, n° 1, printemps 2007, p. 25-40, ici p. 27, <https://www.jstor.org/stable/40920726> (consulté le 2 avril 2022).

²³⁹ L'*histoire des Arabes sous le gouvernement des califes*, écrit par François Augier, abbé de Marigny, comporte quatre volumes, imprimés à Paris entre 1750 et 1752. ; BRANCA Paolo, « Some Druze 'Catechisms' in Italian Libraries », in *Quaderni Di Studi Arabi*, n°15, 1997, p. 154-161, ici p. 160, <http://www.jstor.org/stable/25802822> (consulté le 2 avril 2022).

²⁴⁰ PERCHERON Bénédicte, *Les sciences naturelles à Rouen au XIX^e siècle. Muséographie, vulgarisation et réseaux scientifiques*, Paris, Éditions Matériologiques, 2017, p. 43-44 (Histoires des sciences et des techniques).

²⁴¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 1, p. 489-490.

²⁴² Honoré Lacombe de Prézel (1725-1795) est tout d'abord un avocat avant de se spécialiser dans les dictionnaires. Le *dictionnaire des portraits historiques, anecdotes et traits remarquables des hommes illustres* est publié en 1768. ; « Lacombe de Prezel », in GRETE Georges (dir.), *op. cit.*, vol. 2, p. 12.

Enfin, il lui arrive également d'aller chercher directement des chroniqueurs dans la période qu'elle étudie au sein de son conte, à savoir le Moyen Âge. En effet, Jean Froissart²⁴³ vient s'ajouter aux deux historiens et biographes contemporains de Charlemagne. Par conséquent, si dans le cadre spatial, l'auteure des *Chevaliers du Cygne* reste cantonnée aux historiens et scientifiques « français » lors de ses recherches, elle déploie en revanche son champ d'études chronologique en puisant à la fois dans les dernières décennies de son siècle et à la fois dans l'histoire des chroniqueurs médiévaux. Félicité de Genlis expose ainsi la polyvalence des sources sur lesquelles elle s'appuie, mais cette dernière est davantage parlante lorsqu'on regarde brièvement les œuvres littéraires dont elle a connaissance.

3.2. Une connaissance intellectuelle

« Elle lisait beaucoup, mais en général, c'était avec tant de rapidité que ce n'était que par des notes et des extraits, qu'elle se ressouvenait de ce qu'elle avait lu [...]. Elle lisait l'histoire comme on lit des romans ou des recueils d'anecdotes, et en vérité, on peut dire que c'est ainsi qu'elle lisait tous les livres²⁴⁴ ».

Pour son conte historique, Félicité de Genlis use d'historiens ou auteurs scientifiques qui viennent appuyer et développer les faits et personnalités historiques qu'elle relate. Concernant le côté moral, si ces derniers servent essentiellement comme autorité aux réflexions qu'elle y sort, l'auteure ne se contente pas d'en rester là. À l'instar de l'extrait de mémoire de son ancien élève, Félicité de Genlis sélectionne dans beaucoup d'univers différents des citations d'auteurs pour appuyer la morale qu'elle désire instruire dans son œuvre. Ces phrases viennent soit porter l'attention sur une vertu en particulier, soit relever une pensée exposée dans le chapitre. En effet, une ou deux citations se trouvent à chaque début de chapitre dans les trois tomes, comportant respectivement vingt-deux, seize et vingt-sept chapitres. Félicité de Genlis se concentre essentiellement sur la France du XVIII^e siècle. Cependant, elle sélectionne également en Angleterre et en Italie. Le XVII^e siècle et la période classique font partie des années dont elle traite le plus à côté des écrivains contemporains. Elle choisit aussi une demi-douzaine d'extraits datant du XIV^e ou XVI^e siècle. L'auteure varie dès lors ses lectures. Si le cadre spatio-temporel est diversifié, les professions des auteurs qu'elle cite le sont tout autant. Félicité de Genlis affectionne tout particulièrement le théâtre et la religion, ainsi les dramaturges, théologiens et prêtres comptent parmi les intellectuels sélectionnés. Des

²⁴³ Jean Froissart, né à Valenciennes aux alentours de 1333 et décédé à Chimay vers 1410, est un clerc, homme de lettres et historiographe. Entouré notamment par le roi d'Angleterre, Édouard III, il livre une première ébauche des *Chroniques* qui relate les premières années de la guerre de Cent Ans. Il les remanie ensuite par la suite pour y donner un côté plus avantageux aux Français. ; NIELEN Marie-Adélaïde, « Froissart, Jean », in AMALVI Christian (dir.), *op. cit.*, p. 115.

²⁴⁴ LOUIS-PHILIPPE, *op. cit.*, t. 1, p. 20-21.

pédagogues, prédicateurs, juristes, historiens et philosophes conversent aussi avec des poètes et un librettiste d'opéra²⁴⁵. Exposer chaque citation et chaque auteur reviendrait à relever une liste exhaustive d'exemples, ce qui n'est pas le sujet de cette étude. Cependant, certains auteurs reviennent fréquemment au sein du conte et sont singulièrement parlant dans les liens qu'ils entretiennent avec l'auteure ou dans la force de leurs citations.

« Quelque fois à la cour. Le prix d'un long service est perdu dans un jour ; C'est là que la fadeur toujours trop recherchée. N'est qu'un piège funeste où la mort est cachée²⁴⁶ », cite Félicité de Genlis au premier chapitre de son troisième tome lorsque le calife Aaron Raschid désire faire disparaître les Barmécides en apprenant que son Premier ministre avait eu un enfant avec sa sœur qu'il lui avait confié dans le cadre d'un mariage platonique. Cet extrait d'une tragédie de Jean-François de La Harpe²⁴⁷ fait partie des nombreuses autres tragédies du même auteur dont Félicité de Genlis use afin d'appuyer d'une manière peut-être plus résumée ce qui se déroule dans son chapitre. Ainsi, les tragédies de *Menzicoff*, *Le comte de Warvic* ou encore la pièce *Barneveld* font partie des pièces citées. Si Félicité de Genlis choisit principalement La Harpe, ce n'est pas moins pour la qualité de son texte que pour les liens et points communs qui les ont unis durant un temps. En effet, tout comme elle, La Harpe fréquente les salons et accueille la Révolution française avec un certain enthousiasme, tout en restant solidement monarchiste²⁴⁸. Dans son conte, Félicité de Genlis utilise les pièces qu'il a écrites avant le bouleversement révolutionnaire et faisait jouer à ses élèves des extraits du *Recueil de voyages* que La Harpe avait sélectionné de l'abbé Prévost²⁴⁹. Le théâtre est pour Félicité de Genlis un moyen pédagogique qu'elle affectionne tout particulièrement. Elle-même détient un certain talent pour la comédie lorsqu'elle arrive à Paris en 1776²⁵⁰. En tant que gouverneur, Félicité de Genlis fait jouer des pièces non seulement sorties de l'Ancien Testament, mais également des contes de fées ou de la littérature allemande²⁵¹. Jean-François de La Harpe est une source d'inspiration pour elle. Baignant dans le théâtre, monarchiste et intellectuel, l'écrivain lutte

²⁴⁵ Un libretto est un petit livret qui sert de guide aux personnes assistant à un opéra. Il contient de nombreuses informations comme sur les variantes du texte ou le nom des musiciens. Il permet aussi de connaître l'histoire de l'opéra. Le librettiste est l'auteur de ce livret. ; MACNUTT Richard, « libretto », in SADIE Stanley (éd.), *The New Grove Dictionary of Music and Musicians*, 2^e éd., vol. 14, Londres, MacMillan, 2001, p. 645.

²⁴⁶ « Les Barmécides, tragédie de Mr. De La Harpe » in *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 1, p. 1.

²⁴⁷ Jean-François de La Harpe est né à Paris le 20 novembre 1739 d'un père officier, et est décédé le 11 février 1803. ; LANDY Rémy, « LA HARPE, Jean François de (1739-1803) », in SGARD Jean (dir.), *op. cit.*, vol. 1, p. 555-556.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 556-557.

²⁴⁹ REID Martine, *op. cit.*, p. 107.

²⁵⁰ TROTT David, *Théâtre du XVIII^e siècle : jeux, écritures, regards : essai sur les spectacles en France de 1700 à 1790*, Montpellier, Espaces 34, 2000, p. 181.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 182.

également pour la liberté, notamment des théâtres au début de l'année 1791²⁵². De plus, bien qu'il fût un disciple de Voltaire, l'écrivain critique les philosophes des Lumières, notamment Diderot²⁵³. Cependant, alors qu'il faisait partie de l'entourage proche du gouverneur puisqu'il venait par moment, comme on le soupçonne, corriger et même écrire certaines des comédies de Félicité de Genlis²⁵⁴, ces derniers rompent tout contact en 1782²⁵⁵ lorsqu'elle publie *Adèle et Théodore*²⁵⁶. Cette rupture avec certains philosophes qu'elle méprise ne l'empêche tout du moins pas de reconnaître leur travail et la valeur de leurs écrits, comme elle le fait avec La Harpe ou par ailleurs, avec Jean-Jacques Rousseau.

« Dieu ! que la politique avilit la couronne ! Que la probité simple honorerait le trône !²⁵⁷ »

« La paix, Seigneur, il faut lui tout sacrifier. C'est le fruit précieux qui sait d'un vain laurier. Qu'elle suive toujours le char de la victoire, Quand le vainqueur est homme, et digne de sa gloire²⁵⁸ ».

Pierre-Laurent de Belloy est le dramaturge que Félicité de Genlis utilise le plus, après La Harpe. Ces extraits sont particulièrement frappants et résument à eux seuls tout ce dont l'auteure désire faire prendre conscience dans son conte. Tout comme son condisciple, il est davantage utilisé dans le dernier tome et voit plusieurs de ses pièces reprises dans l'œuvre générale. *Le Siège de Calais* est considéré comme une tragédie patriotique, écrite afin d'encourager les Français après leur défaite dans le cadre de la guerre de Sept Ans²⁵⁹²⁶⁰. Belloy a un certain penchant à tout justifier dans sa préface et propose, par sa pièce, une opposition aux philosophes des Lumières, ou tout du moins à leur idéologie²⁶¹. Félicité de Genlis voit dans son allégeance à la monarchie et dans son utilisation du Moyen Âge, des exemples qui viennent donner du crédit aux messages qu'elle tend à faire passer. En effet, la comtesse de Genlis sélectionne judicieusement les auteurs qui partagent ou ont partagé ses idées. Cependant, tandis qu'elle s'oppose aux philosophes des Lumières, Félicité de Genlis cite Voltaire plusieurs fois dans son conte, que cela soit en citation de début de chapitre, ou dans ses notes explicatives.

²⁵² ROUGEMONT Martine de, *La vie théâtrale en France au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2001, p. 77.

²⁵³ ISRAEL Jonathan Irvine, *op. cit.*, p. 29.

²⁵⁴ IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *op. cit.*, p. 96.

²⁵⁵ La Harpe a notamment écrit un quatrain sur les œuvres de Félicité de Genlis deux après. ; TODD Christopher, *Bibliographie des œuvres de Jean-François de La Harpe*, Oxford, Voltaire foundation, 1979, p. 224 (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, n° 181).

²⁵⁶ IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *op. cit.*, p. 93.

²⁵⁷ « Siège de Calais, de Du Belloy », in *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 20, p. 318.

²⁵⁸ « Du Belloy », in *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 26, p. 432.

²⁵⁹ La guerre de Sept Ans est un conflit auquel la France et l'Autriche forment une alliance le 1^{er} mai 1756 contre l'Angleterre et la Prusse. Elle se termine le 10 février 1763 par le Traité de Paris. ; CORNETTE Joël (dir.) et BEAUREPAIRE Pierre-Yves, *op. cit.*, p. 777.

²⁶⁰ BLANC André, *Le théâtre français du XVIII^e siècle*, Paris, Ellipses, 1998, p. 50 (Thèmes & études).

²⁶¹ *Ibid.*, p. 51.

Elle l'utilise par ailleurs comme dernière citation dans son chapitre adroitement nommé pour une « historienne » : « conclusion ». « O divine amitié, félicité parfaite ! Seul mouvement de l'ame, où l'excès soit permis, [...] Idole d'un cœur juste, et passion du sage, Amitié ! que ton nom couronne est ouvrage !²⁶² ». Après la victoire des chevaliers, que nous verrons plus en détail par la suite, Voltaire conclut d'une certaine manière les citations de l'auteure par l'éloge de tout ce que l'amitié peut offrir comme félicité et sagesse, l'une des vertus les plus importantes pour Félicité de Genlis.

Comme nous l'avons dit précédemment, les auteurs de pays étrangers sont tout autant prisés par l'auteure. L'*Orlando Furioso* de l'Aristote²⁶³ et le poète Metastasio sont les deux auteurs italiens les plus repris par Félicité de Genlis. L'œuvre de l'Aristote est publiée en 1516 et s'inscrit dans la tradition des œuvres qui traitent du personnage de Roland, le célèbre neveu de Charlemagne. Dans le poème italien, la défense de la religion et l'apologie de la force de la foi du héros viennent s'inscrire dans une dimension didactique de l'usage de l'amour²⁶⁴ que Félicité de Genlis peut avoir apprécié tout particulièrement et qui est très présent dans son conte. Les tragédies de William Shakespeare sont aussi présentes plus d'une fois au sein du conte. Les apparitions fantomatiques du dramaturge anglais sont contraires à la raison et dès lors que peu appréciées dans la tradition néoclassique française qui considère ses pièces comme étant à l'opposé du classicisme à la fin du XVII^e et début du XVIII^e siècle²⁶⁵. Pourtant, en cette fin de siècle, Félicité de Genlis s'inspire justement des drames et de l'aspect « noir et spectral » de Shakespeare dans son conte. « Thy wife that never slept a quiet hour with thee. Now fills shy sleep with perturbations !²⁶⁶ » si cette citation sortie de *Richard III* est moins puissante que la traduction qu'en fait Félicité de Genlis, il demeure tout de même l'un des exemples des pièces shakespeariennes dans lesquelles l'auteure puise une certaine inspiration ou influence.

Les historiens tout comme les intellectuels sont non seulement des influences pour Félicité de Genlis qui les considère comme figure d'autorité, mais également une démonstration de toute la culture et le savoir qu'elle a collectés au fil de toutes ces années. Nous l'avons vu,

²⁶² « Voltaire », in *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 27, p. 446.

²⁶³ Ludovico Ariosto est né le 8 septembre 1474 d'une mère au sang royal et d'un père noble. Au cours de sa vie, il devient poète et rencontre notamment l'empereur Charles Quint. Il décède le 6 juillet 1533. ; BÁRBERI Squarotti Giorgio, *Ludovico Ariosto*, Rome, Editalia, 2000, p. 9 et p. 11 (LIME. Letteratura italiana, n° 2).

²⁶⁴ SUARD François, *Roland ou Les avatars d'une folie héroïque*, Paris, Klincksieck, 2012, p. 161.

²⁶⁵ KEILEN Sean et MOSCHOVAKIS (éd.), *The Routledge Research Companion to Shakespeare and Classical Literature*, Londres, Routledge, 2017, p. 245-246.

²⁶⁶ « Ton épouse, qui jamais près de toi ne goûta les charmes d'un doux repos, maintenant trouble ton sommeil, et remplit tes nuits de trouble, d'épouvante et d'horreur ! ». Citation traduite par l'auteure. ; *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 8, p. 127.

la lecture est importante pour l'auteure, car elle développe les connaissances. Félicité de Genlis déplore l'ignorance du peuple qui est abusé lors de la Révolution française et désire remédier à cela. Tandis qu'elle cite des auteurs, pour la grande majorité, français, elle tient à développer son champ intellectuel pour aller puiser dans d'autres pays et d'autres siècles, ce qu'elle voit comme tant d'enseignements et de modèles. Tous les auteurs des sources qu'elles soient scientifiques ou littéraires n'utilisent pas le Moyen Âge dans leurs écrits et ne sont pas des pédagogues ou des écrivains aux attentions politiques. Cependant, ils possèdent aux yeux de l'auteure une autorité, certes moindre que ce qu'elle écrit, mais qui reste digne selon elle de se trouver à chaque début de chapitre.

Les Chevaliers du Cygne, un projet salvateur

Le conte historique et moral de Félicité de Genlis représente tout ce que les temps anciens peuvent offrir d'exutoire d'une époque violente dans laquelle évolue une France déchirée et révoltée. Les prises d'armes populaires et la menace qui pèse sur la noblesse effraient la comtesse de Genlis. Être éloignée de son pays n'apaise cependant pas l'auteure qui se voit tout autant menacée par les émigrés. Cette dernière veut proposer un remède afin de « sauver » son pays. Elle la trouve ainsi dans un monde carolingien où l'empereur Charlemagne incarne le monarque exemplaire et où ses chevaliers suivent son exemple par leurs actions et réflexions. Ainsi, si elle n'énonce pas clairement le public qu'elle vise avec son conte, il est bon de penser qu'elle désire toucher le plus de personnes dans l'objectif d'instruire le plus grand nombre et leur montrer la voie à suivre. Cependant, les écrits de Félicité de Genlis ne sont pas accessibles à tous et cette mixité du lectorat peut donc être sujette à discussion.

Félicité de Genlis se sert de l'histoire à sa convenance. Elle cite toutes ses sources sans laisser un fait historique isolé et explique les détails et spécifications faites autour de la chevalerie, des personnages historiques tout comme de certaines pratiques moins explicites comme celles se situant au Moyen-Orient. Cependant, elle n'hésite pas à arranger à sa façon, à inventer ou à commettre volontairement des erreurs afin de servir son récit et les objectifs qui s'y trouvent derrière. Nous l'avons vu, l'ancien gouverneur se considère comme étant l'« historien de la vertu » et l'importance de la morale prime sur tout le reste. L'histoire vient illustrer et prouver par sa réelle existence que telle action ou telle personnalité relatée par l'auteure demeure le meilleur modèle. C'est en se servant de l'expérience de « grands hommes » que Félicité de Genlis espère enseigner au peuple français les exemples à suivre. Elle désire donc tout légitimer afin de garder cette figure d'autorité que possède le Moyen Âge. De

plus, le passé récent est également prisé par l’auteure puisqu’en effet, Félicité de Genlis se sert de son vécu pour créer des personnages ou approfondir différents événements ou lieux.

En définitive, différentes sources historiques et scientifiques aident l’auteure dans son projet. Bien qu’elle utilise certains ouvrages plus que d’autres, chaque interrogation ou fait est cité, et de fait, prouvé. Félicité de Genlis possède une culture importante qu’elle a entretenue durant toute sa vie. Elle se souvient ou va rechercher dans ses nombreuses lectures, des extraits de différents auteurs, qu’ils soient juristes, prêtres ou encore dramaturges. Son influence intellectuelle se joint au Moyen Âge et à sa vie personnelle pour faire office d’une autorité presque indéniable. Les nombreuses justifications de l’auteure qui s’ajoutent à cela ne permettront plus, selon elle, aux critiques de calomnier son ouvrage.

Deuxième partie : le passé médiéval comme remède à la Révolution française

« Il falloit montrer tout le mal que Charlemagne avoit à corriger, & qu'il a corrigé en partie²⁶⁷ » disait Gaillard en 1782. Cette phrase est d'autant plus significative, que comme nous l'avons vu dans la partie précédente, Félicité de Genlis désirait se servir de l'Empereur à son tour. À l'instar de cette citation, cette partie traitera de la manière dont l'auteure des *Chevaliers du Cygne* se sert du monde carolingien, et en particulier de ses cours, pour dénoncer, critiquer ou simplement relater la Révolution française. En effet, le contexte révolutionnaire consiste en un moment de rupture avec lequel apparaît un nouvel intérêt pour l'histoire, et en particulier, l'histoire nationale. Le Moyen Âge, et dans ce cas précis, l'époque carolingienne, devient un moyen pour les auteurs de se replonger dans des temps anciens qu'ils considèrent comme libérateurs ou exemplaires. Selon le point de vue de Félicité de Genlis, l'histoire comporte des exemples significatifs de grands hommes qui s'illustrent par leurs exploits guerriers, mais surtout par leurs actions et leurs réflexions vertueuses. Dans cette optique, le « roman historique » et le conte moral en particulier permettent à l'auteure d'opposer, mais surtout de mettre en contraste le « siècle de Charlemagne » avec le sien. Charlemagne revient dans une œuvre littéraire cette fois pour corriger une France à genoux.

Au sein de cette deuxième partie, il s'agira dans un premier temps de relever les parallèles faits avec la Révolution, non seulement dans les révoltes du conte, mais également dans les miroirs que certains personnages peuvent offrir. Que cela soit explicite, puisqu'énoncé directement dans le sous-titre de son conte, ou implicite par les actions et comportements de ses personnages par exemple, les événements contemporains de l'auteure ne cessent de dialoguer avec les chevaliers carolingiens. Après avoir soulevé et critiqué les parallèles, le second chapitre de cette partie se concentrera davantage sur le comportement et la réflexion de certains personnages comme ceux des deux protagonistes. Félicité de Genlis possède une réputation pour ses talents d'éducatrice et son attachement particulier à la religion et aux bonnes valeurs morales. Il s'agira ici de mettre en évidence les vertus les plus importantes présentes dans les trois tomes. Ces dernières peuvent servir d'exemple aux Français à travers l'attitude, la conduite et le caractère des personnages, qu'ils soient masculins ou féminins. L'exemple frappant d'un régime de paix et d'humanité apportant la solution au chaos par Charlemagne, le

²⁶⁷ GAILLARD Gabriel-Henri, *Histoire de Charlemagne*, t. 1, préface, Paris, Moutard, 1782, p. VI.

roi Godefroy et la duchesse Béatrix se présentent comme le remède à une France déchirée et révoltée.

1. Les parallèles entre le Moyen Âge et la Révolution française

Il existe au sein des *Chevaliers du Cygne* une multitude d'histoires qui viennent se mêler aux trames principales des deux protagonistes. Les histoires d'Ordalie, d'Axiane, ou encore celle d'un sage, coupent le récit d'Olivier et par la même occasion l'attention d'Isambard qui écoute son frère d'armes, mais aussi celle du lecteur qui doit sortir d'une histoire pour plonger dans une autre. Chaque histoire possède son champ d'action spécifique avec ses événements, ses personnages et même son lieu géographique propre. Si le conte se situe principalement en France²⁶⁸, l'auteur voyage autant en Saxe qu'au duché de Clèves et va même jusqu'à la ville de Bagdad. La Révolution française fait partie de ces histoires. Les contemporains de Félicité de Genlis peuvent la reconnaître au sein des différentes révoltes présentes tout au long des trois tomes, que leur récit soit essentiel ou non dans le déroulement de l'histoire. En effet, certaines histoires de révoltes s'étendent sur plusieurs chapitres, eux-mêmes coupés par un autre récit « révolutionnaire ». Félicité de Genlis ne manque pas une occasion de mentionner un quelconque épisode de rébellions ou de débordements populaires même si cela ne sert pas l'intrigue principale, à savoir la narration d'Olivier au commencement et la défense de la duchesse Béatrix à la fin. La Révolution française peut également transparaître dans les caractères ou les actions de quelques-uns des personnages qui deviennent de véritables miroirs de plusieurs personnalités de cette fin du XVIII^e siècle. Si la majorité de la recherche qui s'est concentrée sur *Les Chevaliers du Cygne* voit des transpositions de la Terreur à travers le conte²⁶⁹, il ne faut pas manquer d'autres événements antérieurs à la Révolution auxquels peuvent faire référence certaines révoltes ou personnages de l'œuvre.

1.1. Les révoltes, un réceptacle de la violence

La première mention de révolte apparaît au chapitre 10 du premier tome. Cette dernière, moins importante que celles que nous verrons par la suite, ne saurait être ignorée puisqu'elle inaugure une longue série. De plus, dans ce chapitre, le chevalier Olivier commence à raconter

²⁶⁸ La France n'existant pas en tant que telle durant l'époque carolingienne, nous entendons la France comme étant le pays des Francs afin de rester cohérent avec les dires de Félicité de Genlis.

²⁶⁹ Voir pour cela l'article « Caroline-Stéphanie-Félicité de Genlis. *Les Chevaliers du Cygne ou la Cour de Charlemagne* (1795) », in KRIEF Huguette (éd.), *Vivre libre et écrire. Anthologie des romancières de la période révolutionnaire (1789-1800)*, préface de COULET Henri, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 149-181 (Vif). Ou encore « *Les enjeux de l'histoire : Les Chevaliers du Cygne* de Madame de Genlis et le *Cimetière de la Madeleine* de Regnault-Warin », in BOCHENEK-FRANCZAKOWA Régina, *Raconter la révolution*, Louvain, Peeters, 2011, p. 165-198.

à son ami, le chevalier Isambard, ce qui lui est arrivé et la raison de son état de détresse. Il lui explique qu'avant de tomber amoureux de Célanire, la fille de Vitikind, l'ancien chef des Saxons, il était lié à Armoflède qui avait suscité l'admiration d'un prince lombard, Adalgise. Ce dernier est le fils du dernier roi des Lombards, Didier. Après la prise de Pavie, Adalgise s'enfuit à Constantinople. La défaite de la capitale lombarde est la conséquence d'une victoire de Charlemagne, appelé à l'aide par le pape Adrien I^{er}²⁷⁰ qui se trouve confronté à une prise des territoires saints par le roi lombard. Avant cela, Charlemagne avait néanmoins essayé d'entrer en négociation, mais bloqué dans ses convictions, Didier avait refusé toute proposition²⁷¹. En fin de compte, Charlemagne envahit la Lombardie et le 5 juin 774, il se fait appeler pour la première fois : « *Rex Francorum et Langobardorum*²⁷² ». Dans le conte, l'appel du pape n'est pas mentionné, mais le prince Adalgise suscite bel et bien un soulèvement d'une partie de la Lombardie qui croit en une reprise du trône et *de facto* du pouvoir. L'intérêt de Félicité de Genlis pour cette révolution se perd rapidement après l'échec de toutes les tentatives d'Adalgise marquant sa désillusion et provoquant sa fuite. De manière générale, il n'y a là aucune référence spécifique à la Révolution française si ce n'est une attention particulière sur l'insuccès d'une prétention au trône que Félicité de Genlis déplore d'ailleurs dans son temps, puisqu'attachée à la monarchie déjà en place.

L'une des révoltes les plus révélatrices débute dans le chapitre 13. Pris au sein d'un amour impossible, Olivier fuit la France où se trouve Célanire pour gagner la Saxe afin de se rendre là où elle avait grandi. Il constate assez rapidement que cet endroit est retenu par les Saxons qui refusent de reconnaître Charlemagne comme leur souverain et qui le considèrent comme un despote. En effet, rappelons qu'après la conversion en masse par le baptême en 776, l'un des chefs de guerre des Saxons qui nous intéresse ici, Vitikind, s'enfuit chez le roi des Danois, Sigefroy²⁷³. Son épisode de révolte contre Charlemagne finit cependant par une victoire de ce dernier et le chef d'armée accepte de se faire baptiser en 785, marquant ainsi la soumission de la Saxe²⁷⁴. Cet épisode saxon n'est pour Félicité de Genlis, tout comme pour son historien référent, Gaillard, qu'une tache dans le règne de l'Empereur. C'est la raison pour laquelle, cette

²⁷⁰ Le pape Adrien I^{er} règne de 772 à 795. Il reçoit notamment Charlemagne en 774 alors qu'il est en pèlerinage dans la capitale italienne. ; TANASE Thomas, *Histoire de la papauté en Occident*, Paris, Gallimard, 2019, p. 115-116 (Folio. Histoire, n° 292).

²⁷¹ NELSON Janet L., *op. cit.*, p. 130.

²⁷² *Ibid.*, p. 144.

²⁷³ Historiquement, le roi du Danemark est nommé Sigifrid.

²⁷⁴ NELSON Janet L., *op. cit.*, p. 208-209.

conversion en masse n'est pas relatée dans le récit, mais il est tout à penser que l'auteur connaissait cet épisode de la vie de Charlemagne qui ne peut être ici ignoré.

Comme le ferait tout bon chevalier, Olivier sauve une demoiselle en détresse qu'il rencontre sur son chemin. Cette dernière se prénomme Ordalie et fait partie du camp opposé à Charlemagne. C'est avec elle que débute le récit de cette révolte qui fait écho aux événements révolutionnaires de la fin du XVIII^e siècle. En effet, Olivier et Ordalie promeuvent deux visions gouvernementales différentes, le chevalier français défend la royauté, mais surtout son Empereur, tandis qu'Ordalie remet en cause le régime despotique de Charlemagne en précisant : « il est encore parmi nous des cœurs nobles et généreux, mes parens sont de ce nombre ; ils sont à la tête d'un parti qui s'accroît chaque jour, et nous espérons qu'à la fin nous verrons triompher la cause sacrée de la justice et de la liberté²⁷⁵ ». La création de ce parti annonce les débordements et l'injustice de ces révolutionnaires qui apparaissent dans le chapitre suivant. Enfin, lorsqu'elle affirme que chaque peuple obéissant aux rois est toujours esclave de ces derniers, la réponse de Félicité de Genlis s'exprime à travers celle de son chevalier.

« [...] quand le trône est fondé sur les lois : enfin comme le peuple forme la classe la plus nombreuse de l'état, les loix doivent être faites pour lui surtout, la législation doit avoir pour but principal d'assurer son bonheur et sa prospérité ; mais privé d'éducation et de lumières, le peuple ne peut gouverner lui-même, il lui faut des chefs ; et qu'importe à sa félicité les titres et les noms de ces chefs ? pourvu qu'un chef ne soit pas absolu, pourvu que son pouvoir ne soit pas arbitraire, qu'importe sa dénomination ? le magistrat d'une république peut être un tyran, et le souverain d'un grand empire peut en être le plus digne citoyen²⁷⁶ ».

Sous l'Ancien Régime, le Tiers État forme la grande majorité de la population. Cet extrait rappelle sans mal la constitution du Tiers État en Assemblée nationale afin d'écrire une loi pour le peuple. Bien qu'elle ne l'évoque pas ici à travers la voix de son personnage, Félicité de Genlis exprime toute sa pensée vis-à-vis du despotisme de son temps qu'elle transpose au cas saxon. Dans son *Précis de conduite*, publié un an après la parution des *Chevaliers du Cygne*, elle avoue « que la constitution nouvelle, quelque imparfaite qu'elle pût être, seroit toujours un bienfait inestimable, puisqu'elle détruisoit d'horribles abus et le despotisme²⁷⁷ ». Félicité de Genlis prône avant tout le bonheur du peuple qui ne peut être assuré que par des lois justes et par un bon chef, qu'importe le régime dans lequel il se trouve. Les philosophes des Lumières réfutent par exemple la vision du roi comme étant au service de Dieu, mais plutôt comme le

²⁷⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 13, p. 186-187.

²⁷⁶ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 13, p. 190.

²⁷⁷ GENLIS Félicité de, *Précis de la conduite de Madame de Genlis depuis la révolution*, op. cit., p. 23.

serviteur de son peuple, ce qui peut être considéré comme une forme de despotisme éclairé²⁷⁸. Au cours de sa vie, Félicité de Genlis connaît une petite dizaine de régimes différents et, comme pour le cas de la Révolution, elle reste fidèle à elle-même dans ses pensées, dont la bonne et utile gouvernance du peuple, amenant à son bonheur, est un des piliers.

Lorsque Olivier pénètre dans la ville ayant abrité auparavant la famille de Vitikind et Célanière, on lui apprend que sa demeure a été détruite par les révoltés et que la grande majorité de ses biens ont été détruits ou alors rendus au domaine public. À travers l'abattement des arbres consacrés et la destruction de la maison — qui, selon le vieux jardinier qu'Olivier rencontre, avait abrité les nécessiteux — tout ce qui était rattaché à l'Ancien Régime, si on utilise des termes contemporains, est méprisé et pourchassé. Ce n'est pas sans rappeler les débuts de la Révolution française lorsque les premiers troubles populaires ont mis à bat l'un des symboles du despotisme qu'était la Bastille. Bien qu'elle ne remplisse plus réellement son rôle de prison d'État à ce moment-là, les insurgés n'ayant libéré que sept prisonniers, cet acte s'avère avant tout symbolique. Précisons que durant l'été 1789, malgré la prise d'armes et les premières répressions contre la foule aux Tuileries, les violences se dirigent plus contre les biens matériels et immatériels que contre les personnes. Ainsi, les archives sont brûlées et les demeures des seigneurs sont mises à mal par les paysans²⁷⁹. De plus, la nuit du 4 août 1789 voit l'abolition des privilèges féodaux, et *de facto* du système féodal tout entier. Dès lors, les privilèges de classe sont devenus inexistants et par la mise à feu de ces symboles, les révolutionnaires s'assurent d'un non-retour en arrière. De la même façon, les Saxons détruisent tout signe sacré lié à l'ancienne royauté pour non seulement émettre leur mécontentement face au « traître » Vitikind et au despote Charlemagne, mais également pour protéger implicitement leur volonté qui est assurée par un nouveau départ. La cause sacrée de la justice et de la liberté défendue par le personnage d'Ordalie est vue comme une tyrannie par le personnage de Topal qui raconte ces événements à Olivier. « Tous mes amis ont disparu de cette terre ; les hommes qui les ont chassés sont violents et cruels ; ils parlent de liberté, mais ils agissent en tyrans²⁸⁰ ». Abstraction faite de la rhétorique lorsque Topal mentionne la disparition de la Terre, on y observe que certains ont fui la région saxonne comme les émigrés de la Révolution dont Félicité de Genlis fait partie.

²⁷⁸ SAUPIN Guy, *La France à l'époque moderne*, 4^e éd., Paris, Armand Colin, 2020, p. 75-76.

²⁷⁹ BIARD Michel et DUPUY Pascal, *op. cit.*, p. 60.

²⁸⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 14, p. 209.

Lorsque Félicité de Genlis écrit son conte, elle est en exil hors de la France, mais se tient tout de même informée par les journaux français ou les lettres qu'elle reçoit. Elle est notamment au courant par le duc d'Orléans²⁸¹ des Massacres de septembre 1792 ou encore des différentes horreurs produites durant la période que l'on nomme la Terreur. La sauvagerie avec laquelle elle dépeint les Saxons et leur tribunal expéditif n'est pas sans rappeler le Tribunal révolutionnaire qui s'organise à Paris en 1793, mais qui, selon les mêmes principes, s'appliquait déjà auparavant. Olivier est injustement arrêté, car il est suspecté d'être un espion de Charlemagne et est amené devant un tribunal où siège le père d'Ordalie, celui que nous analyserons par la suite, Iliska.

« Plus surpris d'une telle férocité que de la sentence même [...] Eh quoi ! dis-je, vous prétendez aimer la liberté, vous combattez pour elle, et vous violez les droits les plus sacrés de la justice et de l'hospitalité ! vous traitez un homme qui vous est suspect, comme s'il étoit convaincu d'un crime ! vous arrêtez, vous chargez de fers un étranger, sur une simple délation, et sur des soupçons vagues vous le condamnez à la mort ! que feroient de plus les despotes et les tyrans ? Vous pensez que les troubles et les factions autorisent de tels excès ; ainsi donc, selon vous, le péril et la crainte justifient tous les crimes !²⁸² »

À travers ce réquisitoire du chevalier, Félicité de Genlis fait référence consciemment ou non aux différents événements mentionnés précédemment. Lors des Massacres de septembre 1792, le peuple appliquait lui-même la justice. Tout comme chez les Saxons, la foule populaire se sent trahie et les partisans de la Révolution ne comprennent pas les hésitations des autorités. L'évènement qui met le feu aux poudres est la défaite de Verdun²⁸³ qui provoque ce qui est aussi appelé « le massacre des prisons » puisque tous ceux soupçonnés de trahison sont exécutés, et cela dans toutes les prisons de Paris. Il y a entre 1090 et 1395 victimes selon les registres des prisons. Des tribunaux improvisés sont installés dans ces dernières et ne comportent que deux verdicts possibles : l'acquittement ou la mort²⁸⁴. Les Saxons connaissent une justice similaire. Lorsqu'Ordalie défend Olivier et implore la justice, son père s'écrie :

²⁸¹ Duc de Chartres jusqu'à la mort de son père en 1785 ou encore Philippe Égalité lors de l'abolition de la monarchie, le duc d'Orléans demande à Félicité de Genlis de ramener sa fille en France après l'avoir informé sur la situation en France. En effet, la comtesse a émigré avec Adélaïde d'Orléans en octobre 1791. Ce dernier est guillotiné le 5 novembre 1793. ; IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *op. cit.*, p. 197 et p. 199.

²⁸² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 16, p. 259.

²⁸³ La bataille de Verdun a lieu du 29 août au 2 septembre 1792. Des contre-révolutionnaires demandent à son commandant, Nicolas Joseph Beaurepaire de capituler, mais ce dernier refuse. La défaite de la bataille, suivie de la mort de Beaurepaire est considérée comme suspectes par les patriotes qui pensent à un assassinat organisé par les royalistes. ; BERTAUD Jean-Paul, « Beaurepaire Nicolas Joseph », in SOBOUL Albert (dir.), *Dictionnaire historique de la Révolution française*, Paris, PUF, 2005, p. 103 (Quadrige. Dicos poche).

²⁸⁴ DORIGNY Marcel, « Massacres de septembre », in SOBOUL Albert et SURATTEAU Jean-René e.a., (dir.), *op. cit.*, p. 724.

« Peuple ! dit-il, si vous l'approuvez j'absous cet étranger ? *Oui, oui*, s'écria t-on unanimement²⁸⁵ ». Olivier échappe ainsi de peu à la mort.

Livrant son conte peu de temps après la chute de Robespierre, il est plus probable ici que Félicité de Genlis fasse davantage référence aux temps sombres que sont les années de la Terreur où un Tribunal révolutionnaire est créé en 1793 par le Comité de sûreté générale²⁸⁶. Les crimes des contre-révolutionnaires sont ainsi jugés. Une certaine radicalisation se fait sentir durant l'automne 1793 et surtout lors de la mise en place de la loi de Prairial²⁸⁷ qui réduit les sentences à la même logique expéditive que celles des prisons de 1792²⁸⁸. Dans l'extrait, Olivier dénonce le simple fait de suspicion qui devient motif d'arrestation. Ce fut aussi le cas des comités révolutionnaires ou de surveillances qui se trouvent au nombre d'un par commune et qui « traquent » chaque suspect qu'ils arrêtent pour la plupart. Les commissions populaires jugent sans présence de jury ou de témoins et peuvent par moments provoquer de lourdes condamnations. On peut par exemple mentionner le cas de Lyon où plus ou moins 1700 personnes sont condamnées en seulement quelques mois²⁸⁹. Ce n'est certes pas à cette ampleur que se trouve le petit épisode que nous avons ici en Saxe, mais la même cruauté y est transcrite.

Les exécutions et leur conséquence ne sont pas passées sous silence par Félicité de Genlis. Ainsi, Olivier vit « [...] les funestes apprêts d'une exécution sanguinaire qu'on y devoit faire dans la matinée ; on élevoit un bûcher, et déjà le peuple avide de cet affreux spectacle, accouroit de tous les côtés pour en être le témoin²⁹⁰ ». Le chevalier énonce le bûcher comme le spectacle pervers des exécutions qu'une foule vient voir avec avidité. La guillotine durant la Révolution française provoque un spectacle public qui, au fil des années, voire des mois sous la Terreur, constitue un véritable bain de sang qui finit par se dérouler le plus loin possible dans la capitale tant les exécutions s'enchaînent et se poursuivent. En fin de compte, Olivier quitte

²⁸⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 16, p. 260.

²⁸⁶ Le Comité de sûreté générale est un comité de surveillance mis en place dès le 25 novembre 1791, mais qui adopte ce nom en août 1792. ; BRUNEL Françoise, « Comité de sûreté générale », in SOBOUL Albert et SURATTEAU Jean-René e.a. (dir.), *op. cit.*, p. 255.

²⁸⁷ La loi du 10 juin 1794, appelée aussi la loi de Grande Terreur, est une loi qui clarifie les procédures judiciaires en ne faisant comparaître que les accusés d'actes contre-révolutionnaires et qui, pour ce faire, provoque une accélération des jugements laissant en réalité les juges décider eux-mêmes de ce qu'est un « ennemi du peuple ». ; MARTIN Jean-Clément (dir.), *op. cit.*, p. 443.

²⁸⁸ BIARD Michel et DUPUY Pascal, *op. cit.*, p. 112.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 113.

²⁹⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 16, p. 262.

ces révoltés et regrette que l'impiété et la vengeance soient devenues des vertus républicaines. Un regret qui est partagé par son auteure.

Dans le deuxième tome, les allusions à la Saxe et à la Révolution reprennent dès le premier chapitre. En effet, grâce au récit d'Ogier le Danois²⁹¹, le lecteur apprend que l'émigration saxonne est mal vue par les rois des États d'Europe qui se méfient de « ces amis de la liberté [...] ces fiers républicains²⁹² ». Ces derniers craignent une « contagion » de ce sentiment qui affirme la supériorité d'un régime républicain sur le régime monarchique. Les monarchies de la fin du XVIII^e siècle sont elles aussi craintives d'une telle influence, c'est l'une des raisons pour lesquelles la France entre en guerre notamment contre l'Autriche²⁹³. Enfin, la clôture de cet épisode saxon trouvera toute sa résonnance dans le chapitre suivant lorsqu'on analysera le discours que fait le roi du Danemark à Vitikind, justement sur cette question saxonne.

S'il y a un événement que les chercheurs, s'étant penchés sur *Les Chevaliers du Cygne*, ont relevé pour être semblable à la Révolution française, c'est bien la révolte contre le duc d'Aquitaine, Hunaud. Cependant, s'ils se sont focalisés principalement sur la ressemblance frappante du duc avec Louis XVI que nous verrons un peu plus loin, les faits ont été mis sur le côté et ils ne se sont concentrés que sur l'aspect psychologique du personnage. Cette révolution survient au chapitre 15 du premier tome et interrompt l'épisode saxon. Il s'agit ici d'un exemple particulier d'histoires qui se mêlent à la trame principale attachée à Olivier. Le lecteur quitte une révolte sanguinaire qui lui rappelle des temps sombres et plus récents puisque lorsque Félicité de Genlis livre son conte au public en 1795, la Terreur vient tout juste de se terminer et ses crimes sont encore très présents dans les mémoires. L'auteure coupe un épisode se déroulant en Saxe pour revenir dans le royaume des Francs et revient aux débuts de la Révolution avec l'une des raisons principales qui l'a provoquée : les problèmes financiers. Félicité de Genlis donne la voix cette fois-ci non pas à un membre de la haute société et ne s'exprime pas non plus par les yeux d'un chevalier, mais par les sages paroles d'un vieillard. La maîtresse de conférences Huguette Krief parle de l'apparition d'un personnage dans les contes politiques sous la Révolution comme étant un homme sage et expérimenté, aussi nommé *phronimos* qui partage

²⁹¹ Ogier le Danois est un chevalier danois qui part en guerre lorsque Didier et Charlemagne s'opposent sous la bannière de l'ancien roi des Lombards. Lors d'une bataille, il défie Charlemagne solennellement et est capturé lors de la prise de Pavie. Il est libéré grâce au roi des Francs et voyage jusqu'au Danemark où il rencontre Vitikind, chef des Saxons qui avait trouvé refuge à la cour de Sigefroy.

²⁹² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 1, p. 7-8.

²⁹³ JOURDAN Annie, *La Révolution, une exception française ?*, nouvelle édition, Paris, Flammarion, 2006, p. 220 (Champs, n° 704).

et expose sa sagesse²⁹⁴. C'est d'autant plus vrai que Félicité de Genlis donne souvent la voix de la sagesse politique à un homme expérimenté qui a vu les situations politiques se dérouler ou qui les a vécues et qui sait par cette expérience se prononcer sur le sujet. Le *phronimos* est qualifié comme une certaine prudence politique par Aristote. La sagesse politique et la prudence ont « pour œuvre principale de bien délibérer²⁹⁵ », et *de facto* de bien conseiller. Ces personnages genlisiens ont, en effet, ce talent particulier d'exprimer une réflexion politique prônant la paix et la modération.

Lorsque Olivier et Isambard s'arrêtent dans le récit saxon, ils viennent en aide à des naufragés qu'ils sauvent par un acte héroïque et chevaleresque, Olivier étant prêt à se sacrifier pour sauver la vie d'un des fils du vieillard qui raconte la révolution en Aquitaine. L'Aquitaine est conquise par Pépin le Bref. Ce dernier désire diviser ce territoire en deux pour ses fils, Carloman et le futur Charlemagne. Seulement, Hunaud ou Hunald, un fils (supposé) de Waifar, duc d'Aquitaine²⁹⁶, provoque une rébellion. Selon les versions, Carloman décide de ne pas venir en aide à son frère qui tente de réprimer la révolte²⁹⁷. C'est dans ce contexte historique que se situe l'évènement auquel fait référence Félicité de Genlis. La chronologie n'est pas scrupuleusement respectée par l'auteure puisqu'il s'agit d'un évènement qui s'est déroulé au VIII^e siècle, avant même que Charlemagne ne prenne ce nom, et qui s'intègre dans une temporalité du récit se déroulant au IX^e siècle.

« [...] je goûtois le bonheur le plus pur, lorsqu'une révolution funeste vint, sinon le détruire, du moins le troubler pour long-tems. Notre souverain [...] exerçoit un pouvoir arbitraire dont on commençoit à se lasser²⁹⁸ ».

« Changeant souvent de conseillers et de ministres, et toujours guidé par eux, il fit une infinité de démarches d'autant plus dangereuses, [...]. L'épuisement de ses finances lui donna l'idée de former de nombreuses assemblées de ses sujets, pour leur exposer ses besoins et leur offrir des réformes. Il proposoit des lois ; mais il demandoit de l'argent. [...] on méconnut ses intentions, on dénatura ses motifs. Il offroit l'abandon de quelques-uns de ses droits, et bientôt on voulut les lui ravir tous, parce qu'on n'avoit attribué ses sacrifices qu'à la nécessité, et qu'on douta toujours de sa bonne-foi. Des factions se formèrent ; il en fut la victime²⁹⁹ ».

À travers cet épisode, Félicité de Genlis rappelle l'épuisement des finances de la France à la fin du XVIII^e siècle. Le souverain au faible caractère n'est pas nommé de manière affirmée

²⁹⁴ KRIEF Huguette, « Le conte politique et l'*Iségoria* à l'aurore de la révolution française », in *op. cit.*, p. 162.

²⁹⁵ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, éd. TRICOT Jules, livre VI, chap. 8, Paris, Vrin, 1983, p. 292.

²⁹⁶ Waifar, ou Waifre s'oppose déjà au père de Charlemagne dans les années 751 et 762 dans l'intention de prendre la ville de Narbonne. ; SÉNAC Philippe, *Charlemagne et Mahomet en Espagne (VIII^e-IX^e siècles)*, Paris, Gallimard, 2015, p. 95 et p. 97 (Folio. Histoire, n° 241).

²⁹⁷ NELSON Janet L., *op. cit.*, p. 97.

²⁹⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 15, p. 240.

²⁹⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 15, p. 241-242.

comme Félicité de Genlis le fera plus loin avec Robespierre, mais il n'est pas difficile d'y reconnaître Louis XVI. Par cet extrait et cette allusion, l'auteure mentionne ainsi le début de la Révolution et cela se remarque essentiellement dans la suite du récit du vieillard. Les guerres et les grands travaux que la royauté mène provoquent un déficit qui a besoin d'être comblé. Certaines idées avaient été énoncées afin de relancer l'économie, notamment celle du contrôleur général des finances, Charles-Alexandre de Calonne³⁰⁰ qui désire ne pas augmenter davantage la pression fiscale et qui imagine en 1786 de soumettre les privilégiés et leurs propriétés foncières à l'impôt³⁰¹. Cependant, ces tentatives se soldent finalement par un échec et quelques années plus tard, on parle de nouveau d'une nouvelle charge fiscale. L'idée de former de nombreuses assemblées par le duc d'Aquitaine est en tout point semblable à la réunion des États généraux qui finit par arriver lorsque cette possibilité de levée d'impôts est entendue par les notables. Ces derniers l'ayant repoussée le plus possible demandent donc une assemblée générale puisqu'il est du devoir du parlement de prendre connaissance des responsables des finances avant d'émettre un nouvel impôt³⁰².

La destitution du roi à travers la figure du duc et le manque de confiance en sa personne sont, en effet, courants sous la Révolution. Louis XVI consent de nombreux compromis, notamment lorsqu'il approuve la Constitution ou lorsqu'il jure ses liens unis avec la Nation lors de la fête de la Fédération, un après la prise de la Bastille. Cependant, sa fuite à Varennes le 20 juin 1791 provoque des troubles et certains appellent à la destitution complète du roi. Divers partis, ou les factions comme le vieillard les appelle ici, comme ceux des Cordeliers, mentionnent sérieusement le tyrannicide, mais l'Assemblée, restée profondément monarchiste, refuse cette résolution trop extrémiste. Cette dernière déclare le roi intouchable et ses droits inviolables. Les pétitions des Cordeliers, soutenus finalement par le club des Jacobins, déferlent depuis la mi-juillet, mais celle du 17 juillet provoque un attroupement au Champ-de-Mars. Contraints par la loi Martiale³⁰³ et la désormais illégalité de la pétition, le maire de Paris, Jean

³⁰⁰ Avant de devenir contrôleur général des finances en 1783, Charles-Alexandre de Calonne (1734-1802) est avocat puis maître des requêtes au Conseil d'État du roi. ; « Calonne », in MANCERON Claude et MANCERON Anne (coll.), *La Révolution française. Dictionnaire biographique*, Paris, Renaudot, 1989, p. 121.

³⁰¹ CORNETTE Joël (dir.) et BEAUREPAIRE Pierre-Yves, *op. cit.*, p. 712-713.

³⁰² LE PAGE Dominique et LOISEAU Jérôme, *Pouvoir royal et institutions dans la France moderne*, Paris, Armand Colin, 2019, p. 252 (Collection U. Histoire).

³⁰³ La loi Martiale est une loi mise en place par la Constituante en octobre 1789 pour maintenir l'ordre public. Les autorités doivent lever un drapeau rouge pour prévenir les séditieux de sa proclamation et si ces derniers ne se dispersent pas, les troupes sont autorisées à tirer sur la foule. ; MANCERON Anne et MANCERON Claude, *La Révolution française. Dictionnaire général*, Paris, Renaudot, 1989, p. 255.

Sylvain Bailly³⁰⁴ et La Fayette ouvrent le feu et une cinquantaine de pétitionnaires sont tués³⁰⁵. À ce titre, le vieillard exprime son regret d'une époque chaotique aux deux chevaliers qui venaient tout juste de quitter un autre récit tout aussi violent.

« Mais avant cette époque sanglante, que les amis de la justice et de l'humanité déploreront à jamais, les bons citoyens, (sur-tout dans le commencement de la révolution), se livrèrent à l'espérance de voir s'établir un meilleur gouvernement. [...] Bientôt je vis les partis se former et s'aigrir. J'aimois la liberté, ce qui m'attira l'aversion des partisans de la cour ; mais je voulois qu'on fût fidèle à ses premiers sermens, et le parti contraire méditoit déjà de les trahir. Je tolérai sans peine la diversité d'opinions ; en même tems, je témoignai une constante horreur pour l'intrigue, la perfidie et la cruauté ; et cette impartialité qui ne s'est jamais démentie, me valut la haine de tous les partis³⁰⁶ ».

Les actes de cruauté menés par les révolutionnaires et la dégénérescence de la Révolution provoquée par certains partis sont ici dénoncés par Félicité de Genlis. Ce déclin est d'autant plus frappant qu'il est déploré par la bouche d'un homme sage et expérimenté qui *a priori* énonce la bonne parole. De nouveau, la vision de la Révolution par l'auteure s'exprime, comme nous l'avons vu précédemment dans son *Précis de conduite*, puisque le vieillard transpose les futures paroles de Félicité de Genlis lorsque cette dernière affirmera avoir « préféré pour ma patrie le gouvernement monarchique, parce qu'on avoit juré solennellement de le conserver³⁰⁷ », tout comme le vieillard qui reste fidèle à ses premiers serments. Des premiers serments qui consistent à respecter le régime mis en place, mais qui peuvent également évoquer le serment fait autour de la nouvelle Constitution, image d'un meilleur gouvernement, qui par la suite n'est plus respectée par certains partis ou bafouée par de nombreux débordements. En outre, Félicité de Genlis ne cache pas son enthousiasme pour la « première révolution » ni son amertume pour la suite. L'intrigue et la cruauté parsèment l'ensemble de la Révolution comme l'ensemble de son conte, mais sont décrites de manière réduite et résumée dans un épisode spécifique.

« [...] je l'éprouvai ; je prévis enfin les maux qui devoient accabler mon malheureux pays. Cependant, l'infortuné Hunaud régnoit encore, quand je pris le parti de m'éloigner de ma patrie. Quelques tems après mon départ, on me proscrivit, et l'on confisqua tous mes biens. Alors je me retirai avec ma famille [sur l'île dont ils sont les seuls habitants]³⁰⁸ ».

³⁰⁴ Jean-Sylvain Bailly (1736-1793) est premier président de l'Assemblée nationale constituante en juillet 1789, avant d'être maire de Paris jusqu'en 1791. ; CONIEZ Hugo et MICHON Pierre, *Servir les assemblées. Histoire et dictionnaire de l'administration parlementaire française de 1789 à la fin du XX^e siècle*, t. 1, Paris, Mare & Martin, 2020, p. 39 (Écrits parlementaires).

³⁰⁵ BIARD Michel et DUPUY Pascal, *op. cit.*, p. 85.

³⁰⁶ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 15, p. 242.

³⁰⁷ GENLIS Félicité de, *Précis de la conduite de Madame de Genlis*, *op. cit.*, p. 240.

³⁰⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 15, p. 243.

Le commencement de cette révolution avec le problème général des finances, les épisodes sanglants et les différents partis sont non seulement évoqués, mais les départs massifs des émigrés sont également regrettés à travers le vieillard. La confiscation des biens et la proscription dont est victime le vieillard sont autant de conséquences qui frappent les émigrés français. Inscrits sur la liste des émigrés, ils ne peuvent revenir en France sous peine d'être arrêtés. Enfin, le vieillard ne finit pas son récit et la situation finale de son pays reste incertaine, tout comme pour Félicité de Genlis au moment où elle rédige son conte. Émigrée et regrettant la situation de son pays, elle semble ici s'exprimer autant pour ses lecteurs que pour elle-même, comme si son conte didactique devenait d'une certaine manière « thérapeutique » ou mémoriel.

Ces deux principales révolutions se situent dans le tome un et viennent déjà exposer les principaux traits de la Révolution française. Le deuxième tome comporte lui aussi une révolution significative et parlante pour les contemporains de l'auteur, mais elle sera analysée plus en profondeur dans le point « Miroirs de la Révolution » puisqu'elle est attachée au personnage d'Iliska qui lui-même a été inspiré de Maximilien Robespierre. Il en va de même concernant la révolution d'Egbert en Angleterre dans le tome trois qui est associée au personnage de la reine Edburge, le miroir de Marie-Antoinette, bien que cette fois-ci, l'auteure ne l'affirme pas.

À travers ces révoltes et ces démonstrations d'excès populaires, Félicité de Genlis désire montrer aux Français toute la cruauté que peut provoquer la tyrannie populaire. L'auteure ne va pas jusqu'à démontrer une certaine ochlocratie, mais tient néanmoins à critiquer les violences populaires qui peuvent survenir lorsqu'un mauvais régime ou gouvernement se construit et que le peuple déborde dans l'excès et la sauvagerie. Nous l'avons dit et démontré, Félicité de Genlis ne manque pas une occasion d'énumérer des révoltes ou rébellions, même lorsque cela ne sert pas sa trame principale ni n'influe sur l'intrigue. Dans l'optique de son conte moral, elle utilise surtout ces révolutions dans un but didactique ou exemplaire. Ainsi, à la fin de son troisième tome, quand il ne reste qu'une demi-douzaine de chapitres, elle revient avec une dernière révolution avant l'achèvement de la bataille finale, cette fois dans la région de Carcassonne.

Désireuse de connaître l'histoire d'une princesse qui a épousé un roi, mais qui pourtant n'est pas reine, la duchesse Béatrix questionne Axiane sur son histoire lorsqu'elles se retrouvent ensemble dans la chambre d'Olivier, blessé. Sa famille, successeur du grand Pelage³⁰⁹ a fui la

³⁰⁹ Le grand Pelage, ou Pelayo est le premier roi des Asturies à la suite de sa victoire sur le gouverneur musulman, aux alentours de 722. Il débute ainsi la dynastie asturienne. ; RUCQUOI Adeline, *Histoire médiévale de la Péninsule ibérique*, Paris, Seuil, 1993, p. 161.

tyrannie des Arabes. Son père, Bermude, est monté sur le trône des Asturies et succède au tyran Mauregat³¹⁰, fils illégitime d'Alphonse I^{er}³¹¹ le Catholique, élu lui aussi roi. Durant ce temps, la couronne est élective³¹².

« [...] la haine et la vengeance, et non l'amour du bien public, avoient renversé le tyran. Le peuple irrité d'une horrible oppression, et fier d'en avoir secoué le joug, connoissoit toute sa force et en même tems ignoroit ses véritables intérêts ; il étoit devenu féroce, défiant et turbulent ; il me fut impossible de l'éclairer ; et ne pouvant ni le servir, ni réprimer ses désordres, je pris le parti d'abdiquer³¹³ ».

Son prédécesseur avait tant marqué les pensées publiques par son despotisme que le peuple qui avait réussi à renverser un tyran était désormais conscient de sa propre force et ne cessait de remettre en question chaque choix et législation que Bermude essaya de mettre en place. Ne se sentant plus capable de régner en restant fidèle à lui-même, il abdique en 791³¹⁴. Mais soupçonné d'être ambitieux, manipulateur et suspect, il est persécuté et prend la résolution de s'établir dans le désert. Ce récit est fait par un homme qui a régné et a renoncé afin de ne pas subir plus longtemps le joug de la cruauté et qui a avoué son échec. Félicité de Genlis le présente comme étant une « victime » sage et expérimentée qui relate les événements avec autant de recul et d'esprit pacificateur qu'il le peut. Elle démontre une fois encore que le peuple, instruit et conscient de sa force, peut même refuser d'être dirigé par un roi, qu'il soit juste ou non. Elle regrette cet échec d'une « monarchie élective », puisqu'ici le roi est élu, comme ce fut le cas lorsque la République est proclamée en 1792 et qu'elle voit la disparition de la monarchie. L'attachement de Félicité de Genlis à la monarchie l'a fait plaider pour son maintien auprès de son mari, le comte de Genlis et lorsque le nouveau régime se met en place, elle n'hésite pas à faire entendre son mécontentement dans une lettre qu'elle publie dans *le Patriote français*³¹⁵.

Dans un esprit qui peut être qualifié de typiquement conté, Bermude cache à Axiane l'existence de son sexe et de sa naissance durant plusieurs années afin de la préserver du danger et de la violence du monde. Cependant, après l'aveu de son père mourant et après avoir trouvé une cassette contenant de nombreux objets lui rappelant son rang, Axiane prend la décision de sortir dans le monde. À peine est-elle arrivée dans une ville que son père avait choisie pour elle

³¹⁰ En 785, Mauregat, aussi appelé Mauregatus, se maintient au pouvoir grâce au tribut qu'il verse aux musulmans en échange de leur appui. ; RUCQUOI Adeline, *op. cit.*, p. 164.

³¹¹ *Ibid.*, p. 162-163.

³¹² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 22, p. 339.

³¹³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 22, p. 340.

³¹⁴ Il s'agit là d'une adaptation historique de l'auteure puisque Bermude I^{er} abdique en réalité à la suite d'une défaite en 791. ; « Bermude », in BOUILLET Marie-Nicolas (dir.) et CHASSANG Alexis (revu et corrigé), *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, 24^e éd., Paris, Hachette, 1874, p. 217.

³¹⁵ BROGLIE Gabriel de, *op. cit.*, p. 226-227.

que l'agitation de soldats et de la foule envahit les lieux. Abdérame, un général provenant de l'Asie, vient combattre un tyran opprimant les sarrasins. Sur ce personnage historique, Félicité de Genlis informe ses lecteurs en notes de fin d'ouvrage qu'étant petit-fils du Calife Heschem, il est appelé en Espagne par les sarrasins en révolte. De cette manière, il conquiert un certain nombre de territoires, mais on le verra par la suite, ne fut pas meilleur roi que son prédécesseur. Abdérame meurt en 789 ou 790, soit un an avant l'abdication de Bermude³¹⁶. Félicité de Genlis rappelle très justement sa flexibilité quant à la chronologie exacte des événements. Elle place ici cette révolution après le décès du père d'Axiane.

En apercevant les acclamations que reçoit Abdérame, Axiane, innocente de toute conscience du monde, se prend d'admiration pour ce chef de guerre. Durant toute cette scène, l'auteure plonge son lecteur dans une atmosphère sensorielle où il découvre à travers les yeux et le ressenti du personnage qui « naît » presque dans ce tumulte de rébellion.

« [...] je [Axiane] frissonnois, je brûlois, mille sensations tumultueuses et nouvelles troublaient ma raison, et exaltoient mon imagination embrasée ; j'envisageois pour la première fois l'image éblouissante de la gloire, et je la voyois avec ivresse. Lorsque les troupes eurent défilé, Abdérame fit au peuple une harangue, dans laquelle il invitoit une partie des citoyens à prendre les armes, et à se ranger sous ses drapeaux. A peine eut-il fini de parler, que perçant la foule, je m'élançai vers lui, en criant que je voulois combattre et le suivre³¹⁷ ».

La fougue avec laquelle Axiane se jette peut rappeler l'appel à prendre les armes de Camille Desmoulins et des premières prises d'armes populaires³¹⁸. Félicité de Genlis peut, à travers ce trouble de la raison qu'éprouve Axiane, justifier la folie de la foule lorsqu'elle se laisse convaincre par des discours enflammés, promettant la fin d'une tyrannie ou d'un despotisme. Axiane identifie en Abdérame un libérateur de pays opprimé et voit, à travers ses yeux, ses ennemis comme des monstres. Par un jeu de circonstances, elle devient sa fiancée et tous les peuples émettent la sincère volonté de voir Abdérame roi des pays qu'ils avaient conquis et, de fait, il devient roi de Cordoue. « Le jour même de notre arrivée à Cordoue, Abdérame fut proclamé Roi ; je vis avec transport couronner mon amant et le héros que je croyois le plus digne, de réunir les suffrages d'une grande nation³¹⁹ ». Le mot suffrage s'avère anachronique et plus dans l'air du temps de cette fin de XVIII^e siècle, puisqu'au Moyen Âge ce dernier est associé à un type de prières adressées aux saints. Il n'a donc pas la même

³¹⁶ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 20, p. 510.

³¹⁷ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 22, p. 356-357.

³¹⁸ Le renvoi du chancelier Necker à la mi-juillet 1789 met le feu aux poudres pour l'orateur Camille Desmoulins (1760-1794) qui encourage à la prise d'armes contre le despotisme. ; BIARD Michel et DUPUY Pascal, *op. cit.*, p. 59.

³¹⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 22, p. 364.

signification que les approbations contemporaines de l'auteure. Félicité de Genlis garde un vocabulaire que ses contemporains connaissent ou dans tous les cas entendent dans cette actualité révolutionnaire. Elle dépeint ici l'espoir de la fin d'un despotisme pour plus d'égalité envers le peuple.

Cependant, au fil du temps, Axiane prend conscience petit à petit de son aveuglement, par exemple lorsqu'elle se promène dans les rues et voit toute la pauvreté du peuple. Le peuple la prie de modérer les impôts prescrits par le roi et la honte l'envahit en se souvenant des fêtes fastueuses auxquelles elle avait pris part. Réussissant à se défaire de la surveillance du roi, elle parvient à retrouver Silo³²⁰, le domestique de son père qui lui avoue que le peuple de Cordoue croule sous les impôts, que les mendiants sont emprisonnés et qu'un édit défend quiconque de se plaindre et de demander pitié. La figure du vieillard porteur de lumières fait prendre conscience de la mauvaise politique qui se déroule. En effet, dans un tout autre registre, dans le cadre de la révolte saxonne, Félicité de Genlis souligne que « ce sont les impôts et le despotisme qui font les révolutions ; un peuple heureux sera toujours fidèle à son chef³²¹ ». Cette façon de penser se retrouve, en effet, un peu partout dans tout son conte, mais se résume de la meilleure manière en ce début de deuxième tome.

Axiane s'enfuit et apprend qu'un guerrier commandait dans Carcassonne. Ce dernier avait été proclamé roi par ses actions généreuses. Le lecteur découvre enfin qu'il s'agit de Balahac, celui qu'Axiane avait cru être son frère durant toute sa vie.

« [...] une triste expérience m'avoit donné pour la royauté une haine invincible et profonde, et je craignis de ne plus retrouver dans Balahac sur le trône les sentimens touchans et vertueux du compagnon de mon enfance ; cependant je songeois avec plaisir, qu'il ne régnoit que depuis un mois, et qu'il étoit impossible qu'il eut pu se corrompre en si peu de tems³²² ».

Félicité de Genlis présente ici son personnage comme étant sage de refuser le trône puisqu'elle a vu tout ce qu'un mauvais régime pouvait provoquer. En effet, Axiane craignant trop la royauté, refuse de devenir reine et Balahac abdique le lendemain. Cependant, il reste leur chef et finit par mourir lors d'un siège à Carcassonne. En fin de compte, Axiane se résout à limiter le pouvoir que le peuple désire lui donner et avoue que si elle avait eu plus de vertus qu'elle n'en avait réellement, elle aurait abjuré tout pouvoir. Félicité de Genlis déconseille elle-même au duc d'Orléans de prétendre au trône en 1796, lui signifiant qu'il n'a pas les

³²⁰ Il existe un Silo de cette époque qui est le gendre d'Alphonse I^{er} le Catholique et non un domestique. Il règne de 774 à 783. ; RUCQUOI Adeline, *op. cit.*, p. 163.

³²¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 1, p. 9.

³²² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 22, p. 375-376.

qualités nécessaires de ceux qui font les grands rois³²³. Elle craint une forme d'usurpation d'un roi constitutionnel qui a combattu pour la République. Bien qu'elle soit monarchiste, elle soutient avant tout la volonté de la nation. Si ce lien peut sembler quelque peu déséquilibré, il n'est pas invraisemblable d'imaginer que la crainte de la corruption par le pouvoir, que l'auteure transpose dans le personnage d'Axiane, provienne des doutes qu'elle éprouve elle-même concernant son ancien élève.

1.2. Les miroirs de la Révolution

Après avoir analysé les révoltes et les mouvements populaires les plus significatifs au sein du conte, nous remarquons que certains personnages peuvent également éclairer ou être éclairés par quelques-unes des personnalités historiques ayant pris part au concert révolutionnaire. Ainsi, la figure du roi, Louis XVI, et celle de la reine, Marie-Antoinette, peuvent transparaître à travers les personnages du duc d'Aquitaine Hunaud et de la reine Edburge. Du côté révolutionnaire et à l'inverse de la figure royale, l'homme politique Maximilien Robespierre est explicitement associé par l'auteure au personnage d'Iliska. L'infime recherche qui s'est établie sur *Les Chevaliers du Cygne* constate, en effet, des parallèles avec ces personnages sans toutefois les expliciter en profondeur³²⁴. De plus, ces affirmations se doivent d'être nuancées et critiquées. De fait, il s'agit d'une lecture en particulier, d'autres pourront y voir des assimilations et parallèles différents.

Le personnage de la reine Edburge³²⁵ apparaît au troisième tome du conte. Cette dernière arrive épisodiquement lorsque la duchesse Béatrix de Clèves demande au paladin anglais Astolphe de raconter la manière dont cette reine, ayant de meilleurs droits, avait été destituée au profit d'un autre souverain, le roi Egbert. Cette destitution est racontée comme étant une révolution d'un peuple fatigué et désireux d'avoir un meilleur souverain, ce qui n'est pas sans rappeler un certain contexte contemporain aux lecteurs de cette fin de siècle.

³²³ « [...] chaque état demande des qualités particulières, et vous n'avez point celles qui font les grands rois. Vous êtes fait par vos goûts et par votre caractère pour la vie sédentaire et privée [...], et non pour représenter avec éclat, et pour gouverner avec fermeté un grand empire ». ; Lettre de madame de Genlis à monsieur de Chartres, 8 mars 1796 dans GENLIS Félicité de, *Précis de la conduite de Madame de Genlis depuis*, p. 263.

³²⁴ Voir pour cela « *Les enjeux de l'histoire : Les Chevaliers du Cygne* de Madame de Genlis et le *Cimetière de la Madeleine* de Regnault-Warin », in BOCHENEK-FRANCZAKOWA Régina, *op. cit.*, p. 165-198 et COULET Henri, « Quelques aspects du roman antirévolutionnaire sous la Révolution », in *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 54, n° 3, 1984, p. 27-47.

³²⁵ La reine Edburge, ou Eadburh a réellement existé. Elle est la fille du roi Offa. La légende veut qu'elle empoisonne accidentellement son mari en espérant empoisonner l'un de ses courtisans en 802. Elle fuit le royaume et se réfugie à la cour de Charlemagne afin de lui faire part de son désir de devenir reine de Francie. Charlemagne lui demande alors qui elle désire épouser entre son fils, plus jeune ou lui-même. Edburge répondit le fils, ce à quoi l'Empereur rit et lui avoue qu'elle aurait eu son fils si elle l'avait choisi, mais que désormais elle n'aurait aucun des deux. ; NELSON Janet L., *op. cit.*, p. 399-400.

« Les commencemens du règne d'Edburge, sembloient lui présager un destin plus heureux. Une grande jeunesse, un extérieur et des manières agréables lui gagnèrent d'abord tous les cœurs ; son ame étoit naturellement sensible ; sa première ambition fut de se former une société douce et sûre, et d'acquérir de vrais amis. Mais malheureusement elle manquoit d'esprit et d'expérience, elle fit de mauvais choix, et le sentiment le plus fait pour étendre les lumières, et perfectionner la raison, ne servit qu'à l'égarer et à la corrompre³²⁶ ».

Les débuts de la reine de France sont aussi prometteurs qu'ils le sont pour la reine d'Angleterre médiévale. Lorsqu'elle se marie avec le dauphin, Marie-Antoinette incarne à la fois la méfiance en la puissance étrangère introduite sur le sol français, mais également cette alliance politique nécessaire à la royauté. De manière générale, ce sont les perceptions que l'on a d'une reine étrangère à cette époque. La future reine charme complètement les Français en l'année 1770³²⁷, elle les inspire, notamment lorsqu'on voit les Françaises la copier que cela soit en matière de coiffure ou de vêtements. Cependant, au même titre que la reine Edburge, un détail que note Félicité de Genlis, la reine de France manque d'esprit. Par les esprits, l'éducation se ressent ainsi que l'instruction. Marie-Antoinette a un caractère paresseux qui ne lui donne pas envie de s'instruire davantage comme son entourage le désire. D'après un ambassadeur autrichien, elle ne possède pas suffisamment de connaissance pour s'intéresser ou suivre les affaires politiques³²⁸. Au même titre que la reine Edburge, elle n'étoffe pas suffisamment ses lumières³²⁹ et ne suit que peu les affaires, même lorsqu'elle le désire. Elle se laisse « diriger ».

Les causes qui provoquent la perte d'Edburge sont son orgueil et son attachement particulier à entretenir un cercle d'amis proches qui pourtant ne se soucient que de leurs propres intérêts. Cette dernière se laisse vite séduire et a toute confiance en ceux qu'elle considère comme ses favoris. Ainsi, elle s'enfonce dans une vanité et dans des plaisirs fous, quitte « à renverser les lois sévères de l'étiquette, que les Souverains ne doivent abolir en public³³⁰ ». Elle dédaigne son peuple et, de ce fait, est profondément haïe par ses sujets. Félicité de Genlis mentionne sa cour comme étant la plus corrompue de l'Europe et par ses recherches historiques la voit comme licencieuse. La conduite de la reine est aussi scandaleuse que celle de la reine de France critiquée par les Français. Marie-Antoinette aime les plaisirs de la fête et des salons, cela est désormais connu comme étant un trait spécifique et indétachable de sa personne. Au début de la Révolution française, ses dépenses sont un élément remarqué et sa popularité se

³²⁶ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 6, p. 85.

³²⁷ ADAMS Christine et ADAMS Tracy, *The Creation of the French Royal Mistress : from Agnès Sorel to Madame Du Barry*, Parc universitaire, Presse universitaire de l'État de Pennsylvanie, 2020, p. 163.

³²⁸ PETITFILS Jean-Christian, *Louis XVI*, Paris, Perrin, 2005, p. 258.

³²⁹ Selon la définition du *Dictionnaire Critique de la Langue Française* de 1787, les lumières désignent autant les connaissances que les talents et les éclaircissements sur tel ou tel sujet. Ainsi, entendons ici que la reine ne connaît pas suffisamment la politique pour être totalement efficace en ce domaine.

³³⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 6, p. 86.

détériorer au point qu'on la qualifie comme « l'Autrichienne ». Son goût pour le faste et les frais qu'elle occasionne dans une France déjà appauvrie par la guerre de Sept Ans lui vaut également le surnom de « Madame Déficit³³¹ » en 1788. Elle devient même un symbole de l'Ancien Régime parmi les plus détestés. Accumulant l'arrogance, la souveraineté absolue et la représentation d'une vanité accentuée par un souci accru des apparences³³², Marie-Antoinette dégage une image qui est désormais calomniée. Tout comme la reine Edburge, elle ne respecte pas l'étiquette à laquelle une reine formelle doit « obéir ».

« Le peuple vouloit la réforme des abus ; l'ambition et la cupidité des courtisans se refusoit à des demandes, qui entraînoient des sacrifices pénibles pour eux. La Reine, accoutumée à mépriser le peuple, s'aveugla sur le danger qui la menaçoit [...] Cependant le peuple armé remporta la victoire, et le Prince Egbert alloit être placé sur le trône, lorsqu'Edburge cédant à la nécessité, promit enfin de souscrire aux conditions imposées ; la nation indulgente oublia ses égaremens, elle remit la couronne sur sa tête, [...] Les courtisans qui détestoient la révolution, se flattèrent que la Reine pourroit assurer le succès de leurs projets insensés. Dans cette pensée ils s'appliquèrent à nourrir le ressentiment des injures qu'elle avoit reçues ; ils lui persuadèrent qu'elle avoit un parti puissant, que l'Europe entière avoit les yeux sur elle, et qu'elle se couvrirait d'une immortelle gloire, si elle parvenoit à reconquérir les droits qu'elle avoit solennellement abjurés³³³ ».

Les sacrifices pénibles et les droits solennellement abjurés peuvent évoquer l'abolition des privilèges du 4 août 1789 et l'acceptation de la Constitution de 1791 par le roi. Marie-Antoinette s'oppose fortement aux nouveautés révolutionnaires et lutte pour les intérêts monarchiques³³⁴. Les injures qu'Edburge reçoit font écho à celles dont la reine de France est victime à son tour. La reine Edburge s'entoure de personnes opposées à la révolution, tout en multipliant des discours assurant son peuple qu'elle respecte les nouvelles lois. « On découvrit ses intrigues secrètes ; on en supposa même qui vraisemblablement n'ont jamais existé ; mais la nation bien convaincue que la Reine étoit implacable et de mauvaise foi, se décida enfin sans retour, en faveur d'Egbert³³⁵ ». L'un des traits essentiels, et que les révolutionnaires reprochent à leur reine, est justement ce souci de transparence. Si l'Ancien Régime louait la discrétion, la Révolution renverse la tendance et la dissimulation, les intrigues et les secrets ne sont plus compatibles avec la nouvelle politique. Marie-Antoinette est accusée de pousser le roi à commettre certains actes en public pour ensuite en planifier d'autres dans l'ombre. La fuite de Varennes en est un exemple. La reine n'est certes pas l'entière responsable de cet événement, mais il demeure le plus parlant. Enfin, les accusations injustes d'actes secrets peuvent

³³¹ ADAMS Christine et ADAMS Tracy, *op. cit.*, p. 166.

³³² *Ibid.*, p. 164.

³³³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 6, p. 89-90.

³³⁴ ADAMS Christine et ADAMS Tracy, *op. cit.*, p. 167.

³³⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 6, p. 91.

notamment rappeler l'affaire du collier³³⁶ ou encore la fausse attribution des lettres que Louis XVI avait échangées avec le roi de Prusse et quelques autres souverains dans le but d'empêcher la révolution de s'étendre et de l'arrêter une bonne fois pour toutes³³⁷.

Si Edburge, malgré sa méchanceté, échappe à la sentence de mort encouragée par un « peuple outré contre la Reine, [qui] se seroit porté contre elle aux dernières extrémités³³⁸ » grâce au nouveau roi, la reine de France n'eut pas cette chance. Félicité de Genlis n'avoue pas faire écho à sa reine guillotinée pendant la rédaction de son conte. Le caractère d'un autre personnage peut également rappeler Marie-Antoinette. Il s'agit de celui d'Armoflède. Cette dernière n'est certes pas une reine, mais se comporte comme telle. Il s'agit peut-être de la raison pour laquelle les chercheurs se sont arrêtés sur le seul personnage royal féminin qui pouvait rappeler l'ancienne reine de France. Néanmoins, lorsqu'on analyse son caractère³³⁹, certains pans de la personnalité d'Armoflède évoquent ceux que l'on attribue à Marie-Antoinette : « coquette, ambitieuse, envieuse, fausse et vindicative³⁴⁰ ». De plus, si l'on cherche à associer les trois personnalités ici évoquées, elles se rassemblent autour d'une pratique qui est celle du poison. Armoflède voulut « empoisonner » celui qu'elle aimait afin qu'il ne pense qu'à elle. La reine Edburge, elle-même, est accusée d'avoir empoisonné son mari. De la même manière, les attaques contre Marie-Antoinette l'incriminent d'empoisonnement, autant de calomnies d'une foule populaire en colère et haineuse qui la traite également d'infanticide, d'incestueuse et de libertine³⁴¹, selon Chantal Thomas.

Nous avons analysé précédemment la révolte d'Aquitaine en nous basant essentiellement sur les événements de cette révolution et les fortes allusions qu'elle associait aux faits contemporains de Félicité de Genlis. L'auteure des *Chevaliers du Cygne* démontre en plus des actions, un caractère faible et indécis du duc d'Aquitaine, Hunaud qui peut rappeler le caractère de l'ancien roi de France.

« [Le duc Hunaud] exerçoit un pouvoir arbitraire dont on commençoit à se lasser. Il étoit despote par habitude et non par caractère ; il avoit des moeurs et des vertus, mais il

³³⁶ L'affaire du collier est une escroquerie qui vise à vendre un collier, faisant partie des plus coûteux, par l'intermédiaire du cardinal de Rohan, à Madame de la Motte. Son amant, Louis de Villette rédige de fausses lettres, imitant la signature de la reine pour parvenir à ses fins. Cette dernière avait précédemment refusé ledit bijou aux deux joailliers endettés. Cette affaire a lieu en 1785 et tache déjà la réputation de Marie-Antoinette, que l'on connaît pour aimer les beaux bijoux. Voir pour cette affaire : DUPRAT Annie, « L'affaire du collier de la reine », in DELPORTE Christian et DUPRAT Annie (dir.), *L'évènement : images, représentation, mémoire*, Paris, Créaphis, 2003, p. 13-30.

³³⁷ PETITFILS Jean-Christian, *op. cit.*, p. 839.

³³⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 6, p. 91.

³³⁹ Le personnage d'Armoflède fera l'objet d'une analyse plus accentuée dans le chapitre suivant.

³⁴⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 10, p. 71.

³⁴¹ ADAMS Christine et ADAMS Tracy, *op. cit.*, p. 167.

manquoit de lumières, et il se laissoit gouverner. Changeant souvent de conseillers et de ministres, et toujours guidé par eux, il fit une infinité de démarches d'autant plus dangereuses, qu'elles n'avoient aucune liaison entr'elles, et que, souvent même, elles étoient contradictoires³⁴² ».

À travers cet extrait, Félicité de Genlis dénonce le pacifisme de son personnage malgré son éducation, mais surtout son indécision face aux infinités de démarches qu'il prend en compte et qui se révèlent contradictoires. Louis XVI n'était pas un roi sans lumières. Le roi de France possède toute une éducation, digne de son rang, et y ajoute même certains attraits particuliers comme des activités qu'il apprécie tout particulièrement et qu'il pratique quotidiennement : la chasse ou encore le métier de forgeron. Cependant, ses défauts finissent par causer sa perte. Son manque de fermeté dans ses prises de décisions le rend, au même titre que le duc Hunaud, « gouvernable ». Louis XVI n'assume que peu ses idées et son manque de confiance en lui le plonge dans un mutisme ou une indulgence qui se joint à son indécision. Et quand bien même il se décide, il ignore la marche à suivre et préfère laisser ses ministres agir³⁴³.

Le duc Hunaud ne laisse pas ses sujets connaître ses réelles intentions, il n'offre pas l'image d'un souverain législateur et présent pour son peuple. Il n'a pas la capacité de changer les mœurs comme le regrette le vieillard qui raconte cette révolution aux deux Chevaliers du Cygne. Ses intentions ne sont pas connues, « on dénatura ses motifs. Il offroit l'abandon de quelques-uns de ses droits, et bientôt on voulut les lui ravir tous, parce qu'on n'avoit attribué ses sacrifices qu'à la nécessité, et qu'on douta toujours de sa bonne-foi³⁴⁴ ». L'abandon de certains de ses droits, Louis XVI l'accepte lorsqu'il reconnaît la Constitution française. Cependant, lorsqu'il prend la décision de s'enfuir en pays étranger, et d'être en contradiction avec lui-même, le peuple ne croit plus en lui et, comme pour le duc Hunaud, perd confiance en son souverain. Le personnage rejoint la personnalité. Au sein du récit, Félicité de Genlis ne mentionne pas la fin tragique du duc, mais dans une note explicative en bas de page, elle informe son lecteur que le duc, vaincu par Charlemagne, perd ses états et « périt misérablement, tué par ses propres sujets³⁴⁵ ». Une phrase qui pourrait être tout autant associée à la suite de l'exécution de Louis XVI. Rappelons tout de même l'anti-régicide de Félicité de Genlis et la défense soutenue qu'elle produisait pour le maintien de la monarchie. L'échec aussi sanglant d'un duc qui ressemble en certains points au roi fraîchement exécuté, deux ans plus tôt, n'aurait pas été de bon goût pour une auteure qui le récuse. C'est aussi pour cela qu'elle attribue à

³⁴² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 15, p. 240-241.

³⁴³ PETITFILS Jean-Christian, *op. cit.*, p. 248.

³⁴⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 15, p. 241-242.

³⁴⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 15, p. 240.

Hunaud tous les défauts qui selon elle ont perdu le roi de France. Enfin, à l'inverse de la reine, le roi ne cherche pas à mettre son image en avant. Alors que le faste de Marie-Antoinette déplaît, la discrétion de Louis XVI a également provoqué une diminution du prestige royal³⁴⁶ et, par la suite, sa ruine.

S'il y a un personnage sur lequel Félicité de Genlis libère tout son regret, voire sa haine, il s'agit bien de Maximilien Robespierre. À travers la révolution saxonne et le personnage d'Iliska, son chef, elle peint toute la cruauté du despotisme et de la tyrannie du politicien. À la fin du premier tome, Olivier cite à Isambard cette révolte saxonne et parle d'Iliska comme d'un homme sanguinaire. Le chevalier raconte à son frère d'armes les questions que Charlemagne lui posa sur cette révolte et continue alors sans ménagement sur tout ce qu'il pense du personnage.

« Je lui dis que cet homme gouvernoit en despote ; que, sans talents, sans aucun des dons extérieurs qui paroissent faits pour séduire, il avoit pris un suprême ascendant sur la multitude ; mais qu'il en abusoit avec autant d'insolence que de cruauté, qu'il adoptoit toutes les odieuses maximes des tyrans, et surtout celle qui prescrit de *régner par la terreur* ; règne en effet absolu, mais qui ne peut être long³⁴⁷ ».

À travers cet extrait et par une note explicative en fin d'ouvrage, Félicité de Genlis fait part de son incompréhension. Elle dénonce par là le règne de Terreur qui est généralement attribué à Robespierre et aux affreux crimes commis par ses soins. Le politicien conserve, en effet, un certain nombre de pouvoirs entre ses mains et en délègue à ses proches. Bon nombre de députés en sont inquiets et viennent même à le nommer « roi » de la Révolution ayant à sa disposition toute une « cour ». Il est de plus désigné comme seul responsable des exécutions³⁴⁸. Excellent orateur, il a la capacité de convaincre et de faire accepter ses idées. Félicité de Genlis ne comprend pas l'« esclavagisme » d'un peuple qui vient tout juste de se libérer d'une forme de despotisme précédemment pour replonger dans celle d'un tyran « le plus abject et le plus inhumain³⁴⁹ ». « [...] selon Robespierre³⁵⁰ et ses complices, la définition d'un véritable républicain se réduisoit à ces quatre mots : *grossier, impie, implacable et sanguinaire*³⁵¹ », regrette Félicité de Genlis dans une note de fin d'ouvrage.

Robespierre est notamment qualifié de tyran pour avoir dirigé d'une main de fer la Convention et pour certaines de ses actions considérées trop autoritaires comme avoir

³⁴⁶ PETITFILS Jean-Christian, *op. cit.*, p. 249.

³⁴⁷ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 20, p. 320-321.

³⁴⁸ MARTIN Jean-Clément, *La Terreur*, Paris, Perrin, 2017, p. 50 (Vérités et légendes).

³⁴⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, note 11, p. 372.

³⁵⁰ La graphie du nom « Robespierre », au lieu de Robespierre, survient à certains endroits du conte.

³⁵¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 13, p. 294.

notamment refusé à son ancien complice, Georges Jacques Danton, de se défendre³⁵². Félicité de Genlis s'adresse au peuple français et tente de lui montrer toute la cruauté et la monstruosité d'un tel dirigeant par, non seulement les événements de cette révolution saxonne, mais également par cette note explicative en fin d'ouvrage. Elle implore les Français de sortir de ce règne qui ne peut continuer ainsi et leur démontre les conséquences de leurs actions.

« [...] vous avez ployé sous le joug affreux du monstre et de ses complices ! Ah ! la mort de ces vils scélérats ne peut suffire pour expier votre coupable faiblesse ! vous semblez desirer en fin le règne heureux et florissant de la justice ; mais songez qu'après tant de crimes, après tant de sang innocent répandu, vous ne pouvez devenir équitables sans être désormais indulgens et généreux. [...] réparez par la clémence tant de cruautés atroces, et croyez que la liberté n'est qu'un vain fantôme, quand elle n'est pas fondée sur l'amour de l'ordre, sur la justice et sur l'humanité³⁵³ ».

Parmi le sang innocent répandu, Félicité de Genlis pense autant au roi et à la reine guillotins respectivement le 21 janvier 1793 et le 16 octobre 1793, au duc d'Orléans, exécuté le 6 novembre 1793 ainsi qu'au comte de Genlis et tant d'autres de son cercle proche, mais également à toutes les victimes en général de cette sombre période. Le peuple est coupable d'avoir suivi un homme dont elle n'affirme assurément l'identité qu'au deuxième tome lorsqu'elle fait parler deux personnages, Ordalie et Diaulas. Ordalie est la fille d'Iliska et Diaulas, le fils de Vitikind, qui est désormais considéré comme traître, car ce dernier a accepté de reconnaître Charlemagne comme souverain. Iliska, chef des révoltés, lutte de manière sauvage et barbare, comme nous l'avons précédemment vu. Félicité de Genlis dénonce la responsabilité d'Iliska qui pour finir a perdu son peuple. Dans sa douzième note en fin du deuxième tome, Félicité de Genlis mentionne les capacités, notamment manipulatrices, des chefs de révolutions, tels que Robespierre, Cromwell³⁵⁴ ou encore Rienzi³⁵⁵ qui attisent la haine des esprits populaires. Le monstre, évoqué dans l'extrait, n'est autre que Robespierre lui-même.

³⁵² MARTIN Jean-Clément, *op. cit.*, p. 46.

³⁵³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, note 11, p. 372.

³⁵⁴ On voit en la personne d'Oliver Cromwell et la façon dont il traite le roi d'Angleterre, Charles I^{er}, en 1649 une similarité avec Robespierre lorsqu'il vote pour la condamnation de Louis XVI. Les deux rois sont accusés de trahison et d'avoir établi un régime tyrannique. Tout comme le fera Robespierre, Cromwell signe le mandat d'exécution du roi et devient, pour Félicité de Genlis, un régicide. ; COTTRET Bernard, *Cromwell*, Paris, Fayard, 1992, p. 278.

³⁵⁵ Cola di Rienzo est un homme d'État italien qui profite de l'éloignement du pape à Avignon pour instaurer un régime populaire à Rome. Admiratif de la Rome antique, il déclare le peuple romain souverain et tente, par une révolution, de devenir empereur lui-même. ; DI CARPEGNA FALCONIERI Tommaso, *Il se voyait déjà empereur. Cola di Rienzo : un Romain au Moyen Âge*, trad. de l'italien par GRÉVIN Michèle, Grenoble, UGA éditions, 2019, p. 18 et p. 24-25 (Italie plurielle).

Notons que ce dernier dans sa défense qualifie de monstres ceux qui menaçaient la République et désire s'en écarter justement³⁵⁶.

« [...] j'avois la plus haute idée du patriotisme et des principes d'Iliska ; il n'étoit distingué ni par ses talens militaires ni par son éloquence, et il ne devoit l'ascendant qu'il avoit pris sur le peuple qu'à sa réputation de vertu et d'intégrité. Mais lorsqu'il vit sa popularité bien établie, il se livra sans contrainte à toute la violence de son caractère. Il poursuivit avec acharnement tous les partisans de mon père et tous ses ennemis personnels. Je voulus en vain m'opposer à ces excès, [...] on ne pouvoit éviter la mort qu'en partageant toutes ses opinions et ses fureurs ; il falloit devenir son complice ou sa victime. [...] tandis que dans leurs discours ils [les chefs révolutionnaires] exaltoient les charmes de la liberté ils multiplioient les actes révoltans du plus affreux despotisme³⁵⁷ ».

Félicité de Genlis mentionne l'origine de son personnage comme celle du politicien ayant pris de plus en plus de place dans les clubs par ses discours révolutionnaires, remplis d'espoir. Diaulas accuse les chefs révolutionnaires d'agir en tyrans, tout en prônant dans leur discours la liberté. Les partisans du père de Diaulas représentent les royalistes, les partisans de la monarchie et les contre-révolutionnaires. Sous la période dite de la Terreur, ces derniers étaient pourchassés. De plus, Robespierre a, en effet, contribué à l'exécution de Danton et de Camille Desmoulins, ses anciens complices au début de la Révolution. Dans son discours, il justifie ses actes en affirmant que ses complices et lui ne faisaient que poursuivre ceux qui menaçaient de faire replonger la France dans les malheurs et le despotisme. Il réfute les accusations que l'on porte contre lui, car le peuple les a approuvées³⁵⁸. Enfin, il clame haut et fort que le peuple est la seule faction à laquelle il appartient et qu'il se trouve être « un esclave de la liberté³⁵⁹ », faisant résonnance aux mots que Félicité de Genlis emploie dans son conte pour qualifier les Français face au régime du politicien justement. Iliska finit par se suicider après avoir été accusé d'avoir été la raison qui perdit le peuple des Saxons. Ce qui dans un certain sens fait écho à la fin de Robespierre, exécuté le 28 juillet 1794.

À travers ces révoltes et ces miroirs, Félicité de Genlis émet un certain nombre de reproches sur la situation de la France en cette fin de siècle. Elle déplore la violence populaire engendrée soit par de beaux discours enflammés de personnalités aussi tyranniques qu'autoritaires, soit par l'exaltation d'une conscience découverte. En saisissant autant d'opportunités dans son récit pour mentionner des rébellions ou des révolutions, l'auteure des

³⁵⁶ « Séance du 8 thermidor (26 juillet 1794) », in CHAUSSINAND-NOGARET Guy, *Les grands discours parlementaires de la Révolution : de Mirabeau à Robespierre, 1789-1795*, préface de DEBRÉ Jean-Louis, Paris, Armand Colin, 2005, p. 243.

³⁵⁷ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 10, p. 150-151.

³⁵⁸ « Séance du 8 thermidor », in CHAUSSINAND-Nogaret Guy et DEBRÉ Jean-Louis, *op. cit.*, p. 243-244.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 244.

Chevaliers du Cygne désire montrer et faire prendre conscience à ses contemporains du danger de tels excès. À plusieurs reprises, elle dénonce l'hypocrisie de ceux qui prétendent se battre pour la liberté, en énonçant toute une série de principes « vertueux », et qui, finalement, se comportent en tyrans. Que cela soit dans les révoltes qu'elle explore plus en profondeur ou dans le comportement et le caractère de ses personnages, Félicité de Genlis déplore la folie sanguinaire dans laquelle elle voit sombrer la France.

2. Des personnages comme enseignement aux Français

Les violences populaires liées à la Révolution française transparaissent à travers les nombreuses révoltes et rébellions du conte. Les Chevaliers du Cygne, tout comme le lecteur, découvrent une série d'actes monstrueux ou cruels que l'auteure ne passe pas sous silence et, au contraire, ne manque pas une occasion pour les blâmer ou fortement les regretter. Ainsi, dans le chapitre précédent, il s'agissait de relater ces révolutions, mais également de présenter les miroirs des personnalités royales et révolutionnaires. Félicité de Genlis ne se contente pas d'exposer la dégénérescence de son temps en se servant du monde carolingien, mais ce dernier lui sert surtout à sortir de cette époque des modèles de bons souverains et citoyens. Ce chapitre ne cherchera donc pas à établir l'exactitude de tous les faits « avérés » selon l'auteure, ce qui relèverait d'une étude médiévale, mais certaines notions ou certains événements seront tout de même explicités pour une meilleure compréhension. Félicité de Genlis l'avoue elle-même, elle arrange l'histoire comme elle l'entend afin de servir son objectif qui est de proposer à ses contemporains une solution et un moyen pour sauver la France. Charlemagne et Olivier ou encore Béatrix et Célanière sont autant de personnages exemplaires qui viennent enseigner aux souverains et plus largement aux Français les attitudes et les réflexions à avoir. En effet, l'œuvre de Félicité de Genlis connaît, dès sa publication un succès qui s'étend aussi bien dans le temps que dans l'espace. La traduction, la réédition et les critiques des *Chevaliers du Cygne* en sont des témoignages. L'œuvre est traduite et publiée à Londres un an après sa parution en France³⁶⁰, tout comme elle est rééditée plusieurs fois jusqu'en 1805. Le conte a une certaine répercussion à la cour de l'impératrice Catherine de Russie et ses personnages sont même repris dans un opéra à Berlin³⁶¹. Ainsi, les exemples que Félicité de Genlis propose peuvent s'étendre au-delà du sol français.

³⁶⁰ PLAGNOL-DIÉVAL Marie-Emmanuelle, *op. cit.*, p. 49.

³⁶¹ GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 3, p. 204.

2.1. Les modèles du bon souverain

Félicité de Genlis utilise dans son conte la voix de personnages, généralement âgés, ayant exercé ou non le pouvoir, et qui se prononce de manière sage et modérée. Elle s'exprime de la même façon à travers les yeux et les paroles de ses chevaliers comme d'un simple jardinier. *Les Chevaliers du Cygne* comporte également trois souverains régnants qui incarnent, pour chaque tome, les modèles du bon souverain et du bon gouvernement. Chaque tome a ainsi son « souverain sage », Charlemagne pour le premier, le roi Godefroy pour le deuxième et, enfin, la duchesse Béatrix pour le troisième.

2.1.1. Charlemagne

S'il est une personnalité qui est l'exemple de piété et de magnanimité à suivre pour Félicité de Genlis, c'est bien Charlemagne. Nous le verrons dans la partie suivante justement consacrée à la figure de l'Empereur et à sa considération dans le siècle de l'auteure, ce dernier est un modèle pour beaucoup d'écrivains et d'intellectuels. Ce point-ci se penche uniquement sur le personnage tel qu'il s'exprime au sein des *Chevaliers du Cygne*.

Au quatrième chapitre de son premier tome, Félicité de Genlis retranscrit selon elle un discours tel qu'il fut réellement prononcé par Charlemagne. Dans ce dernier, le roi des Francs promeut des valeurs qui sont essentielles pour l'auteure, comme la religion ou encore le bonheur des peuples. En effet, Charlemagne explique dans son discours d'inauguration de l'académie littéraire qu'il vient de fonder qu'après avoir remporté un certain nombre de victoires et, de fait, étendu son empire, le souverain a promulgué un nouveau code de lois qui lui assure le bonheur de ses peuples. Félicité de Genlis situe supposément son histoire dans le IX^e siècle, soit après tous les tumultes qui ont été causés au commencement de son règne. Le début de ce siècle est relativement tranquille pour le nouvel Empereur. Félicité de Genlis choisit volontairement le moment où les Saxons, les Lombards ou encore les Aquitains sont sous son règne et lui obéissent, même si des rébellions persistent et qu'elles ne sont pas aussi importantes qu'elles le furent par le passé. Notons que Félicité de Genlis ne donne pas de date précise pour relater son histoire et que le genre du conte a ceci de particulier qu'il peut ne pas donner d'espace-temps pour se présenter comme vrai. Ainsi, l'auteure joue avec la chronologie historique comme cela l'arrange pour son récit. Nonobstant cette constatation, Charlemagne demeure ici un souverain,

sans plus d'ennemi à mater ou de famine à régler³⁶², partageant des réflexions et des décisions qu'il estime sages et sensées. Il devient de fait, une sorte de « *phronimos* royal ».

À la suite de ses conquêtes et de sa législation, Charlemagne désire restaurer les lettres en créant une académie afin de permettre complètement le bonheur de ses sujets.

« [...] Ainsi la pureté de la doctrine évangélique³⁶³ nous préservera des erreurs monstrueuses dans lesquelles sont tombés les anciens ; [...] on ne trouvera plus dans leurs écrits ces principes pernicieux qui conduisent à l'athéisme, cet égoïsme funeste qui place au rang des préjugés les sentimens de la nature et l'amour de la patrie, et ces maximes séditieuses faites pour bouleverser les empires. Ceux qui cultiveront les lettres, [...] donneront toujours l'exemple du respect pour les mœurs, les loix et la religion. Voilà les hommes ; les citoyens estimables, pour lesquels seuls cette académie nationale est fondée ; [...] comme chef de la nation, comme souverain, je protégerai, j'honorerai les gens de lettres, lorsqu'ils feront un digne usage de leurs lumières ; mais lorsqu'ils oseront montrer le mépris des mœurs et de la religion, ils seront pour jamais privés de tous les honneurs littéraires. L'homme vicieux et sans principes, qui possède un esprit supérieur, est semblable à l'insensé furieux, qui seroit armé d'un poignard ; [...] Il en est ainsi des talens ; nous devons les admirer quand ils sont utiles, et nous liguier contre eux, dès qu'ils peuvent troubler l'ordre et le bonheur de la société³⁶⁴ ».

À travers ce début de discours, Charlemagne énonce l'importance des vertus et de la religion. Pour lui, il faut que son peuple évite de retomber dans les erreurs des anciens, à savoir les hommes de l'Antiquité. Fervent défenseur du Christianisme, Charlemagne voit d'un mauvais œil l'« athéisme », un terme anachronique pour son époque. Après avoir lutté plutôt contre le paganisme et converti en masse ses peuples nouvellement conquis, il veut maintenir une certaine uniformité dans son empire. Ces pratiques viennent « bouleverser les empires » qui, comme la Révolution française, nationalisent les biens de l'Église et qui, petit à petit, dédaignent le rôle primordial, selon l'auteure, de la religion dans le bonheur et la bonne vie de l'Homme. Surnommée tantôt « l'Amazone chrétienne », ou « Mère de l'Église »³⁶⁵, Félicité de Genlis ne cesse de lutter pour le maintien du Christianisme en France et des preuves de tous les bienfaits que ce dernier apporte. Ainsi, elle dénonce à travers la symbolique voix de Charlemagne les « talens » utilisés pour troubler l'ordre. Des talents intellectuels ou rhétoriques que certains membres de la politique ont utilisés pour semer le trouble dans un moment où la France semblait partir vers un bon gouvernement. La Constitution pour l'auteure aurait pu

³⁶² L'empire carolingien subit une famine notamment durant les années 792, 793 et 794. Pour cette question sur les problèmes d'approvisionnement et de famines sous Charlemagne, voir DEVROEY Jean-Pierre, *La Nature et le roi. Environnement, pouvoir et société à l'âge de Charlemagne (740-820)*, préface de BOUCHERON Patrick, Paris, Albin Michel, 2019, p. 239.

³⁶³ Il s'agit ici d'une erreur typographique présente dans l'édition, le mot évangélique survenant plus loin dans le même tome.

³⁶⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 6, p. 27-29.

³⁶⁵ LEE LAH Preea, « Une antiphilosophie qui dérange : Mme de Genlis et sa défense pascalienne de la religion », in *The French Review*, vol. 89, n°1, octobre 2015, p. 128-144, ici p. 128.

satisfaire une France réformatrice. Les débordements qui ont suivi, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, ne sont que cruauté et mauvais principe. Il est, de plus, facilement reconnaissable que le choix de certains mots ou certains cheminements de pensée provient d'une réflexion que s'était posée l'auteure quelques années plus tôt. Ainsi, alors qu'elle critique l'athéisme à travers la voix d'un roi carolingien, le lecteur peut se souvenir de celle prononcée à l'encontre des philosophes des Lumières que Félicité de Genlis lacère dans son ouvrage *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*. Ces derniers sont, au même titre, accusés de pervertir la morale sacrée et d'utiliser à mal les vertus³⁶⁶. Notons qu'à la fin de ce chapitre, l'auteure mentionne à ce titre ce qu'elle appelle les « faux philosophes » et expose à nouveau tout ce qu'elle leur reproche.

« [...] vous n'oublierez jamais, que c'est à la morale sublime de cette religion si sainte, que vous devez tout ce que j'ai fait la félicité de mes peuples. C'est la religion qui m'a fait mettre des bornes à mon ambition ; [...] c'est elle qui m'a dicté les loix qui vous mettent à l'abri du despotisme et de l'oppression ; c'est elle qui, me prescrivant la clémence, m'a fait pardonner tant de complots et de conspirations contre mon autorité et même contre ma vie ; c'est elle, c'est sa doctrine bienfaisante, qui sût attirer et fixer parmi vous le brave et généreux chef des saxons et qui vous a valu l'alliance de ce peuple belliqueux, [...] c'est elle enfin, qui m'a commandé d'affranchir des millions d'esclaves, que la morale n'offrirait plus qu'un cahos monstrueux de systèmes extravagans, d'opinions diverses et contraires, et la politique, qu'un dédale effrayant d'artifices, de cruautés, de trahisons! qu'en un mot, la religion peut seule réprimer l'ambition des souverains, leur inspirer le mépris et l'horreur du despotisme, maintenir les peuples dans l'amour de l'ordre et de la justice ; et qu'elle fait également les bons rois et les citoyens vertueux !³⁶⁷ »

Cette fin de discours que nous n'avons que partiellement coupée démontre toute la puissance de la religion et ses conséquences. La dernière phrase est particulièrement significative puisqu'elle peut à elle seule résumer la raison d'un tel discours utilisé par Félicité de Genlis. La religion a limité les ambitions de Charlemagne en arrêtant ses conquêtes pour qu'il se reconcentre sur le bonheur de son peuple. Elle l'a empêché de devenir tout ce dont Félicité de Genlis redoute dans le pouvoir : despotique et tyrannique. L'auteure démontre également ici la solution que l'Empereur trouve pour régler le cas saxon. La clémence et la magnanimité, lorsqu'elles sont judicieusement utilisées et éclairées par la religion, peuvent permettre une paix qui, selon Charlemagne, est source d'harmonie. En transformant son empire en une unité claire et définie, il limite ainsi la diversité qui dégénère en conflit. De plus, la religion doit accompagner la morale qui seule n'en est pas moins dangereuse. Si cette citation paraît « évangélique » ou sortie d'une catéchèse, il est bon de se souvenir que le « vrai »

³⁶⁶ Notons par exemple cette phrase qui ressemble étrangement à l'une de l'Empereur : « tous les principes pernicious que la philosophie moderne à renouvelles & répandues » ; GENLIS Félicité de, *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, Maestricht, Dufour & Roux, 1787, p. V.

³⁶⁷ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 6, p. 30-31.

Charlemagne se considère comme le chef suprême de la chrétienté et le protecteur de l'Église³⁶⁸. La religion dicte la majorité de ses pensées et de ses actes. Il est autant préoccupé par l'éducation religieuse des nobles que par celle du peuple en général³⁶⁹. Il n'est pas impossible de supposer que le choix de ce souverain par Félicité de Genlis est encouragé par les points communs qu'elle détient avec l'Empereur. Et alors que le contexte révolutionnaire encourage une déchristianisation en poussant à l'iconoclasme et à la fermeture des lieux de cultes³⁷⁰, Félicité de Genlis se raccroche davantage à la religion qu'elle ne cesse de défendre et qui la soulage. Par exemple, la prière est d'un grand secours lorsqu'elle se trouve dans « une détresse morale³⁷¹ » causée par la peur de l'émigration et qu'elle a besoin de retrouver un certain courage. Elle masque néanmoins la politique de conversion de Charlemagne qui passe par l'épée et qui tue pas moins de 4.000 Saxons³⁷². Elle aurait rappelé en mentionnant ce « procès expéditif » à savoir la mort ou la conversion, celle des tribunaux révolutionnaires de son temps. Enfin, notons qu'avoir un comportement pieux fait partie de ce que l'auteure considère comme étant un comportement exemplaire³⁷³ non seulement auprès de ses élèves³⁷⁴, mais également de manière générale pour tout homme ou femme.

Outre la religion et en dehors de ses discours officiels, Charlemagne se comporte comme l'exemple de l'indulgence même dans le cercle intime. Lorsqu'il discute avec un de ses chevaliers les plus fidèles au sujet de sa fille³⁷⁵ qu'il vient de surprendre en compagnie d'Eginard³⁷⁶, il rappelle tous les bienfaits qu'il a accomplis pour ensuite justifier son humeur face à cette situation qui ne le convainc que peu.

« Olivier, me dit-il, j'ai su me préserver des préjugés absurdes que l'éducation, la flatterie et l'orgueil inspirent communément aux souverains ; celui qui, le seul de vos rois, depuis les premiers successeurs de Clovis, admit le peuple aux assemblées législatives ; [...] celui

³⁶⁸ BARBERO Alessandro, *Charlemagne : un père pour l'Europe*, trad. de l'italien par NICOLAS Jérôme, Paris, Payot, 2004, p. 114.

³⁶⁹ NELSON Janet L., *Courts, Elites, and Gendered Power in the Early Middle Ages: Charlemagne and Others*, Aldershot, Ashgate, 2007, p. XVII 18 (Variorum collected studies series, n° 878).

³⁷⁰ BIAUD Michel et DUPUY Pascal, *op. cit.*, p. 193.

³⁷¹ REID Martine, *op. cit.*, p. 154.

³⁷² NELSON Janet L., *op. cit.*, p. XVII 7.

³⁷³ REID Martine, *op. cit.*, p. 104.

³⁷⁴ Dans ses mémoires, Louis-Philippe mentionne l'éducation qu'il avait reçue de Félicité de Genlis et qui le tendait vers un « républicanisme puritain ». ; LOUIS-PHILIPPE, *op. cit.*, t. 1, p. 26.

³⁷⁵ Au sein du conte, « Emma » est qualifiée comme étant la fille de Charlemagne. Une légende fait d'Imma la femme d'Eginard qui aurait été également la fille de l'Empereur et qui à la suite du refus de son père, se serait enfuie avec Eginard. Pour le récit complet de la légende, voir FAVIER Jean, *op. cit.*, Paris, p. 645.

³⁷⁶ Eginard, ou Einhard, est né aux alentours de 770 et est décédé en 840. Il est professeur à la cour de Charlemagne et est avant tout un proche du souverain dont il livre la première biographie en 833. ; IRBLICH Eva, *Karl der Grosse und die Wissenschaft. Ausstellung karolingischer Handschriften der Oesterreichischen Nationalbibliothek zum Europa-Jahr 1993, Prunksaal, 9. Juni-26. Oktober 1993*, avec la contribution de WOLFRAM Herwig, Vienne, bibliothèque nationale d'Autriche, 1994, p. 42.

qui dans l'académie littéraire qu'il a fondée, a rejeté pour lui toute espèce de distinction particulière ; celui qui vouloit, il y a quelques mois, marier sa fille à l'un de ses sujets ; celui-là, dis-je . a bien prouvé qu'il n'attache aucun prix à la naissance. Ainsi les motifs de mon ressentiment sont légitimes et fondés sur la raison³⁷⁷ ».

Cet extrait rappelle de nouveau que Charlemagne, à la différence des rois ou princes contemporains de l'auteure, se considère comme l'égal de ses sujets³⁷⁸ et n'agit que pour eux. La vanité et l'acceptation de la flatterie sont pour Félicité de Genlis ce qui peut faire des souverains orgueilleux et à la longue provoquer la création d'un despote. Le titre de son chapitre est d'ailleurs évocateur puisqu'il s'intitule « un monarque sans préjugés ». Mais en plus d'avoir combattu ces défauts, il désire faire participer le peuple à ses décisions. La voix du peuple est aussi importante que celle de l'Église ou des nobles qui l'entourent. Félicité de Genlis montre à travers cet extrait la prise en compte de tout un empire dans les décisions qui le régissent avec égalité et sincérité. Car si Louis XVI a accepté la Constitution par exemple, ses actions par la suite sèment le doute quant à son honnêteté et Félicité de Genlis le déplore d'une certaine manière. Toutes les qualités de l'Empereur et le rappel, loin d'être exhaustif, de ses bienfaits ne servent ici qu'à justifier sa réaction. Dans un chapitre précédent, Charlemagne avait été prêt à donner sa fille en mariage à Olivier. Que cela soit une légende historique ou non, l'Empereur reste attaché à ses filles dans le conte. Cette « récompense » comme il l'avait ainsi nommée vis-à-vis de son chevalier était déjà une clémence de sa part, mais lorsqu'il permet plus loin dans l'histoire qu'elle se marie avec Eginard, il prouve une fois de plus ce que Félicité de Genlis veut faire transparaître à travers son personnage, à savoir un modèle de mansuétude et, si on veut aller plus loin, de compromis. Sa vie privée se mêle à sa vie de souverain pour finalement ne montrer qu'un seul et même comportement. Que cela soit au sens propre ou au sens figuré, Charlemagne tient à garder son peuple et sa famille près de lui. Le peuple qui, de cette manière, voit et reproduit ce qui lui semble être l'exemple à suivre³⁷⁹. Un aspect didactique que Félicité de Genlis retranscrit dans son conte. Enfin, elle oppose d'ailleurs au sage souverain le personnage de Aaron Raschid, un calife qui se révèle l'exemple même du despotisme. Ce dernier règne équitablement uniquement grâce à son vizir qui est aussi vertueux que

³⁷⁷ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 20, p. 324-325.

³⁷⁸ Félicité de Genlis spécifie en note de bas de page de son ouvrage que Charlemagne abandonne son titre pour qu'il n'y ait aucune distinction de rang au sein de son Académie. ; *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 6, p. 26. Notons que l'appellation d'« académie » pour désigner l'élévation culturelle de la cour de Charlemagne ainsi que de son peuple apparaît au XVIII^e siècle. Le cercle d'intellectuels présents autour de lui apportaient conseils et discussions savantes tandis qu'ils prenaient tous, Charlemagne, y compris, des noms bibliques. Il ne s'agit donc pas de l'institution moderne qui comporte des séances régulières et un renouvellement de ses membres. ; BRUNHÖLZL Franz, *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge*, t. 1 : *de Cassiodore à la fin de la renaissance carolingienne*, vol. 2 : *l'époque carolingienne*, trad. de l'allemand par ROCHAIS Henri, Turnhout, Brepols, 1991, p. 9 (Ouvrages de référence pour l'étude de la civilisation médiévale).

³⁷⁹ NELSON Janet L., *Courts, Elites, and Gendered Power*, op. cit., p. XI 40.

compatissant. Aaron ne considère ses sujets que comme des animaux et associe la magnanimité de Charlemagne à un égarement.

« Écoute, poursuivait-il, crois-tu que nous dussions désirer de l'esprit et de l'intelligence aux animaux qui supportent paisiblement notre joug ? Penses-tu, qu'il nous fût avantageux que les chameaux et les éléphants (doués d'une force si prodigieuse et si utiles à nos besoins et à nos plaisirs) sussent réfléchir et raisonner ?³⁸⁰ »

Ainsi, le calife règne de manière « barbare » à l'inverse de Charlemagne qui lui ne demande qu'à instruire son peuple afin qu'il puisse participer à son propre gouvernement. Félicité de Genlis représente Aaron tour à tour violent, cruel et égoïste. Il assassine là où Charlemagne pardonne et il garde jalousement là où l'Empereur offre généreusement. Par cette opposition, et en omettant certains épisodes de sa vie, Félicité de Genlis démontre encore de manière plus parlante quel prince parfait est Charlemagne.

2.1.2. *Godefroy, roi du Danemark*

Si Charlemagne ne disparaît pas au sein du deuxième tome et que la duchesse Béatrix y est mentionnée, la sage parole politique est portée par Godefroy, le roi du Danemark. Ce dernier reçoit des demandes de la part de Vitikind, qui avait été anciennement accueilli dans le pays, pour que le Danemark rompe toute neutralité et vienne combattre avec lui contre une nouvelle révolte saxonne. Ogier le Danois qui raconte cette histoire aux deux Chevaliers du Cygne leur livre ensuite la réponse de son roi à l'ancien chef des révoltés. Son souverain considère la guerre contre les Saxons comme n'étant pas digne de la bonne justice, mais regrette leurs excès qui ne sont encouragés que par la haine et la vengeance. Il rappelle ainsi justement à Vitikind pourquoi il s'est incliné devant Charlemagne.

« [...] cette nation plongée dans la plus affreuse barbarie, étoit indépendante, mais elle manquoit des principes et des lumières qui peuvent fonder une liberté durable ; elle n'avoit point de loix, le plus grand homme de son siècle vous en offroit d'admirables. Voilà, Vitikind, ce qui vous servira d'excuse aux yeux de la postérité : vous ne pouviez céder qu'à l'admiration³⁸¹ »

Charlemagne est ainsi vu comme étant le plus grand homme du siècle, celui à même de pouvoir « sauver » un peuple barbare qui manquait d'éducation et de vertus. Tandis que la Saxe se soulève de nouveau et que Vitikind demande justement au roi danois de combattre aux côtés de Charlemagne, car sa cause est devenue celle de tous les rois, ce dernier refuse. Godefroy affirme préférer la justice à sa couronne et ne cède pas dans ses opinions. Il considère encore la

³⁸⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 15, p. 216.

³⁸¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 1, p. 26.

guerre contre les Saxons injuste. Cette peur de la propagation de la révolte, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, est un parallèle que nous pouvons de nouveau mentionner ici.

« Les prodigieuses émigrations des saxons, la longue guerre qu'ils ont soutenue, leur résistance héroïque, en fixant sur eux les yeux de toute l'Europe, ont servi à répandre dans tous les pays leurs idées d'indépendance ainsi ce mal (si c'en est un) est irréparable [...] Il me semble donc que surtout dans le siècle où nous sommes, les princes qui veulent conserver leur autorité, font une étrange folie de prendre part à la guerre, et par conséquent de dégarnir de troupes leurs états, d'épuiser leurs finances et d'accabler leurs peuples d'impôt. Est-ce en ruinant sa nation, en faisant une multitude innombrable de mécontents, en prodiguant l'or et le sang de ses sujets, qu'on peut raisonnablement se flatter de prévenir une révolution ? Conserver dans ses états la paix et l'abondance, y faire fleurir le commerce et les arts, gouverner avec justice, se montrer humain, généreux, populaire, voilà, croyez-moi, la véritable politique des rois ; ce sera la mienne jusqu'à mon dernier soupir³⁸² ».

La première partie de cet extrait loue l'héroïsme des révolutionnaires qui se sont battus pour leur indépendance. À travers la voix de Godefroy se cache celle de son auteure qui loue les premiers temps de la Révolution française et qui nuance le « mal » associé à cette volonté de changement. La deuxième partie dénonce tout ce qui peut la provoquer. L'épuisement des finances et les impôts reviennent de nouveau comme les causes principales du désordre et du malheur du peuple, qu'il soit médiéval ou contemporain de l'auteure. Godefroy présente ici une solution qui paraît toute simple, à savoir maintenir la paix et la justice, tout en prenant soin de son peuple et de ses besoins. La guerre entraîne des frais qui lui paraissent ridicules et inutiles, tout comme ils furent perçus à la fin du XVIII^e siècle lorsque la France entra plusieurs fois en guerre³⁸³. Les sentiments d'humanité et de générosité sont des exemples de qualités que Félicité de Genlis désire mettre en avant lorsqu'elle plonge son lecteur dans un temps où l'honneur de la chevalerie transcende tout son récit. Un souverain étranger se prononce ici sur une révolte qui se passe non loin de ses frontières et qui semble avoir suffisamment de recul pour donner du crédit à ses réflexions. Godefroy justifie encore son refus en précisant que la seule raison qui lui ferait prendre les armes est celle de défendre son pays et son peuple puisque « la crainte et les terreurs sont le partage des tyrans ; [...] parce que je hais le despotisme, et que ma conduite, mes sentimens et la pureté de mes intentions me répondent de l'amour et de la fidélité de mes sujets³⁸⁴ ». En se prévenant de toute forme de despotisme, et en ayant conscience de ce qui fait les tyrans, le roi danois se préserve ainsi de toute rébellion et s'assure de toute fidélité.

³⁸² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 1, p. 27-28.

³⁸³ La France déclare la guerre à plusieurs pays durant la Révolution, que cela soit à l'Autriche, à l'Espagne ou à l'Angleterre.

³⁸⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 1, p. 29.

Un regard critique doit tout particulièrement être posé sur ce personnage. En effet, lorsque l'on s'intéresse un peu plus près à la vie du roi danois ayant été le successeur de Sigefroy et ayant vécu durant le règne de Charlemagne, Eginard mentionne effectivement un Godefrid, mais qui ne se comporte pas comme le personnage de Félicité de Genlis. Selon le biographe de Charlemagne, le roi danois était aussi orgueilleux et vaniteux qu'il était conquérant³⁸⁵. Ce qui vient à détruire tout le plaidoyer du « sage souverain ». De plus, dans sa lettre, le roi mentionne une fidélité sans borne de son peuple, une information qui apparaît ici comme fictionnelle. En effet, en 810, Godefrid est tué par un de ses hommes après avoir mené plusieurs batailles contre les Francs quelques années plus tôt. C'est son successeur, Hemming, qui conclut un traité de paix avec Charlemagne³⁸⁶. Peut-on simplement y voir une erreur historique de l'auteure ou une nouvelle adaptation consciente ? L'objectif principal de Félicité de Genlis n'est pas la vérité historique, même si elle y tient, mais plutôt les enseignements qu'un tel discours peut procurer à quiconque le lit ou l'entend. Ses réflexions n'en ont pas moins de sens et font particulièrement écho dans une époque troublée par les révoltes. La « solution » bien qu'illusoire ou idéaliste que propose son personnage suffit à elle seule.

2.1.3. La duchesse Béatrix de Clèves

« [...] la Duchesse de Clèves donnant le noble exemple d'une modération sublime³⁸⁷ », telle est la description qu'en fait l'ancien premier ministre du calife Aaron Raschid. Lorsque ce dernier parle de la duchesse Béatrix au chapitre 2 du troisième tome, il révèle tout ce qu'incarne Béatrix de Clèves. La duchesse est assiégée par les « princes confédérés³⁸⁸ » qui veulent absolument la voir se marier. De nombreux chevaliers, dont Olivier et Isambard, viennent à sa cour lui prêter main-forte. Plusieurs assemblées se tiennent dans un camp comme dans l'autre afin de discuter de la continuation de la guerre. L'ancien premier ministre et vizir, Barmécide, conseille Gérold³⁸⁹ qui selon lui commet un crime en menant cette guerre. En effet, pour lui,

³⁸⁵ EGINHARD, *Vie de Charlemagne*, éd. SOT Michel et VEYRARD-COSME Christiane, Paris, Les Belles-lettres, 2014, p. 31.

³⁸⁶ FORTE Angelo, ORAM Richard Duncan et PEDERSEN Frederik, *Viking Empires*, Cambridge, Presse universitaire de Cambridge, 2005, p. 48.

³⁸⁷ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 2, p. 54.

³⁸⁸ Nous remarquons de nouveau l'usage d'un terme anachronique concernant une époque médiévale. « Confédérés » est associé aux princes durant les Temps modernes. Il s'agit d'un adjectif qualifiant une alliance, une confédération qui n'est employée que dans le cadre de souverains. En effet, on dit « se confédérer avec plusieurs Nations, pour attaquer, ou pour se défendre ». ; « Condéfaction », in FÉRAUD Jean-François (dir.), *Dictionnaire Critique de la Langue Française [1787]*, reproduction fac-simile, préface de CARON Philippe et WOOLDRIDGE Terrence Russon, t. 1, Tübingen, Niemeyer, 1994, p. 526 (Lexicographica. Series maior, n° 51).

³⁸⁹ Il existe réellement un Gérold de Bavière. Ce dernier est le frère de la reine Hildegard, la deuxième épouse de Charlemagne. Préfet de Bavière et fonctionnaire loyal du futur empereur, il est tué en 799 dans une bataille contre les Avars en Pannonie. ; NELSON Janet L., *King and Emperor*, op. cit., p. 373.

une guerre offensive n'est pas légitime. La duchesse demande plusieurs fois la paix aux confédérés sans que ces derniers l'acceptent. Elle fait preuve de clémence et de modération dans tous les actes et décisions qu'elle prend. Et même en dehors du contexte de la guerre, lorsqu'une vieille femme, complice d'Armoflède, veut attenter à ses jours en essayant de lui faire prendre une potion, elle ne la bannit pas de son propre chef, car elle « craint, jusqu'à l'apparence du despotisme, [...] cette vieille femme a été traduite devant les tribunaux [...] parce qu'ici les loix remplies d'humanités, donnent aux accusés en matière criminelle, des moyens de défenses infiniment étendus³⁹⁰ ». Félicité de Genlis indique de quelle manière même les pires criminels doivent être jugés équitablement et dans la plus pure des justices. Lorsque les tribunaux expéditionnaires envoient de nombreux hommes et femmes à la mort sans que ces derniers ne puissent se défendre, l'auteure atteste que c'est être un despote que de décider seul de la sentence d'une personne. Le portrait de la duchesse Béatrix de Clèves est celui d'une souveraine juste et éclairée qui a à cœur l'exécution d'une bonne justice.

Ce modèle de modération et de considération pour le peuple est particulièrement visible dans le chapitre 5 lorsque la duchesse réunit sur une grande plaine tout son peuple afin de lui demander son avis sur la bataille qui s'apprête à se donner. Le titre du chapitre : « une princesse éclairée et vertueuse » annonce déjà toutes les qualités de la duchesse. Remarquons tout de même que ce chapitre constitue le dernier du deuxième tome dans l'édition de 1797. Toute la préparation à la guerre se déroule dans le tome deux avant que cette dernière et son issue ne se passent dans le troisième. L'édition originale préfère insérer tout cela dans un même tome. Ainsi, lorsque la duchesse traverse la foule qui l'acclame et s'arrête pour lui parler, le lecteur a déjà eu un aperçu de sa personne au début du troisième tome. Ce n'est pas une foule désordonnée et idolâtre qui l'entoure. Ses sujets la respectent et s'organisent en ligne afin de la laisser passer. Une fois arrivée sous une tente, Béatrix commence son discours.

« Il [son instituteur] m'apprit dès mon enfance, que des prérogatives injustes avilissent moins ceux qui les accordent, qu'elles ne deshonnorent celui qui les conserve ; il m'apprit qu'il est beau de gouverner un peuple, qui pense et qui connoît ses droits, parce que celui-là seul peut juger la conduite de son chef, apprécier la vertu, et dispenser la gloire, par son approbation et son amour³⁹¹ »

L'éducation de la duchesse lui permet de prendre conscience de ses limites et des droits qu'un peuple doit posséder. Béatrix, qui craint le despotisme, ne se trouve honorée que si son peuple la juge légitime de le gouverner en « l'adorant ». Par conséquent lorsqu'elle prononce

³⁹⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 4, p. 67.

³⁹¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 5, p. 72.

son discours, elle use d'un vocabulaire qui tourne autour du choix que les membres de son duché doivent entériner. Le peuple doit décider de la proposition politique qu'elle lui soumet. Ainsi, elle rappelle à tous leur liberté et leur droit de la déposer si elle en venait à devenir tyrannique. Elle se dévoue entièrement à eux et en vient même à leur laisser le choix de ce qu'elle appelle un « emploi ». En effet, afin d'empêcher la guerre, Béatrix suggère qu'elle abdique pour éviter à son peuple de subir des combats sanglants qu'il ne mérite pas.

« [...] j'ai pensé qu'il vous seroit avantageux, de passer sous la domination du Monarque le plus puissant et le plus vertueux de l'Europe ; j'ai fait pressentir Charlemagne, et si vous acceptez mon abdication, ce grand Prince deviendra votre Souverain ; ou si vous préféreriez un gouvernement républicain, il sera votre protecteur et votre allié. C'est à vous de choisir ; pour moi, je pense, d'après le sage Théobald, qu'il n'existera jamais un gouvernement parfait, parce qu'il est impossible de fixer la volonté de l'homme, et de borner ses désirs, et parce qu'on ne peut se passer de chefs, et que leur ambition pourra toujours renverser les plus sublimes institutions, ou les rendre inutiles. Mais s'il est vrai que la paix et la tranquillité, soient les premiers des biens, le gouvernement monarchique fondé sur les loix seroit peut être le meilleur de tous, si les sujets et les souverains étoient bien convaincus d'une grande vérité : *c'est que le peuple a toujours le droit et le pouvoir de déposer les tyrans*³⁹² ».

À travers cet extrait, Félicité de Genlis provoque ainsi toute la réflexion autour des deux régimes qui s'affrontent dans la dernière décennie de son siècle. Elle expose, en se servant de la voix sage et presque philosophique de son personnage, la difficulté à ne jamais trouver un bon système gouvernemental puisque l'homme sera toujours ambitieux et le peuple dépendant d'un chef. Charlemagne est une nouvelle fois présenté ici comme le meilleur souverain et comme le plus vertueux puisqu'il est prêt à s'occuper d'un peuple qui n'est pas le sien, et dont il n'a pas voulu, sans l'avilir ; il désire simplement le protéger, tout en lui laissant son propre gouvernement. Quoique Béatrix ne croie pas en la perfection, elle vante tout de même les mérites d'une monarchie constitutionnelle, telle que voulue et vantée par Félicité de Genlis elle-même. Par le choix de l'édition qui expose la dernière phrase de l'extrait en la mettant en italique, l'auteure insiste sur cette dernière comme un enseignement aux souverains. Ceux-ci doivent prendre conscience que le peuple a tout pouvoir sur lui. Seulement, et elle en fait part dans une note en fin d'ouvrage, Félicité de Genlis trouve qu'une démocratie laisse au peuple une trop grande liberté qui le fait tomber dans l'excès puisqu'il pense que seule sa volonté fait loi. Un débordement qu'elle dénonce encore à la fin de son œuvre avec la révolte contre Bermude. Seulement, même si elle le déplore, elle n'en est pas moins admirative qu'un tel peuple, à savoir les cantons démocratiques suisses, ait réussi à instaurer un tel régime³⁹³.

³⁹² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 5, p. 76-77.

³⁹³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 8, p. 498-499.

Lorsqu'elle traite de la paix, Béatrix de Clèves incarne de nouveau l'exemple même de ce que la vertu peut produire en une souveraine modeste et modérée. En effet, lorsque dans le chapitre 9, elle tente une première fois d'obtenir la paix avec les « princes confédérés », elle précise qu'elle ne s'est contentée que d'exposer l'injustice de leurs actions, car « [...] elle savoit que le langage de la modération est toujours le plus persuasif, et le seul qui ait de la dignité ; [...] il est glorieux de vaincre ses ennemis, et non de les insulter, et qu'enfin des manifestes ne doivent pas ressembler à des libelles³⁹⁴ ». Au XVIII^e siècle, un libelle est un écrit injurieux qui n'a pas la signification de la requête écrite médiévale. Nous retrouvons là de nouveau un anachronisme qui permet à Félicité de Genlis de raccrocher son lecteur à un élément qu'il connaît et qu'elle dénonce par la même occasion, elle-même ayant été victime de libelles. Enfin, la duchesse tranche pour une paix simple avec pour seul dédommagement le paiement des frais de guerre. Nous verrons comment cette paix a été négociée par les chevaliers dans le point consacré aux vertus chevaleresques.

Béatrix de Clèves est un personnage féminin au caractère vertueux qui affirme que le bonheur populaire, la paix et la justice par des lois justes et équitables sont les meilleurs moyens pour un pays d'être heureux. Elle semble résumer à elle seule tout ce dont Félicité de Genlis désire faire prendre conscience à ses contemporains au sein de ce tome. Elle incarne le modèle féminin du souverain exemplaire. Félicité de Genlis tente de démontrer à travers elle toute la force et les capacités des femmes en général. Avant même que la Révolution française n'éclate, la comtesse de Genlis était décriée pour occuper une place d'homme en étant gouverneur des enfants du duc d'Orléans. Le gouverneur ne souhaite pas se comporter comme un homme. Elle désire au contraire s'affirmer en tant que femme afin d'y montrer toute l'étendue de son caractère et de son autorité³⁹⁵. Ainsi, elle n'assigne pas sa fonction à un sexe, tout comme Béatrix qui est une femme monarque à qui on veut associer un homme pour régner. Félicité de Genlis expose ici un personnage féminin éclairé qui, dans sa politique, s'avère n'avoir que les plus justes pensées et actions. Durant les premiers temps de la Révolution française, les femmes sont traitées comme les hommes dans le sens où elles sont tout autant guilloténées, jugées et décriées ou applaudies. Seulement, lorsque la Révolution prend une tournure plus radicale en 1793, les femmes sont réduites au silence avec notamment l'interdiction à toute participation politique que cela soit dans les clubs ou dans les assemblées³⁹⁶. On leur interdit

³⁹⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 9, p. 158.

³⁹⁵ LOTTERIE Florence, *Le genre des Lumières : femme et philosophe au XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 249 (L'Europe des Lumières, n° 23).

³⁹⁶ IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *op. cit.*, p. 14.

jusqu'au statut de citoyenne³⁹⁷. Il y règne une misogynie que Félicité de Genlis pressent auparavant³⁹⁸ et semble vouloir combattre à travers non seulement le personnage souverain de Béatrix, mais également les personnages féminins que nous verrons par la suite.

Enfin, Félicité de Genlis, attachée à l'éducation de ses élèves, dont l'un deviendra le futur roi des Français en 1830, précise dans son conte que Théobald eut « la gloire de former ce cœur si noble, et si sensible, et de développer ces vertus et cette raison supérieure, qui la distinguent de toutes les personnes de son rang³⁹⁹ ». En faisant parler son personnage, Félicité de Genlis précise tout de même dans une note de bas de page, le phénomène extraordinaire que Béatrix incarne.

« Le lecteur doit se rappeler, qu'il est question d'une Princesse du neuvième siècle. On sait, que de nos jours les Princes et Princesses sont sans préjugés, savent voir par leurs propres yeux, ne se laissent gouverner que par la raison, connoissent et remplissent les devoirs imposés par la justice, la reconnaissance et l'amitié ; mais dans le tems reculé, dont j'esquisse l'histoire, ils n'étoient pas si avancés, une Princesse éclairée, sensible et d'un grand caractère, étoit alors une espèce de phénomène⁴⁰⁰ ».

Par ce rappel, c'est toute l'éducation qu'elle instaure à ses élèves qui transparait. Félicité de Genlis encourageait ces derniers à fuir ne serait-ce que l'apparence du préjugé en les confrontant à plusieurs exercices, qu'ils soient physiques⁴⁰¹ ou moraux, ce qui en soit était une nouveauté⁴⁰². Elle leur apprenait la justice à travers différents écrits et avait à cœur de les transformer en des citoyens nobles et vertueux. Elle ne donne pas une éducation traditionnelle et aristocratique à Louis-Philippe⁴⁰³ pour qu'il puisse posséder une série de valeur morale digne de son rang. Lorsque Charlemagne affirme dans son discours se plaire à se « dépouiller du rang que le hasard m'a donné⁴⁰⁴ », on peut y reconnaître la voix de l'ancien gouverneur qui affirmait

³⁹⁷ Olympe de Gouges qui écrit la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* a rencontré Félicité de Genlis lorsqu'elles fréquentent toutes deux le salon de Madame de Montesson. Les deux femmes désirent faire prendre conscience de leur droit aux femmes, mais à l'inverse de sa « camarade » guillotinée le 3 novembre 1793, Félicité de Genlis le fait dans un cadre fictionnel. ; IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *op. cit.*, p. 14. ; GODINEAU Dominique, *Les femmes dans la France moderne : XVI^e-XVIII^e siècle*, nouvelle édition, Paris, Armand Colin, 2021, p. 240 et p. 262 (U. Histoire).

³⁹⁸ Félicité de Genlis écrit notamment *Adèle et Théodore* en 1782 dans lequel elle prône une éducation égalitaire. ; GENLIS Félicité de, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des Princes et des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe*, éd. BROUARD-ARENDIS Isabelle, *op. cit.*, p. 9.

³⁹⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 15, p. 229-230.

⁴⁰⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 15, p. 230.

⁴⁰¹ DOMINIQUE Julia, « Princes et élèves : les études des princes d'Orléans sous l'autorité de Madame de Genlis (1782-1792) », in CONDETTE Jean-François et CASTAGNET-LARS Véronique (dir.), *Histoire de l'éducation, pour une histoire renouvelée des élèves (XVI^e-XX^e siècles). Volume 2 : sources et méthodes*, n°151, 2019, p. 63-121, ici p. 89.

⁴⁰² REID Martine, *op. cit.*, p. 102.

⁴⁰³ DE POORTERE Machteld, *op. cit.*, p. 32-33.

⁴⁰⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 6, p. 29.

de la même manière dans ses *Leçons d'une gouvernante à ses élèves* donner « ce qui vaut mieux que la naissance [...] que vous tenez du hasard⁴⁰⁵ ». Il est interpellant dans un conte qu'elle considère comme exemplaire pour son époque troublée et décadente, de voir ce retournement de situation. En effet, Félicité de Genlis semble affirmer, peut-être ironiquement, que les souverains éclairés demeuraient une exception et que son siècle offre davantage de souverains sans préjugés. Charlemagne, Godefroy et Béatrix⁴⁰⁶ paraissent, de fait, les exceptions du IX^e siècle. Si elle déplore l'attitude des dirigeants de son temps, elle n'en dénigre pas pour autant leur capacité. Ainsi, l'exemple qu'elle désire montrer ici tient à encourager les souverains et futurs princes à se comporter comme des exemples qu'elle considère comme les plus parfaits, comme des phénomènes extraordinaires.

2.2.« Candeur et loyauté »

Comme nous l'avons vu dans la partie précédente, la chevalerie fait partie des éléments caractéristiques du Moyen Âge que Félicité de Genlis reprend alors même qu'elle a conscience de l'anachronisme de cette notion dans le siècle de Charlemagne. Il ne s'agit pas ici de débattre sur ce qu'est la chevalerie, mais plutôt de voir de quelle manière l'auteure l'utilise. Durant son siècle, la chevalerie constitue un véritable « programme moral⁴⁰⁷ » qu'elle met à contribution dans son œuvre. L'auteure élabore pareillement tout un programme de fidélité autant filiale que religieuse en peignant des femmes à la personnalité idéalement exemplaire.

2.2.1. Les vertus chevaleresques

Lorsque Félicité de Genlis présente ses chevaliers pour la première fois, elle leur attribue une devise : « la gloire et l'amitié » avec, sur leur bouclier, les mots « candeur et loyauté⁴⁰⁸ » embellis d'un cygne. Au Moyen Âge, cet animal symbolise la pureté, la métamorphose, le chant ou encore la mort paisible⁴⁰⁹. Le choix du cygne⁴¹⁰ joint aux quatre mots détermine ce qu'elle voit à travers ses protagonistes et leurs qualités principales. Cela résume les valeurs que sont la candeur, la simplicité et l'amitié solide qui font partie du quotidien moral de Félicité de Genlis, mais également de l'éducation qu'elle adressait à ses

⁴⁰⁵ GENLIS Félicité de, *Leçons d'une gouvernante à ses élèves, ou Fragmens d'un journal, qui a été fait pour l'éducation des enfans de Monsieur d'Orléans*, t. 2, Paris, Onfroy, 1791, p. 9.

⁴⁰⁶ Notons que comme nous n'avons pratiquement aucune information sur la véritable vie de cette duchesse, il faut prendre avec précaution les discours et actes attribués à Béatrix de Clèves dont il pourrait simplement s'agir de la transposition des pensées de Félicité de Genlis.

⁴⁰⁷ CROUCH David et DEPLOIGE Jeroen (éd.), *op. cit.*, p. 4.

⁴⁰⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 1, p. 3.

⁴⁰⁹ Cette métamorphose rappelle la légende germanique du chevalier qui se transforme en cygne, dans le *Chevalier au cygne* ou encore le chant invitant à la conversion. ; PASTOUREAU Michel, *op. cit.*, p. 153-154.

⁴¹⁰ Pour cette question, se référer à la première partie.

élèves⁴¹¹. Lorsqu'elle livre son conte en 1795, elle n'est plus éducatrice des princes et princesses d'Orléans depuis quelques années. Cependant, la comtesse garde un œil sur ses protégés, que cela soit par correspondance ou par ses écrits. La source d'inspiration que seront Olivier et Isambard pour les autres chevaliers plus loin dans le récit demeure une manière pour elle d'encore instruire ses anciens élèves, et notamment Louis-Philippe pour qui elle a une profonde affection. Néanmoins, réduire les prétentions de l'auteure au prince ne lui rendrait pas justice lorsque l'on sait qu'elle écrit au début de la Révolution un *Discours sur l'éducation publique du peuple*. Comme nous l'avons dit dans la partie précédente, ses prétentions semblent vouloir aller au-delà de son cadre privé et s'étendre à un plus large public.

Si Olivier et Isambard demeurent les chevaliers exemplaires que Félicité de Genlis valorise le plus, elle ne manque pas de doter ses autres personnages de toutes les valeurs communes aux chevaliers qui « [...] dans ce siècle d'héroïsme et de loyauté ; les plus vaillants chevaliers regardoient la religion comme l'unique base de la morale et des vertus⁴¹² ». À l'instar des souverains, les chevaliers véhiculent eux aussi la bonne conduite, pieuse et courageuse. Cependant, même si les chevaliers s'adressent davantage aux Français en général plutôt qu'à un prince ou futur souverain en particulier, le caractère de Louis-Philippe au début de la Révolution paraît être imprégné de cet esprit de chevalerie. En effet, durant les premières années révolutionnaires, le jeune prince est un modèle de piété, d'attention aux besoins des autres, puisqu'il se rend souvent auprès des pauvres et malades, mais également auprès des hommes qu'il commande⁴¹³⁴¹⁴. Fidèle en amitié tout comme à sa famille, Louis-Philippe semble correspondre au chevalier idéal tel que décrit par Félicité de Genlis.

Les caractéristiques principales qui sont mises en avant auprès des chevaliers sont leur générosité, leur honneur ainsi que leur courage. Ils sont les défenseurs des plus faibles, « la veuve et l'orphelin », et les protecteurs de la religion catholique. Ils accomplissent par conséquent ce que promeut Charlemagne au sein de ses capitulaires⁴¹⁵. Olivier est parmi ceux qui incarnent le mieux ces caractéristiques et qui font partie des membres de la cour les plus proches de l'Empereur. Le chevalier ne manque pas d'audace lorsqu'il juge son souverain,

⁴¹¹ REID Martine, *op. cit.*, p. 104.

⁴¹² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 8, p. 60.

⁴¹³ Louis-Philippe est à la tête d'un régiment à partir du 16 juin 1791 jusqu'au début du mois d'avril 1793, où il est forcé de quitter l'armée à la suite d'un mandat d'arrêt contre lui. ; ANTONETTI Guy, *op. cit.*, p. 179 et REID Martine, *op. cit.*, p. 147.

⁴¹⁴ REID Martine, *op. cit.*, p. 130.

⁴¹⁵ La défense de la veuve et l'orphelin est d'ailleurs prôné dans les capitulaires de 802. ; FLORI Jean, *L'idéologie du glaive. Préhistoire de la chevalerie*, Genève, Droz, 1983, p. 80.

considérant comme tyranniques ses actions lorsqu'il l'empêche de pouvoir aimer Célanière, ou de vouloir le braver justement pour cette interdiction. Seulement, son courage à défier Charlemagne ne tient pas longtemps lorsqu'ils ont une conversation qui lui fait prendre conscience de son impétuosité et lui rappelle toute la considération et l'infini respect qu'il a pour son souverain. Il est d'ailleurs l'un des plus fidèles chevaliers de Charlemagne. Ce dernier était prêt à lui offrir la main de sa fille, en récompense de ses services. Mais fidèle plus à l'honneur qu'à le satisfaire, Olivier refuse en précisant que « c'est l'ambition seule qui fait les ingrats⁴¹⁶ » lorsque Charlemagne s'écrie n'avoir que des ingrats autour de lui. Il est d'autant plus fidèle à ses serments que lorsque Célanière le conjure de partir pour ne plus avoir à souffrir de le voir, elle l'implore en ces mots : « Soyez toujours, dit-elle, ce que vous avez été jusqu'ici, généreux autant que brave, le défenseur de l'infortuné et le protecteur d'un ennemi vaincu !⁴¹⁷ », ce qui est pour elle toute source de vertus. Félicité de Genlis peint Olivier comme l'amant torturé et le fidèle chevalier. Tout comme son auteure, il maintient de manière assidue ses convictions et ses principes. Félicité de Genlis l'affirme, ses pensées n'ont jamais changé, peu importaient les événements⁴¹⁸. La constance et le respect des promesses peuvent faire écho aux comportements regrettés de certaines personnes de l'entourage de Félicité de Genlis allant jusqu'au roi lui-même, considéré comme n'étant pas une personne de confiance.

Mais si Olivier semble tiraillé entre amour et raison, il peut compter sur son ami Isambard pour toujours l'épauler et le soutenir. C'est la définition même de leur amitié et de cette force presque héroïque de vouloir sacrifier jusqu'à sa vie pour l'autre. Isambard désire abandonner son bonheur en laissant Olivier épouser Béatrix dans le troisième tome lorsque les deux personnages tombent amoureux tandis que lui-même est épris de la duchesse. Isambard se comporte de manière plus effacée et sans trop d'espérance, il est dans une retenue et une humilité encore plus prononcées qu'Olivier qui est en proie à des songes et des sentiments tortueux. Cette amitié solide, Félicité de Genlis la dévoile d'ailleurs dans la cérémonie qui unit deux chevaliers entre eux lorsque Lancelot et Angilbert désirent devenir frères d'armes, inspirés par l'amour qui unit Olivier et Isambard.

« Ils se donnèrent la main, et Angilbert prenant la parole prononça le serment suivant : Par tout ce que la religion, l'honneur et la vertu peuvent avoir de plus sacré, je m'engage à réunir pour jamais, tous mes intérêts de fortune, d'ambition et de gloire, avec les tiens ; à partager toujours tes travaux et tes dangers, à te seconder dans toutes tes entreprises ; à tout quitter

⁴¹⁶ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 12, p. 146.

⁴¹⁷ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 12, p. 159.

⁴¹⁸ Cf. première partie. ; « Dans tous mes ouvrages (ceux faits avant et depuis la révolution), on trouvera les mêmes principes, les mêmes sentimens, la même morale ». ; GENLIS Félicité de, *Précis de la conduite de Madame de Genlis*, op. cit., p. 239.

pour te défendre ou pour te délivrer. Je te promets de ne jamais flatter tes passions, de te dire toujours la vérité, au risque même de te déplaire ; et si tu t'égaras, de t'excuser, de te plaindre, et d'employer tous mes soins à te consoler. Désormais tes amis et tes ennemis seront les miens ; et les bienfaits ou les injustices dont tu seras l'objet, m'inspireront ou la plus vive reconnaissance ou le plus violent ressentiment que je puisse éprouver⁴¹⁹ ».

L'auteure retranscrit à travers cet extrait comme un résumé de toutes les qualités que peut posséder un chevalier vis-à-vis d'autrui. Cette amitié aussi fidèle qui transcende la religion, l'honneur et la vertu, demeure non seulement ce qu'elle inspirait le plus à ses élèves, mais ce qu'elle désire exposer également au peuple français. Ce partage et cet intérêt dévoilent l'amitié au sens le plus pur⁴²⁰. Nous pourrions même aller jusqu'à émettre un certain parallèle avec ce qui deviendra la nouvelle devise de la France. La fraternité fait partie des trois mots choisis afin de symboliser cet air nouveau. C'est en tout cas le timide esprit qui s'en dégage en ces temps révolutionnaires, mais qui n'est adopté officiellement qu'en 1848⁴²¹, avec la devise française : Liberté, Égalité, Fraternité. Félicité de Genlis peut avoir tout à la fois mélangé la fraternité révolutionnaire, liée à l'appartenance d'une même nation⁴²² avec celle des chevaliers.

Si elle cherche à inculquer quelques valeurs morales à son entourage ou aux Français, Félicité de Genlis ne se contente pas de montrer le côté « parfait » de ces qualités. Elle les expose face à l'adversité mettant ainsi le chevalier dans une situation périlleuse qui peut lui faire perdre toute assurance de sa propre personne.

« Ogier, guerrier, philosophe, amant romanesque, ami sûr et fidèle, plein de franchise et de générosité, avec une raison supérieure, avoit l'imagination trop vive et une trop grande sensibilité pour que sa conduite fût toujours d'accord avec ses lumières et ses principes ; il prenoit facilement des partis extrêmes, et souvent y renonçoit avec une étonnante légèreté ; dominé par ses sensations et ses premiers mouvemens, son esprit et sa réflexion lui faisoient aisément connoître les erreurs dans lesquelles il étoit tombé⁴²³ ».

Ainsi, même un chevalier aussi exemplaire qu'Ogier le Danois peut se laisser séduire. De nouveau, les qualités premières du chevalier sont la générosité, l'honnêteté et la fidélité. Malgré ses valeurs morales et sa bravoure, ce dernier succombe au vice, tel que le nomme ainsi Félicité de Genlis, de tomber sous le charme manipulateur et « pervers » d'Armoflède.

⁴¹⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 10, p. 160.

⁴²⁰ Ce serment d'amitié existe réellement au Moyen Âge. En effet, on parle de serment d'amitié politique dans les annales carolingiennes, mais c'est dès le V^e siècle que les pactes d'amitié deviennent plus personnels. ; LE JAN Régine, « Amitié et politique au haut Moyen Âge », in *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, vol. hs11, n°3, 2016, p. 57-84, ici p. 61 et p. 63.

⁴²¹ BOWMAN Frank Paul, *Le Christ des barricades : 1789-1848*, préface de ROUVILLOIS Frédéric et VANDEN ABEELE-MARCHAL Sophie, Paris, Cerf, 1987, p. 18 (Lexio).

⁴²² MOREL Anne-Rozenn, « Le principe de fraternité dans les fictions utopiques de la Révolution française », in *Dix-huitième siècle*, vol. 41, n° 1, 2009, p. 120-136, ici p. 123, <https://doi.org/10.3917/dhs.041.0120> (consulté le 16 mai 2022).

⁴²³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 22, p. 353.

Néanmoins, même lorsqu'il est tenté et séduit par la mauvaise raison, le chevalier finit par suivre le bon chemin grâce à son esprit et sa réflexion. Félicité de Genlis désire ainsi enseigner à son lecteur à quel point il est précieux d'avoir suffisamment d'esprit afin de prendre conscience de ses actes et d'agir en conséquence. Le chevalier peut ainsi se perdre et se retrouver, tout comme il peut essayer de montrer le bon chemin à ceux qu'il estime se perdre. Ainsi, le « pieux Meinrad ne convertit pas Armofléde ; mais il lui causa la plus cruelle humiliation qu'elle eut jamais éprouvée ; la vertu de Meinrad donnoit un air de prophétie à son discours, qui troubla et intimida l'effrontée Armofléde⁴²⁴ ». Le vocabulaire religieux revient ici par les paroles de Félicité de Genlis qui montre de nouveau la puissance de la vertu quasi religieuse et prophétique.

Tout comme le peuple sollicité précédemment, les chevaliers peuvent également participer aux débats politiques lors d'assemblées, qu'ils soient appelés ou venus de leur plein gré. Tout au long du conte, Olivier et Isambard ne manquent pas de faire part de leur opinion et de leur sagesse lorsque l'occasion se présente. Cependant, lors de la victoire de Béatrix sur les « princes confédérés », ce sont tous les chevaliers défenseurs de la duchesse qui se prononcent sur la question en un grand conseil qui se tient dans un vaste salon. Les salons sont épisodiquement présents dans le conte et peuvent être le lieu de moments importants, tout comme ce fut le cas pour Félicité de Genlis aux prémices de la Révolution. La comtesse tient un salon hebdomadaire dans lequel on parle de politique⁴²⁵. Les salons de manière générale prennent un tournant politique et sont considérés comme plus neutres que les clubs moins privés⁴²⁶. Par le salon qu'elle tient et l'éducation qu'elle assure, Félicité de Genlis demeure une référence pour les Orléans en matière idéologique et politique jusqu'en 1789⁴²⁷. En pleine émigration, il est à supposer qu'elle regrette quelque peu l'influence qu'elle eut pu avoir dans le passé. Il ne s'agit certes pas des mêmes sujets politiques, mais le thème général correspond. Ainsi, plusieurs chevaliers se prononcent sur la paix et les « punitions » que Béatrix doit attribuer à ses ennemis. Theudon, le roi de Pannonie⁴²⁸ et le duc de Bénévent⁴²⁹ encouragent la

⁴²⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 6, p. 97.

⁴²⁵ Au château de Bellechasse, elle tient tous les samedis un salon dans lequel discutent des proches du duc d'Orléans comme des siens au sujet de l'actualité. ; REID Martine, *op. cit.*, p. 122.

⁴²⁶ GODINEAU Dominique, *op. cit.*, p. 232.

⁴²⁷ IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *op. cit.*, p. 12.

⁴²⁸ La Pannonie est sous domination franque durant le IX^e siècle. ; PAMLÉNYI Ervin (dir.), *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, trad. par PÖDÖR László, préface de CASTELLAN Georges, Roanne, Horvath, 1974, p. 36. Félicité de Genlis précise de plus dans son conte que Theudon est un petit roi de cette région qui finit par trahir Charlemagne. ; *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 26, p. 308.

⁴²⁹ Grimoald est duc de Bénévent. Charlemagne le retient un temps en otage avant de le ramener dans le Bénévent, car il était suspecté d'amener des troubles et de soutenir Adelchis (Adalgise dans le conte) dans sa révolte. ; NELSON Janet L., *King and Emperor*, *op. cit.*, p. 235.

duchesse à agrandir ses états en prenant possession de terres voisines du duché de Clèves appartenant à Gérold, comte de Bavière. Axiane s'y oppose et plutôt que de prôner cet esprit de conquérant dangereux, elle soutient des idées de justice et de modération⁴³⁰. Plusieurs chevaliers s'opposent à leur tour à ses grandes idées en soutenant le ravissement aux ennemis de ce qui fait leur puissance.

« Isambard réfuta avec éloquence tous les argumens de cette politique odieuse et malheureusement trop accréditée ; [...] je soutiens que la seule manière de rendre une paix solide et véritablement glorieuse, c'est de déraciner tous les germes de la haine, d'éteindre tous les ressentimens et de donner le grand exemple d'une généreuse modération dans la prospérité. Tous les François applaudirent avec transport à ce discours ; car leur premier mouvement fut toujours d'admirer la générosité, et de se livrer avec enthousiasme aux nobles sentimens qu'elle inspire⁴³¹ ».

De nouveau, la modération semble être la meilleure manière pour un souverain de diriger et de traiter un ennemi, une fois la haine éliminée. La générosité, faisant partie de l'être même du chevalier Isambard, convainc les autres chevaliers. Son comportement inspire autant les personnages du conte qu'il devrait inspirer le lecteur puisque Félicité de Genlis écrit anachroniquement « tous les François ». Le chevalier Roger « joignit à son suffrage une proposition nouvelle⁴³² » dans laquelle le bien public est mis en avant. Ainsi, il propose, par ce mot moderne qu'est le suffrage, qu'il est « digne de la Princesse, de les forcer d'établir dans leurs états des loix sages, et bienfaisantes⁴³³ », comme Charlemagne fit avec les Saxons, pour que ces princes despotes ne deviennent pas des tyrans. Le passage de la force est critiqué par ce long discours d'Olivier. Le protagoniste est celui à qui Félicité de Genlis donne le plus voix au chapitre et même lorsque son frère d'armes débat en sa compagnie, il finit par prononcer la dernière parole ou prendre la dernière décision⁴³⁴.

« Je conviens, dit-il, qu'arrêter le cours affreux des proscriptions et des meurtres, est le plus digne emploi que l'on puisse faire de la force et le résultat le plus précieux de la victoire ; mais, [...] toutes les loix, (que la morale ne réprouve pas) sont essentiellement bonnes, si elles conviennent aux peuples qui les suivent. Les plus parfaites aux yeux de la raison, [...] pourroient avoir mille inconvéniens dans un autre pays ; le climat, les habitudes qui forment les mœurs, le caractère national, doivent produire chez les différentes nations, une éternelle variété de gouvernemens. Un peuple qui voudroit faire adopter ses loix à tous les autres peuples, concevroit un projet à la fois gigantesque et puéril, et ne montreroit qu'une tyrannie extravagante et ridicule. [...] Enfin, c'est la raison, c'est le tems, et non la violence et

⁴³⁰ Axiane est une souveraine qui aurait pu figurer dans le point sur les souverains sages, seulement, n'émettant pas de discours en tant que souveraine dans l'histoire, et l'ayant analysée précédemment, nous nous contenterons juste de l'évoquer ici.

⁴³¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 26, p. 433.

⁴³² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 26, p. 434.

⁴³³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 26, p. 434.

⁴³⁴ Ce sera notamment le cas jusqu'à la fin du conte lorsqu'avant de mourir, il suppliera Isambard et Béatrix de s'unir.

l'autorité, qui peuvent produire les révolutions utiles ; et les législateurs, qui veulent propager leurs idées, n'en ont qu'un moyen raisonnable et légitime ; c'est d'entretenir dans leurs pays l'abondance et la paix, et de rendre leur nation supérieure à toutes les autres, par la sagesse, les vertus et le bonheur⁴³⁵ ».

Morale et raison triomphent au centre de la réflexion du chevalier qui vient jusqu'à parler de caractère national dans un discours du IX^e siècle. Certes, la conscience de la nation existe au haut Moyen Âge, mais il s'agit plus de l'esprit patriotique contemporain qui importe ici. Depuis les Lumières et surtout avec la Révolution, une « science nationale » émerge et se sert de l'Histoire comme de socle à la nouvelle histoire française qui se crée. Tout tient à se justifier pour la nation⁴³⁶. Félicité de Genlis a conscience de ce renouveau, tout comme de sa spécificité. Ainsi, elle défend peut-être les craintes d'une contagion dans ce discours en affirmant que chaque pays est unique. Selon Olivier, la duchesse ne peut affirmer que ses lois sont les plus parfaites ni traiter ceux qui ne les adoptent pas d'« idiots ». Jusque dans l'élaboration d'une paix qui survient à la fin d'une œuvre comportant trois tomes, Félicité de Genlis répète ce qui pour elle est essentiel afin d'éviter toute nouvelle révolution : l'abondance et la paix. Elle ne réfute pas l'importance des révolutions en ajoutant le qualificatif d'« utiles » puisqu'elle-même encourage la Révolution en ses débuts. En effet, Félicité de Genlis emmène notamment Louis-Philippe et quelques-uns de ses élèves à l'Assemblée nationale et même aux prestations des Jacobins — après la démolition de la Bastille à laquelle elle a assisté avec enthousiasme — afin qu'ils puissent prendre conscience des débats qui avaient lieu⁴³⁷. Cela participe d'une certaine façon à l'éducation républicaine qu'elle leur donnait, sans pour autant abandonner la fidélité assidue qu'elle possède pour la monarchie. Elle aspire de nouveau ici à la prise de conscience et encourage les débats. Cependant, et comme nous l'avons vu précédemment, elle regrette les débordements populaires de la Révolution. Par conséquent, il y a des moyens pour l'auteure de pouvoir les anticiper ou les atténuer et elle ne manque pas de les rappeler, peu important le contexte et les personnages qui les évoquent. Elle insiste en revanche sur le côté supérieur qu'une telle nation pourrait posséder si les vertus et le bonheur faisaient partie des préoccupations principales des dirigeants.

L'accomplissement des valeurs morales des deux protagonistes atteint son apogée lorsque Béatrix crée l'ordre des Chevaliers du Cygne. Le triomphe d'Isambard sur un cruel ennemi ayant permis la victoire et le sacrifice qu'Olivier était prêt à faire afin de sauver la

⁴³⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 26, p. 434-437.

⁴³⁶ BELL David A., *op. cit.*, p. 875.

⁴³⁷ REID Martine, *op. cit.*, p. 126.

duchesse⁴³⁸, encourage cette dernière à instaurer un ordre où seuls ses sujets sont admis, qu'importe leur rang. La seule condition pour faire partie de l'ordre est la distinction « par la vertu, le courage, et la générosité⁴³⁹ ». Aussi l'imitation des comportements d'Olivier et Isambard, méritants et exemplaires, devient pour les autres chevaliers source d'inspiration.

2.2.2. Les vertus féminines

« Quel mauvais goût il faut avoir [...] en présentant dans un roman, ou dans un ouvrage dramatique, une héroïne sans pudeur, s'exprimant avec tout l'emportement de l'amant le plus impétueux⁴⁴⁰ », regrette Félicité de Genlis dans ses mémoires après avoir nuancé sur le caractère des femmes. Ses héroïnes sont des modèles de nuances, autant partagées entre l'amour et la raison que par la vertu et la désobéissance. Bien qu'elle décède tout au début du roman, Célanière, l'amour véritable et épouse d'Olivier, illustre précisément cette contradiction. Lorsqu'elle rencontre le Chevalier du Cygne, elle est promise à quelqu'un d'autre. C'est pour éviter qu'elle ne se perde et rompe ses serments qu'elle demande à Olivier de quitter la France. Lors de son adieu, ce dernier l'implore d'être heureuse : « la vertu, la tendresse filiale, l'amour de la patrie, tant de sentimens qui partagent votre âme, pourront bientôt la remplir toute entière !⁴⁴¹ ». En effet, Célanière soutient son peuple autant qu'elle tient à obéir à la volonté de son père qu'elle aime profondément. Elle est terrifiée à l'idée de manquer à sa parole. Ainsi, lorsque des événements surnaturels se produisent alors qu'elle est en compagnie d'Olivier, elle y voit comme un présage funeste. Félicité de Genlis ajoute des éléments fantastiques, héritage des contes de fées, qui finissent par donner raison aux craintes de l'héroïne. Contrarié par un stratagème d'Armoflède, c'est dans une scène au ton shakespearien, qu'Olivier croyant être trompé par Célanière et désirant tuer le séducteur, est aveuglé par un nuage ou un drap de fureur et assassine sa propre épouse. De cette scène dramatique, Félicité de Genlis exprime à travers une dernière lettre d'adieux de Célanière tous les repentis de la jeune fille.

« O ! quelle punition de ma faiblesse ! Olivier a pu me croire un instant, vile, parjure, infidèle !..... Il m'a vue sacrifier à l'amour mon devoir et la vertu, et il a pensé que la coupable fille de Vitikind, pouvoit être une épouse criminelle ! [...] As-tu donc oublié, que même dans tes bras je regrettois la vertu ?⁴⁴² »

⁴³⁸ Lors d'un incendie dans la chambre de Béatrix, Olivier risque sa vie en revenant au château pour la sauver. Cet épisode fait écho à la propre « expérience » que Félicité de Genlis vécu petite lorsque sa chambre prit feu et qu'on la sauva *in extremis*. ; GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 1, p. 71.

⁴³⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 26, p. 440.

⁴⁴⁰ GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 6, p. 349-350.

⁴⁴¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 12, p. 163.

⁴⁴² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 7, p. 118-119.

Succomber à l'amour est vu, dans plusieurs histoires du conte, comme étant une faiblesse. Célanière est coupable de ne pas avoir obéi à son père et d'avoir écouté ses passions. Plusieurs autres personnages féminins redoutent l'amour jusqu'à en venir aux extrémités pour préserver leur vertu⁴⁴³. Ainsi, lorsque Maria tombe amoureuse de Gérold, on dit d'elle qu'elle perd son innocence et s'enfuit dans un monastère. Tout du moins, le chevalier Meinhard le pense. Ce n'est que dans le troisième tome que le lecteur apprend qu'elle a changé de nom et se prénomme Délie.

« La vertueuse Amalberge décidée depuis long-tems à renoncer au monde s'enferma dans le couvent de Maria, et y prit aussi le voile ; et Maria soutenue par cet exemple expia sa première foiblesse, en résistant à toute la séduction d'un amour plus dangereux que jamais, puisqu'il étoit devenu mutuel⁴⁴⁴ ».

La nouvelle confidente de Béatrix désire prendre le voile lorsqu'elle revoit Gérold, tout comme Amalberge qui, pour conserver sa « bonne conduite » et éviter de se retrouver en tête à tête avec Charlemagne, se jette de sa terrasse⁴⁴⁵. Cette faiblesse qu'est de succomber et de ne serait-ce que connaître la possibilité d'un amour le rend dangereux et les personnages féminins le combattent. C'est une manière qu'utilise Félicité de Genlis afin de ne pas associer ses héroïnes à des femmes sentimentales ni être elle-même qualifiée de romancière sentimentale, ce qu'elle désire fortement éviter⁴⁴⁶. Les personnages féminins agissent toujours suivant la vertu, mais également l'humilité et la retenue. Des qualités que Félicité de Genlis souligne comme étant un contraste amenant une audace qui ne rabaisse pas ses personnages à des femmes sous l'emprise de hautes volées dramatiques et amoureuses⁴⁴⁷. Au contraire, elle les présente comme sacrifiant tout à la vertu. Au sein même de son conte, Félicité de Genlis se souvient s'être rendue dans le pays de Clèves après avoir quitté la France⁴⁴⁸.

« [...] seule alors, fugitive et persécutée, je passai devant ce monastère qui porte encore le nom de son intéressante fondatrice. [...] je me rappelai avec attendrissement les malheurs et le sacrifice de Maria ; mais bientôt, un triste retour sur moi-même et sur ma propre

⁴⁴³ À ne pas comprendre uniquement dans le sens sexuel, mais dans le sens commun des vertus chrétiennes et morales.

⁴⁴⁴ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 25, p. 430.

⁴⁴⁵ Pour plus d'informations sur cet épisode, voir *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 27, p. 309.

⁴⁴⁶ GUITARD-MOREL Josiane, *op. cit.*, p. 245.

⁴⁴⁷ « Indépendamment de tous les principes qui rendent la pudeur et la retenue si indispensables dans une femme que de contrastes résultent de cette timidité d'un côté, et de cette audace, de cette ardeur de l'autre ! que de grâces dans une femme jeune et belle, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être ! ». ; GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 6, p. 349.

⁴⁴⁸ Dans le périple qui l'amène à Altona, près de Hambourg où elle livre son conte, Félicité de Genlis s'est rendue dans les villes de Stuttgart, Mayence et Cologne pour atteindre Utrecht avant de finalement se rendre en Allemagne. Il est probable qu'elle soit, en effet, passée par la région de Clèves qui était sur son chemin.

situation me fit envier son sort, et je cessai de la plaindre, en songeant que du moins dans cette solitude profonde, elle avoit trouvé la paix, un azile et une amie !⁴⁴⁹ »

L’auteure ne se cache pas en note de bas de page ou en notes explicatives à la fin du tome, elle prend le lecteur du côté de la misère dans laquelle elle se trouve et dévoile de quelle manière le personnage historique la console. Lorsque les débordements révolutionnaires l’effraient, Félicité de Genlis reconnaît n’aspirer qu’à une vie tranquille et paisible⁴⁵⁰. Comme elle l’a si bien défendu, la religion est l’une des solutions aux problèmes de la France, mais surtout, elle fait partie de sa vie, devenant comme le seul « parti » auquel elle prête serment⁴⁵¹. Si la religion est présente chez les souverains et les chevaliers, elle l’est tout autant auprès des jeunes filles. Cette dernière est non seulement une source de force, mais aussi leur seul moyen de protection suffisamment efficace.

Lorsque Azoline⁴⁵² est forcée au mariage sous menace de finir ses jours dans un cachot, elle tient bon et risque sa vie pour préserver sa vertu. « Tyran, tu peux disposer de ma réputation et de ma vie ; la vertu me reste, c’est un bien qu’il n’est pas en ton pouvoir de me ravir⁴⁵³ » énonce-t-elle face à l’adversité. De la même manière, Abassa⁴⁵⁴, lorsque son sauveur lui demande de se convertir au christianisme, avoue que « les préjugés de l’éducation et l’habitude m’attachoient encore fortement à ma religion, et je lui déclarai que je voulois la conserver jusqu’au tombeau⁴⁵⁵ », tout comme l’affirme fortement Azoline face au tyran. Ces deux femmes ne sont certes pas chrétiennes, mais représentent pour Félicité de Genlis une force de caractère exemplaire. Les préjugés de l’éducation d’Abassa lui font méconnaître la religion catholique. Comme nous l’avons vu avec Béatrix, et dans un certain sens avec Célanire et son obéissance filiale, l’éducation joue énormément au sein de la vie de ces personnages. C’est sans rappeler l’importance de l’éducation des filles durant tout le XVIII^e siècle, notamment avec les Lumières qui voient en cette dernière le moyen d’éclairer la raison non seulement des hommes, mais des femmes également⁴⁵⁶. Dans les années 1780, Félicité de Genlis s’oppose aux philosophes en matière d’éducation féminine et en particulier à Jean-Jacques Rousseau qui prône la faiblesse

⁴⁴⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 25, p. 430-431.

⁴⁵⁰ REID Martine, *op. cit.*, p. 135.

⁴⁵¹ GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 3, p. 360.

⁴⁵² Azoline est un personnage que rencontre Ordalie lorsqu’elle est elle-même trainée de force dans le cachot par le même homme qui avait enfermé sa compagne d’infortune, Rotbold, après avoir refusé de l’épouser. Azoline finit par mourir quelques instants après avoir conté son histoire.

⁴⁵³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 11, p. 175.

⁴⁵⁴ Au sein du conte, Abassa est la sœur du calife Aaron Raschid.

⁴⁵⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 16, p. 248.

⁴⁵⁶ GODINEAU Dominique, *op. cit.*, p. 213.

intellectuelle des femmes⁴⁵⁷. Une faiblesse que l'auteure semble vouloir pallier en présentant des héroïnes aux histoires tragiques puisque soit tourmentées par l'amour, soit brisées par une situation politique désastreuse, elles puisent en la religion et la morale les ressources nécessaires pour demeurer maîtresses de leur destin et non pas au service d'un homme comme le philosophe tend à le faire comprendre.

Enfin, si Abassa ne s'est pas convertie, Célanière, en revanche, embrasse le catholicisme comme son père en passant dans un monastère pour l'y apprendre. Célanière craint jusqu'au « Dieu d'Olivier » et la religion qui proscriit le suicide et l'implore de vivre « pour la vertu et pour expier nos fautes ; ce sera vivre encore pour moi⁴⁵⁸ ». Par la voix de Célanière, Félicité de Genlis presse Olivier de revenir vers la vertu et de ne vivre que pour elle. Une volonté que l'auteure encourage par la même occasion aux Français. Comme preuve du bon chemin à suivre, lorsqu'Olivier renonce à son amour pour Béatrix en mémoire à Célanière, cette dernière cesse de venir le hanter la nuit. De plus, le chevalier est soulagé puisqu'il est convaincu qu'elle a « recueilli la palme immortelle de la vertu [et n'est plus qu'] un voile religieux, sous une forme angélique et mystérieuse⁴⁵⁹ ». La vertu retrouvée, Célanière prend l'aspect d'une martyre qui reçoit sa palme et Olivier celui d'un repentir. Si le XVIII^e siècle voit comme une féminisation de la religion⁴⁶⁰, Félicité de Genlis la rend présente autant chez ses personnages féminins que masculins. Elle ne demeure pas moins importante chez l'un que chez l'autre. Ici, ce sont deux amants qui finissent par trouver le chemin de la rédemption à la suite du désastre qu'avait provoqué leur passion. Des passions et des emportements dangereux qui sont aussi néfastes qu'ils sont éphémères.

« Le caractère d'Armoflède offre un assemblage surprenant et monstrueux de défauts et de vices, bien rarement réunis ; inconstante dans ses goûts et persévérante dans ses desseins, elle a tous les caprices de la légèreté [...] ; étourdie, et même indiscrete par vanité, personne cependant ne possède mieux l'art perfide de dissimuler et de tromper ; née avec l'imagination la plus ardente et le coeur le plus froid, absolument dénuée de principes et pervertie par orgueil, il n'y a pour elle dans la vie que deux grands intérêts : le plaisir et la vaine gloire de s'élever au-dessus des autres par l'éclat du rang, et par la séduction de l'esprit et des grâces⁴⁶¹ ».

Armoflède est le personnage qui contient tous les défauts que Félicité de Genlis dénonce. Cette dernière réunit à elle seule ce que combattent tant les souverains, que les chevaliers et les autres jeunes filles du conte. L'ignominie d'Armoflède atteint son apogée

⁴⁵⁷ GODINEAU Dominique, *op. cit.*, p. 214.

⁴⁵⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 7, p. 125-126.

⁴⁵⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 18, p. 278.

⁴⁶⁰ GODINEAU Dominique, *op. cit.*, p. 224.

⁴⁶¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 10, p. 69-70.

lorsque son auteure la présente complotant pour « pervertir un saint », qu'est le chevalier Meinrad. Le personnage finit cependant par être découvert dans tous les complots qu'elle fomenté et se fait prendre à son propre jeu lorsqu'elle boit la potion qu'elle destinait à son ennemie. « Cette affreuse métamorphose n'est point l'ouvrage du tems, dont la main vénérable n'agit que lentement et laisse du moins subsister des vestiges et des ruines ; mais le vice mille fois plus actif et plus funeste à la beauté, la consume et la détruit avec la rapidité d'un feu dévorant⁴⁶² ». Cette fin tragique ainsi que toutes les morales que Félicité de Genlis relève lors de tous ses échecs démontrent de nouveau la voie la plus sûre à suivre qui est celle de la morale et de la religion. La beauté et l'esprit ne sont qu'éphémères, tandis que la vertu, elle, demeure immortelle.

3. Quelles solutions ?

Émigrée une première fois en octobre 1791 et une seconde fois en novembre 1792, Félicité de Genlis a vécu les premières violences révolutionnaires en France, mais continue de les subir dans la peur de l'émigration et dans les nouvelles qu'elle reçoit de son pays. *Les Chevaliers du Cygne* est pour l'auteure un moyen de dénoncer toute cette violence qu'elle savait indissociable d'une révolution en l'exposant dans toutes les rébellions et révoltes de son conte. Nous l'avons vu, Félicité de Genlis ne manque pas une occasion d'évoquer la cruauté sanguinaire d'un peuple qui ne se contrôle plus ou qui se trouve sous le joug d'un tyran. Prenant un ton accusateur, Félicité de Genlis met en dialogue son époque ainsi que les personnalités historiques avec sa fantaisie. Elle accuse aussi bien le faible caractère de Louis XVI à travers le duc Hunaud que la folie sanguinaire des Saxons révoltés, entraînés par la fureur d'Iliska, la personnification non dissimulée de Robespierre. Chaque tome comporte son lot d'actes déshonorants, qu'ils se trouvent dans le royaume des Francs ou dans le Moyen-Orient médiéval. Félicité de Genlis use de toute une série d'histoires détachées les unes des autres, mais qui pourtant se rassemblent lorsque l'on prend conscience du projet de l'auteure. L'exposition se transforme à chaque instant en une solution ou en une tentative d'un dénouement plus heureux. La voix de l'auteure passe par la parole et les yeux de ses personnages, mais elle ne se dissimule pas pour autant. Félicité de Genlis laisse son histoire se dérouler pour venir s'exprimer par moments en notes de bas de page ou en fin d'ouvrage.

« [...] si l'on rétablit le culte divin, si enfin l'on rend au peuple l'humanité, les mœurs et la morale, seules bases inébranlables du bonheur et de la liberté, les législateurs actuels, malgré les cris et les efforts de l'envie et de la haine, se couvriront de gloire, et sauveront la France ; et ils ne peuvent la sauver qu'à ce prix ; (car les crimes seuls produisent

⁴⁶² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 21, p. 327.

l'anarchie, tandis que l'ordre et la paix sont les heureux fruits de la vertu.) ainsi il faut nécessairement que les représentans du peuple françois soient désormais, ou libérateurs de la patrie ou victimes des factions⁴⁶³ ».

La religion et la morale, appuyées par la liberté et la paix demeurent les solutions qui sauveront la France selon Félicité de Genlis. Cet extrait en fin d'ouvrage rappelle sans mal ce que nous avons vu dans le deuxième chapitre de cette partie et qui est défendu par la grande majorité des personnages du conte. Les trois souverains que choisit l'auteure véhiculent ces valeurs lors de situations diverses. Charlemagne prône l'importance majeure de la religion catholique lors de la création de l'Académie littéraire, mais incarne aussi la magnanimité dans un cadre plus intime en compagnie seulement d'un chevalier. Le roi danois, Godefroy, répond dans une lettre à un ancien ami et souverain étranger contre une guerre qu'il considère comme injuste. Enfin, la duchesse Béatrix s'adresse à son peuple dans l'objectif essentiel de le faire participer aux décisions politiques. Cette idée de modération et de paix qui fait le bonheur d'un peuple que l'on fait participer revient dans chaque harangue ; le peuple est pris en compte puisqu'il a le pouvoir de déposer les tyrans. Le despotisme et la tyrannie sont des horreurs que les personnages cherchent à éviter. Les souverains ne sont pas vus ici à travers un regard extérieur, ils s'expriment directement et font part de leur réflexion. Félicité de Genlis veut appuyer la puissance de leurs discours non seulement par leur statut de roi, empereur et duchesse, mais également parce qu'elle désire amener le lecteur à réfléchir sur la question politique. Il n'y a pour finir pas de bons régimes politiques qui puisse être avérés comme étant le plus « parfait ». Bien que monarchiste, Félicité de Genlis ne critique pas ouvertement la République. Ainsi, à travers la voix de Godefroy, elle loue les premières actions révolutionnaires tandis qu'à travers celle de Béatrix, elle pose directement la question de l'existence même d'un bon gouvernement. La réflexion qui peut être suscitée auprès du lecteur le rend soudainement actif dans sa lecture autant qu'il l'est déjà dans le contexte révolutionnaire. La Révolution provoque un sentiment d'implication du citoyen qui s'intéresse et participe aux changements qui se déroulent tout autour de lui. Félicité de Genlis amène en plus une réflexion qui, elle l'espère, permettra de tirer toutes les leçons qu'offrent ces souverains, mais également ses personnages de manière générale. L'idéal demeure dans la religion, la candeur, l'honneur et la fidélité que Félicité de Genlis estime salvateurs de tout⁴⁶⁴. L'auteure attribue toutes ces qualités autant à ses personnages féminins que masculins. Les chevaliers représentent cependant les modèles de la générosité, du courage et de la protection

⁴⁶³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 13, p. 298.

⁴⁶⁴ MARTIN Jean-Clément, *La révolte brisée : femmes dans la Révolution française et l'Empire*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 94.

presque sacrificielle de la religion. Les personnages féminins incarnent pour leur part tout ce que la retenue, l'humilité et la vertu désignent de plus beau. Enfin, Félicité de Genlis rappelle à travers la voix de son protagoniste « qu'il faut juger les gens [...], non sur leurs démonstrations et leurs discours, mais d'après leurs actions et le fond de leur conduite⁴⁶⁵ ». Ce n'est qu'en agissant vertueusement, dans l'amour de la patrie et de la liberté que les Français pourront sauver leur pays.

⁴⁶⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 10, p. 74.

Troisième partie : Considération de Charlemagne et du passé carolingien au XVIII^e siècle

« [...] il y a une différence essentielle entre la Fable & l'Histoire relativement à la moralité ; la Fable, maîtresse des faits, les invente & les dispose pour la moralité qu'elle a en vûe ; l'Histoire reçoit les faits & ne les invente pas ; le hafard, ou le pouvoir inconnu qui préside aux destinées, n'arrange pas toujours les faits d'une manière favorable à une moralité quelconque⁴⁶⁶ ».

Lorsque Félicité de Genlis livre *Les Chevaliers du Cygne* en 1795, elle cherche à réaliser un projet précis. Ce conte historique et moral puise dans l'histoire la morale qui fait force d'autorité par l'exemplarité et l'existence même des personnages que l'auteure présente, développe et critique dans son œuvre. La fable, ou le conte dans ce cas diffère de l'histoire selon Gabriel-Henri Gaillard tant dans la manière dont le genre a su disposer de la morale, mais également dans celle dont l'auteur s'en sert. En effet, pour l'historien, l'auteur énonce lui-même la morale qu'il désire enseigner à son lecteur ou l'exprime à travers un personnage, ou encore la tait totalement. Lorsqu'elle expose un long discours sur la magnanimité, la justice ou la paix si nécessaire au bonheur du peuple, Félicité de Genlis transmet tout ce que la vertu peut offrir à travers la voix et les yeux de ses personnages, mais s'exprime aussi lorsqu'elle regrette les événements contemporains. Le Moyen Âge, et spécifiquement le passé carolingien, expose un certain nombre de modèles qui, selon l'auteure, s'ils étaient suivis par le peuple français, régleraient le problème de la « décadence » de la France. L'utilisation de l'époque médiévale par Félicité de Genlis est d'autant plus parlante qu'il s'agit d'un renouveau du XVIII^e siècle. En effet, les auteurs quittent l'époque classique où la Rome antique trônait dans toutes les pensées et réflexions. Le Moyen Âge et les études de ses textes provoquent une ébauche réflexive autour des origines et de la nation, mais remettent surtout en question la légitimité monarchique⁴⁶⁷. Nous l'avons vu, Félicité de Genlis encourage le lecteur non seulement à juger et réfléchir sur le meilleur comportement à adopter, mais également sur ce qui constitue un bon gouvernement et la possibilité presque illusoire de former un régime idéal. *Les Chevaliers du Cygne* est un conte dans lequel l'auteure dialogue avec son lecteur à travers ses personnages, mais s'exprime aussi par sa propre voix, et participe ainsi à poser sa pierre à l'édifice médiéval qui se construit petit à petit sous son siècle.

⁴⁶⁶ GAILLARD Gabriel-Henri, *Histoire de Charlemagne*, t. 1, préface, *op. cit.*, p. XVI.

⁴⁶⁷ MONTROYA Alicia C., « L'académie des inscriptions entre érudition et imaginaire littéraire ou de la construction d'un discours savant le Moyen-Âge », in GUÉRET-LAFERTÉ Michèle et POULOUIN Claudine (dir.), *op. cit.*, p. 333-354, ici p. 336-337.

Au sein de cette partie, nous reprendrons les pensées que Félicité de Genlis a tenté de mettre en avant, tout en les confrontant avec ses contemporains. Ainsi, nous étudierons la considération de Charlemagne et de son époque par ces derniers, dans les genres historiques et scientifiques, ainsi que dans d'autres contes. Il s'agira à la fois de déterminer la manière dont l'auteure parle de l'Empereur en comparaison avec d'autres écrivains, mais aussi d'exposer sa place et le parti qu'elle prend dans ce concert carolingien. Le premier chapitre analysera l'attention portée autour de Charlemagne dans des écrits scientifiques et plus ou moins contemporains de l'auteure. Une partie des sources que Félicité de Genlis utilise sera analysée tandis que d'autres viendront étoffer le corpus comparatif. Ainsi, nous tâcherons de déterminer si notre auteure se défait de ce que ses prédécesseurs ont fait ou s'appuie sur leurs écrits comme d'une source d'inspiration de laquelle elle ne se détache pas. En effet, l'auteure côtoie certains membres de l'Académie française qui réfléchissent sur l'origine du Moyen Âge. Dès lors, une partie se concentrera sur la relation qu'elle entretient avec l'historien et académicien Gabriel-Henri Gaillard. Une autre plus générale viendra brasser différents ouvrages d'écrivains scientifiques.

Le deuxième chapitre quant à lui traitera du genre qu'est le conte. Nous étudierons les contes sélectionnés qui traitent de loin ou de près la période carolingienne, ou tout de moins le Moyen Âge ainsi que la société contemporaine. Il s'agit ici de décrire la manière dont Charlemagne est relaté dans les contes et le point de vue que Félicité de Genlis a décidé d'adopter par rapport à ces derniers. Ainsi, un point central traitera du monde médiéval dans les contes de madame Leprince de Beaumont et du comte de Caylus. À l'inverse de Félicité de Genlis, les deux genres sont considérés comme étant un conte et nous verrons brièvement, dans cette partie, la composition hybride des *Chevaliers du Cygne*. Enfin, nous l'avons évoqué précédemment, le Moyen Âge, qu'il soit effacé comme dans le conte de *la Reine Fantastique* de Jean-Jacques Rousseau ou qu'il soit davantage présent comme dans *Les Chevaliers du Cygne*, peut devenir source de réflexion politique. Ce point plus bref sera dès lors l'occasion de mentionner l'entente et la mésentente du philosophe des Lumières avec Félicité de Genlis et la façon dont elle s'en détache pour exprimer sa propre vision politique, une vision notamment féminine. Enfin, nous conclurons synthétiquement sur les observations relevées dans cette troisième et dernière partie. Il s'agira pour ce faire de statuer sur l'originalité des *Chevaliers du Cygne*.

1. Situation de Charlemagne dans les écrits historiques et scientifiques

« Nous avons dans notre langue plusieurs romans historiques fort agréables, presque tous faits par des femmes ; mais aucun ne présente la peinture des mœurs et des usages du tems qu'ils rappellent, tous sont dépourvus de recherches historiques, et l'on n'y trouve ni développemens de sentimens et de caractères, ni but moral⁴⁶⁸ ».

En livrant un conte historique et moral, Félicité de Genlis a effectué toute une méthodologie historique afin de se défaire des lacunes qu'elle considère comme trop présentes au sein des romans historiques, tels qu'elle les qualifie, écrits essentiellement par des femmes. En effet, au XVIII^e siècle, ce genre est prisé par les femmes qui voient dans le roman et le Moyen Âge un univers qui s'éloigne de l'ordre classique et qui, de fait, leur permet une plus grande liberté⁴⁶⁹. Ce n'est pas tant la question de l'existence du genre qui nous intéresse ici, mais davantage la position de l'auteure au sein des historiens ou érudits qui étudient l'histoire. Félicité de Genlis critique non seulement la pauvreté de la morale dans des œuvres, mais également le manque de recherches historiques de ces dernières. De plus, elle aime à se défaire d'un avis généralement partagé par la plupart des historiens, pour donner sa propre vision des faits, comme nous le verrons par exemple avec Voltaire. L'auteure ne manque pas d'émettre son opinion et use pour cela de différents moyens. Elle partage par moments ses pensées de manière tranchée dans une note de bas de page ou en fin d'ouvrage. Cependant, Félicité de Genlis exprime aussi sa considération vis-à-vis de ses prédécesseurs par les extraits choisis, l'importance du détail et la focalisation sur certains aspects. C'est par différents choix scénaristiques et historiques que l'auteure marque sa place au sein de la recherche analysant le personnage déjà légendaire de Charlemagne à son époque.

Certains historiens ou écrivains ont le monopole d'un domaine précis. Ainsi, Félicité de Genlis se base essentiellement sur Gabriel-Henri Gaillard pour l'histoire de Charlemagne et La Curne de Sainte-Palaye pour la chevalerie, car il s'agit des deux spécialistes ayant traité récemment de leur sujet respectif et possédant le privilège du roi. Ils sont pour l'auteure une source de légitimité et de certitude quant aux faits relatés. Nous l'avons vu dans la première partie de cette étude, Félicité de Genlis cite les deux auteurs avec plus d'importance, mais ne se restreint pas pour autant dans la sélection de ses sources. Tandis qu'elle est inspirée par des auteurs en particulier et peut sembler copier des extraits entiers, elle s'en sépare pour d'autres. Chaque auteur, qu'il soit académicien, historien ou pédagogue, se focalise sur un point particulier et expose une certaine opinion sur la pratique de l'histoire et ses historiens. Ainsi,

⁴⁶⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XIV.

⁴⁶⁹ MONTROYA Alicia C., *op. cit.*, p. 345.

une même histoire ne peut se raconter de la même façon deux fois. Que cela soit Voltaire, l'abbé de Mably ou encore Lacombe de Prézel, ils traitent tous de faits communément admis concernant Charlemagne, tout en s'en dégageant pour livrer leur propre analyse et réflexion. Dans une note de fin d'ouvrage, Félicité de Genlis résume d'ailleurs un certain nombre d'avis d'historiens ou de scientifiques ayant parlé de l'Empereur comme le plus grand, mais reconnaît n'avoir « pas mis dans cet extrait plusieurs beaux traits de la vie de Charlemagne, parce qu'on les a placés dans l'ouvrage même⁴⁷⁰ ».

1.1. Gaillard et Genlis

« Écoutons maintenant sur le même sujet M. Gaillard, cet historien élégant et moral, et si justement estimé par ses talents, son exactitude et son impartialité⁴⁷¹ », énonce Félicité de Genlis en vantant les mérites de l'historien. L'*Histoire de Charlemagne* par Gabriel-Henri Gaillard est l'une des sources dont l'auteure s'inspire le plus. On ne s'étonnera pas de l'absence de l'*Histoire du règne de Charlemagne* de La Bruère dans les sources qu'elle cite quoique cette dernière demeure l'un des travaux les plus importants du siècle effectué sur l'Empereur. Cependant, cette *histoire* date de la première moitié du siècle et est largement remplacée par Gaillard lui-même qui reconnaît le travail de son prédécesseur, quoiqu'il ne le trouve pas suffisant dans la profondeur des recherches⁴⁷². La comtesse de Genlis a une confiance quasiment aveugle dans les faits que l'écrivain relate et apprécie tout particulièrement l'historien qu'elle côtoie dans son quotidien. En effet, l'auteure peut se permettre de qualifier Gaillard d'élégant et moral, puisqu'en dehors de ses écrits, Félicité de Genlis connaît l'écrivain. Ce dernier fait partie de son cercle restreint d'hommes de lettres avec lequel elle entretient une relation durable. Membre de l'Académie le 7 février 1771, Gaillard fait partie de la section histoire et littérature ancienne⁴⁷³. Il joue notamment un rôle lors de la querelle de Félicité de Genlis avec les philosophes au début des années 1780. Lorsque d'Alembert émet la proposition de créer quatre sièges pour les femmes à l'Académie française dont ferait partie Félicité de Genlis, le philosophe avait dans l'idée de les faire assoir parmi le cercle littéraire dans lequel siégeaient Gaillard, mais également La Harpe et Tressan⁴⁷⁴, l'un des restaurateurs des romans de chevalerie et traducteur du *Roland furieux*⁴⁷⁵. Seulement la contrepartie proposée ne lui

⁴⁷⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, note 5, p. 366

⁴⁷¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, note 5, p. 560-561. Notons ici une erreur d'édition. En effet, nous passons de la page 359 à 560 et 561 pour revenir à la page 362.

⁴⁷² *Histoire de Charlemagne*, t. 1, préface, p. XXIII-XXIV.

⁴⁷³ « Gabriel-Henri, abbé Gaillard », in DRUON Maurice, *op. cit.*, p. 285.

⁴⁷⁴ BROGLIE Gabriel de, *op. cit.*, p. 118-119.

⁴⁷⁵ « Louis-Elisabeth de La Vergne, comte de Tressan », in DRUON Maurice, *op. cit.*, p. 303.

plaisant pas, Félicité de Genlis refuse. Gaillard tente de la réconcilier avec les philosophes à la fois par un ouvrage et plusieurs tentatives⁴⁷⁶, mais ces dernières se soldent toutes par un échec.

« L'Histoire doit non seulement être racontée, mais encore être raisonnée ; il faut que les hommes & les événemens soient jugés ; il faut que les fautes & les erreurs du passé soient la leçon de l'avenir [...] l'Historien ne doit point s'en rapporter à la sagacité du Lecteur il doit la provoquer, il doit l'aider par des réflexions. Tous les bons Historiens, anciens & modernes, en ont usé ainsi ; chez eux les réflexions accompagnent toujours le récit des faits, ils ont tous été Philosophes ; & sans philosophie, qu'est-ce que l'Histoire ?⁴⁷⁷ »

La réflexion de Gaillard au sujet de l'histoire ressemble, mais diffère également de celle qui s'en inspire. Il est aisé de retrouver l'importance des modèles et des leçons que le passé peut inculquer au lecteur au sein des *Chevaliers du Cygne*. Félicité de Genlis attache, elle aussi, une attention toute particulière à l'instruction du lecteur, ou tout du moins à le guider un minimum. Par ailleurs, l'auteure ajoute même qu'il s'agit là d'un devoir que les bons historiens se doivent d'accomplir puisque des éléments de son siècle, et surtout depuis le début de la Révolution française, lui donne lieu de concevoir la dangerosité des mauvais historiens autant que des orateurs aux talents abusifs. Le peuple, et *de facto* le lecteur, ne peut et ne doit pas apprendre selon elle la mauvaise morale. Ainsi, comme Gaillard, tout doit être justifiable, et les faits et les hommes jugeables. En revanche, si elle approuve la réflexion autour de ces derniers, Félicité de Genlis s'éloigne de Gaillard dans son implication auprès des philosophes. La comtesse de Genlis rompt totalement avec les philosophes des Lumières une dizaine d'années plus tôt avant de livrer son conte. Si elle n'est pas contre la philosophie, elle méprise profondément ceux qui selon elle pervertissent la morale. Cependant, il est plus probable que Gaillard mentionne la philosophie au sens général du terme. En effet, l'académicien continue ensuite sa réflexion en affirmant que l'historien est le plus naturel des juges, car il insère dans ses mémoires une philosophie et des jugements qui plaisent⁴⁷⁸. Félicité de Genlis pratique la même façon de penser quant au rôle et à l'importance de l'historien.

« [Les ouvrages de M. Gaillard] sont des ouvrages excellens, à quelques erreurs près d'opinions et de principes, mais en très-petit nombre. L'auteur avoit une belle âme, beaucoup d'esprit, de raison et de sagacité, un très bon style ; il étoit aussi laborieux que véridique ; son érudition étoit prodigieuse ; enfin il avoit toutes les qualités qui forment les grands historiens⁴⁷⁹ ».

⁴⁷⁶ BROGLIE Gabriel de, *op. cit.*, p. 166.

⁴⁷⁷ *Histoire de Charlemagne*, t. 1, préface, p. VII.

⁴⁷⁸ *Histoire de Charlemagne*, t. 1, préface, p. X.

⁴⁷⁹ GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 10, p. 305.

Le travail demeure la seule façon pour Félicité de Genlis de pallier les erreurs et de confectionner un bon récit historique en effectuant les recherches nécessaires. L’auteure vante le labeur ainsi que l’érudition de l’académicien tout en n’oubliant pas ses erreurs inévitables, mais de faibles qualités. Félicité de Genlis appréciait tant le travail de Gaillard que lorsqu’en 1785, le duc d’Orléans évoque la possibilité de l’obtention d’une pension pour un nombre réduit d’écrivains, le gouverneur de ses enfants propose tout de suite le nom de Gaillard, car il lui est resté fidèle quand bien même elle dut se battre contre les calomnies et les reproches. Félicité de Genlis ne considère pas non plus qu’il y ait des mécontentes infinies dans la littérature, aussi demande-t-elle au duc d’inclure La Harpe dans les pensions bien que tous deux soient en froid depuis au moins trois ans⁴⁸⁰. Félicité de Genlis, oubliant les fautes minimales de Gaillard, vante l’esprit de son collègue qu’elle estime. « Mais les Historiens, même les plus éclairés, n’ont pas toujours jugé assez sagement des choses ; ils ont été trop souvent entraînés par les idées de leurs siècles⁴⁸¹ » la contredit sans le savoir Gabriel-Henri Gaillard lorsqu’il mentionne l’influence des historiens, et les possibles erreurs et fautes de jugements de ces derniers. « [...] il faut s’élever [...] contre ces Ecrivains ou pervers ou stupides, qui [...] livrant même au mépris les vertus pacifiques & bienfaisantes, ont toujours célébré les vices turbulents & funestes, & ont fourni par-là aux Tyrans & aux rebelles des encouragements & des motifs⁴⁸² », continue-t-il en rappelant le discours que tient Félicité de Genlis lorsqu’elle évoque à quel point il serait trop long d’écrire un ouvrage essentiellement focalisé sur les vices des hommes. La morale et la vertu méritent plus d’attention, car elles demeurent un meilleur enseignement. « [...] je m’attachois à déshonorer dans l’esprit de mes élèves la mémoire des princes qui ont allié à des qualités aimables des faiblesses et des vices funestes⁴⁸³ », affirme l’auteure, faisant étrangement écho aux mots de l’historien.

« [...] le nom de Charlemagne réveille de grandes idées ; son règne est pour la Nation Française la plus belle époque de gloire & de puissance, & ce qui vaut encore mieux, de sagesse & de bonheur ; c’est alors que, gouvernée par un Roi supérieur à tous les hommes, elle a été elle-même supérieure à tous les Peuples ; & qu’elle a paru avoir sur l’Europe cet ascendant que Rome, dans les beaux jours, avait eu sur l’Univers⁴⁸⁴ ».

Si les deux auteurs s’accordent sur la pratique de l’histoire ainsi que sur l’importance et le rôle de l’historien, leurs idées sur le roi des Francs sont en tout point similaires. Le Charlemagne quelque peu fictionnel de Félicité de Genlis, puisque « jouant » dans un conte,

⁴⁸⁰ BROGLIE Gabriel de, *op. cit.*, p. 122.

⁴⁸¹ *Histoire de Charlemagne*, t. 1, préface, p. XI.

⁴⁸² *Histoire de Charlemagne*, t. 1, préface, p. XII.

⁴⁸³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XVI.

⁴⁸⁴ *Histoire de Charlemagne*, t. 1, préface, p. XXXIV.

correspond au Charlemagne « réel » de l'académicien. Son nom seul provoque pour les deux auteurs une évocation de grandeur et de puissance. La comtesse de Genlis relate tout autant les qualités supérieures du monarque ainsi que de sa nation et de son peuple. En effet, *Les Chevaliers du Cygne* comporte à plusieurs reprises l'évocation de la sagesse, de la gloire et de la paix qui amènent le bonheur et la supériorité d'un peuple. Olivier et Isambard, les deux protagonistes, ne manquent pas une occasion lorsque leur Empereur est décrié ou évoqué, de rappeler que le « premier législateur de l'Europe » entretient son pays dans « l'abondance et la paix, et [s'occupe] de rendre leur nation supérieure à toutes les autres, par la sagesse, les vertus et le bonheur⁴⁸⁵ ». Les mêmes qualités se retrouvent à la fois dans l'ouvrage exhaustif de l'*Histoire de Charlemagne* comportant quatre volumes, mais également dans le conte historique et moral de trois tomes. Les deux genres divergent et coïncident à la fois dans la considération et le traitement de l'ancien roi des Francs. De La Bruere affirmait auparavant que le règne de Charlemagne fut le plus brillant de la monarchie par son encouragement à la vertu⁴⁸⁶.

« La Fable est une partie essentielle de l'Histoire de ce Monarque, & on peut dire qu'elle rentre dans la vérité, en peignant la supériorité de ce Prince sur tous les autres, l'empire que la gloire exerçoit sur l'imagination, l'enthousiasme qu'il inspiroit aux Romanciers & aux Poètes comme aux Guerriers⁴⁸⁷ ».

Gaillard souligne par ailleurs le côté romanesque de la vie de Charlemagne qui ne peut être indissociable de sa vie. En effet, rappelons que le monarque lui-même construit sa propre histoire auprès des chroniqueurs et biographes chargés d'assurer sa postérité⁴⁸⁸. L'Empereur demeure en partie insaisissable par la légende et le caractère mythique que sa vie inspire. Félicité de Genlis en a conscience et s'en sert en tentant de convaincre son lecteur de la véracité des éléments qu'elle relate tout en ne masquant pas les arrangements qu'elle fait avec la chronologie afin de mieux servir son récit. Tandis qu'elle ne le déclare pas de manière aussi prononcée, puisqu'elle affirme soutenir les décisions du peuple français, la monarchie constitutionnelle reste le régime le moins défavorable pour son pays. La figure du bon roi, établissant une législation juste et sage, continue d'être un modèle tant que la monarchie dure, mais lorsque cette dernière disparaît en 1792 au profit de la République, Félicité de Genlis s'inspire du monarque de Gaillard, tout comme les poètes et les romanciers, par nostalgie d'un

⁴⁸⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 26, p. 436-437.

⁴⁸⁶ « Le Règne de ce Prince est l'époque la plus brillante de la Monarchie, & la plus flatteuse pour la Nation, & s'il est raisonnable de penser que le premier but de l'Histoire a été d'encourager les hommes à la vertu par le récit des grandes actions de leurs Ancêtres, on peut dire que nulle Histoire ne remplit mieux son objet que celle-ci ». ; LA BRUERE de, *Histoire du règne de Charlemagne*, t. 1, Paris, Veuve Pissot, 1745, p. 1.

⁴⁸⁷ « Histoire romanesque de Charlemagne, et ses rapports avec l'Histoire véritable », in GAILLARD Gabriel-Henri, *Histoire de Charlemagne*, t. 3, Paris, Moutard, 1782, p. 332-333.

⁴⁸⁸ NELSON Janet L., *King and Emperor*, op. cit., p. 3.

gouvernement passé⁴⁸⁹. Le Charlemagne dont traite Félicité de Genlis reste un idéal qu'elle se représente.

L'histoire romanesque de Gaillard va plus loin dans l'évocation des différentes histoires et légendes que l'historien raconte et énumère pour ensuite les critiquer. L'académicien partage ses connaissances et lorsqu'il évoque la chevalerie, à la différence de Félicité de Genlis, il évoque le comte de Caylus, un autre académicien et auteur de conte qui sera analysé dans la partie correspondant justement à la considération de Charlemagne dans les contes. Fort de ses quatre volumes, Gaillard explore plus en profondeur certains détails et histoires que Félicité de Genlis ne fait que survoler. Par exemple, le long récit sur la mère ainsi que la naissance de Charlemagne sont inutiles dans le dessein de l'auteure. En revanche, lorsqu'on se plonge dans l'*Histoire* de Gaillard, il est évocateur de reconnaître des passages repris tels quels, mais également modifiés par Félicité de Genlis. Notamment lorsque Gaillard raconte comment Diaulas, le fils de Vitikind engage Charlemagne en duel afin de venger son père et d'ainsi terminer la guerre qui fait rage. Tandis que Gaillard peint un Charlemagne vainqueur, mais menaçant puisqu'il pose son épée sur sa gorge et prévient de lui ôter la vie s'il ne se convertit pas, Félicité de Genlis efface totalement cette dernière partie pour garder le caractère magnanime et bienveillant de Charlemagne. Il s'agit là de nouveau d'une adaptation au service de son récit. Notons que Gaillard relate ses histoires où la cruauté de Charlemagne paraît sans limites dans la partie qu'il consacre justement à « l'histoire romanesque » du monarque. Ainsi, il révèle le « conte » que l'histoire peut se faire de quelques événements concernant Charlemagne, comme lorsqu'il mentionne son caractère affectif quelque peu exagéré, notamment avec ses filles. Félicité de Genlis le dépeint comme un père affectueux et possédant une magnanimité qui ne ternit pas. « Je fais parler ici Charlemagne, conformément au caractère que l'histoire lui donne. On sait que ce roi sans préjugés [...] autorisa le mariage secret de cette même princesse Emma avec son secrétaire Eginard⁴⁹⁰ ». « Rien n'est plus connu dans l'Histoire, que l'indulgence de Charlemagne, même pour les défordres de ses filles⁴⁹¹ », l'appuie Gaillard. L'histoire confère de nouveau cette autorité dont se sert Félicité de Genlis, mais cette fois sans mentionner sa source.

Félicité de Genlis respecte l'académicien non seulement pour sa qualité de travail et sa rigueur, relevées notamment par les différents prix qu'il remporte⁴⁹², mais également pour la

⁴⁸⁹ MORRISEY Robert, *op. cit.*, p. 321.

⁴⁹⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, note 3, p. 357.

⁴⁹¹ « Histoire romanesque de Charlemagne », *op. cit.*, p. 410.

⁴⁹² « Gabriel-Henri, abbé Gaillard », in DRUON Maurice, *op. cit.*, p. 285.

fidélité qu'il garde pour elle. Les deux écrivains partagent les mêmes réflexions et il n'est pas à douter que Félicité de Genlis ne fut pas la seule à être influencée par son comparse. Même si leurs échanges sont tus, ou dans tous les cas non relatés dans la recherche, nous pouvons émettre l'hypothèse de conversations et d'échanges, tant sur leur travail que sur les écrits et manières de penser. Dès lors, Gaillard put être tout aussi bien influencé par elle que l'inverse, même si nous gardons à l'esprit que son *Histoire* est publiée en 1782, soit la même année où Félicité de Genlis rompt avec les philosophes. De plus, nous l'avons vu, l'*Histoire de Charlemagne*, n'est pas la seule source sur laquelle l'auteure s'appuie, mais elle demeure tout de même la principale et la plus fiable, telle qu'affirmée plusieurs fois par Félicité de Genlis au sein de son conte, dans ses *Mémoires* ou encore dans *Les Veillées du château* lorsqu'elle le mentionne de nouveau comme étant l'historien attitré de l'Empereur en cette fin de siècle.

1.2.Charlemagne, sage politique ou tyran conquérant ?

Avec *Les Chevaliers du Cygne*, Félicité de Genlis s'inscrit dans la tendance des écrivains à se tourner vers le Moyen Âge. L'auteure maintient ainsi ce renouveau en proposant une œuvre au style hybride, à la fois historique et morale. L'image de Charlemagne appuyée par son peuple et qui avait tant servi durant l'Ancien Régime est repoussée durant la Révolution française qui préfère revenir à l'époque romaine⁴⁹³. Cependant, en écrivant son conte, exilée, et en le livrant après la chute de Robespierre, Félicité de Genlis perpétue cette vision du monarque et annonce l'importance que retrouve Charlemagne sous l'Empire. Robert Morrissey relève la recherche de l'auteure d'un mythe appuyé par l'autorité de l'histoire⁴⁹⁴. Ce mythe exemplaire de Charlemagne, mais surtout la période médiévale en général est discuté, voire critiqué dans les ouvrages scientifiques et historiques du XVIII^e siècle.

« L'objet que je me propose est de donner une juste idée de l'ancienne Chevalerie, & de faire connoître la nature & l'utilité d'un établissement qui, regardé maintenant comme frivole, fut néanmoins l'ouvrage d'une politique éclairée, & la gloire des Nations chez lesquelles il étoit en vigueur⁴⁹⁵ ».

Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye regrette le manque de sérieux de son époque lorsqu'il s'agit de traiter de la chevalerie. En effet, cette dernière est pour lui ce qui se rapproche le plus d'une politique éclairée qui confère la gloire et la prestance à la nation. Alors que pour l'académicien, l'*ethos* exemplaire du chevalier ressort essentiellement à la fin du Moyen Âge⁴⁹⁶,

⁴⁹³ FAVIER Jean, *op. cit.*, p. 706.

⁴⁹⁴ MORRISSEY Robert, *op. cit.*, p. 342.

⁴⁹⁵ LA CURNÉ DE SAINTE PALAYE Jean-Baptiste de, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, t. 1, première partie, Paris, Chez la veuve Duchesne, 1781, p. 1.

⁴⁹⁶ CROUCH David et DEPLOIGE Jeroen (éd.), *op. cit.*, p. 8.

Félicité de Genlis l'utilise quant à elle pour le haut Moyen Âge. Lorsque l'auteure justifie son projet dans la préface de son conte, elle avoue ne pas vouloir rétablir la chevalerie dans son pays, mais de s'en servir, comme le faisait ses prédécesseurs, comme d'un « programme moral⁴⁹⁷ » que La Curne de Sainte-Palaye fut l'un des premiers à mettre en place. « Voyez *mémoires de l'ancienne chevalerie* par Mr. de la Curne de Ste. Palaye. Ouvrages en 3 volumes pleins de recherches savantes et curieuses⁴⁹⁸ » énonce justement Félicité de Genlis lorsqu'elle cite l'historien dans son conte. Sainte-Palaye est un érudit qui approfondit quantité de recherches et d'ouvrages, notamment en livrant un dictionnaire des antiquités françaises, un glossaire sur l'évolution de la langue médiévale ainsi que trois volumes⁴⁹⁹ sur l'histoire et la nécessité de la chevalerie⁵⁰⁰. Sa capacité à traiter du Moyen Âge, en adaptant son écrit au public de son temps lorsqu'il édite des textes médiévaux comme Chrétien de Troyes⁵⁰¹, livre une image d'un historien non seulement comme étant le premier médiéviste du siècle des Lumières⁵⁰², mais pour Félicité de Genlis il s'agit avant tout d'un savant aux nombreuses connaissances dont les recherches contiennent bon nombre de détails. Afin d'exposer le Moyen Âge à un plus grand public, Sainte-Palaye développe tout un travail non seulement philologique, mais également historique⁵⁰³. Notons que lorsqu'il livre la première édition de ses *Mémoires*, la France est en guerre⁵⁰⁴ et l'historien inspire ses contemporains à fonder une « nouvelle chevalerie⁵⁰⁵ » en relatant tant d'honneur et de dignité qu'il serait bon d'adapter à leur époque moderne. Félicité de Genlis se détache de l'auteur en écartant le rétablissement de la chevalerie comme système de solution face à l'ancien despotisme du régime féodal aboli la nuit du 4 août 1789. Cependant, Félicité de Genlis reprend la même pensée qu'en temps de crises, le Moyen Âge et la chevalerie offrent des modèles de comportements à suivre pour une France en guerre.

« La Chevalerie, fi l'on veut uniquement la considérer comme une cérémonie par laquelle les jeunes gens destinés à la profession militaire recevoient les premières armes qu'ils devoient porter, étoit connue dès le temps de Charlemagne. [...] Mais, à regarder la

⁴⁹⁷ CROUCH David et DEPLOIGE Jeroen (éd.), *op. cit.*, p. 4.

⁴⁹⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 11, p. 292-293.

⁴⁹⁹ Dans la seconde édition, celle que nous avons décidé de retenir, les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie* publiés chez la Veuve Duchesne en 1781, se voit ajouter un nouveau volume aux deux volumes déjà présents.

⁵⁰⁰ GOULEMOT Jean-Marie, « La Curne de Ste-Palaye », in AMALVI Christian (dir.), *op. cit.*, p. 170.

⁵⁰¹ GUÉRET-LAFERTÉ Michèle et POULOUIN Claudine, « introduction », in GUÉRET-LAFERTÉ Michèle et POULOUIN Claudine (dir.), *op. cit.*, p. 7-31, ici p. 31.

⁵⁰² MONTROYA Alicia C., *op. cit.*, p. 333.

⁵⁰³ GLAUDE Pierre, « 1. L'héritage courtois et le roman troubadour. Le roman de style troubadour », in BERNARD-GRIFFITHS Simone, GLAUDES Pierre et VIBERT Bertrand (dir.), *op. cit.*, Paris, Champion, 2006, p. 760-770, ici p. 761 (Romantisme et modernité, n° 94).

⁵⁰⁴ Les premiers volumes étant publiés en 1759, la France est prise dans la guerre de Sept Ans depuis trois ans.

⁵⁰⁵ DURANTON Henri, « Éditer la littérature médiévale au temps des Lumières », in GUÉRET-LAFERTÉ Michèle et POULOUIN Claudine, *op. cit.*, p. 370.

Chevalerie comme une dignité qui donnoit le premier rang dans l'ordre militaire & qui se conféroit par une espèce d'investiture accompagnée de certaines cérémonies & d'un ferment folemnel, il feroit difficile de la faire remonter au-delà du onzième siècle. Ce fut alors que le gouvernement François sortit du cahos où l'avoient plongé les troubles qui suivirent l'extinction de la seconde race de nos Rois⁵⁰⁶ ».

La Curne de Sainte-Palaye remonte l'origine de la chevalerie au XI^e siècle et non au IX^e siècle, comme le suppose Félicité de Genlis. La chevalerie permet le rétablissement d'un ordre à la suite du désordre que provoque la disparition des Carolingiens, associés à l'époque à la « seconde race⁵⁰⁷ ». « On trouvera dans l'ouvrage de Mr. de Ste. Palaye des exemples sans nombre de cette ancienne générosité française⁵⁰⁸ », le vante Félicité de Genlis lorsqu'elle cite certains passages qu'elle sort de l'ouvrage de Sainte-Palaye. En effet, bien qu'elle ne débâte pas davantage sur l'origine de la chevalerie, comme le fait ci-dessus l'historien, l'auteure ne manque pas de relever la dignité de l'esprit chevaleresque que Sainte-Palaye évoque dans ses *Mémoires*. Félicité de Genlis use de la chevalerie comme l'historien afin de sortir la France révoltée du chaos dans lequel elle s'enfonce de plus en plus. Au même titre que les premières armes de « chevalerie » faites sous Charlemagne, les deux Chevaliers du Cygne font les leurs sous l'attention de l'Empereur et se font à la fois remarquer par leur courage, mais également par leur bravoure et leur capacité chevaleresque. Félicité de Genlis évoque toute une série de cérémonies, notamment l'une des plus importantes qui lie deux chevaliers entre eux. À l'instar de Sainte-Palaye, l'auteure reconnaît que « c'est dans l'histoire qu'on trouvera les vrais modèles et les exemples admirables de cette amitié pure et sublime, qui n'est plus aujourd'hui qu'une chimère⁵⁰⁹ ». La brillante chevalerie que dépeint l'érudit français lui inspire les sentiments qu'elle admire, mais qu'elle regrette surtout. Exilée, Félicité de Genlis se retrouve seule et lorsqu'elle écrit son conte, elle se souvient ou a près d'elle les enseignements de Sainte-Palaye. De plus, s'opposant aux cours d'histoire donnés par les Jacobins qu'elle déplore et qui prônent l'Antiquité, Félicité de Genlis s'inscrit dans le courant qui tourne le dos à ses temps trop anciens et se tourne vers le modèle exemplaire du chevalier que certains penseurs de la fin du XVIII^e siècle regrettent⁵¹⁰.

⁵⁰⁶ *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, t. 1, seconde partie, p. 65-66.

⁵⁰⁷ Sous l'Ancien Régime, le qualificatif de « seconde race » définit la deuxième dynastie des rois après la « première race », qui est celle des Mérovingiens. ; TEYSSEIRE Daniel, « De l'usage historico-politique de *race* entre 1680 et 1820 et de sa transformation », in *Mots. Les langages du politique*, n°33, décembre 1992, p. 43-52, ici p. 45 (BONNAFOUS Simone, HERSZBERG Bernard et ISRAËL Jean-Jacques (dir.), *Sans distinction de...race*), https://www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1992_num_33_1_1737 (consulté le 15 avril 2022).

⁵⁰⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, note 18, p. 300.

⁵⁰⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 12, p. 502.

⁵¹⁰ GLAUDE Pierre, *op. cit.*, p. 765.

Tandis que contrairement à Gabriel-Henri Gaillard, les deux auteurs ne semblent pas entretenir de relation que cela soit par correspondance ou dans les salons, Félicité de Genlis ne manque pas de louer le travail exhaustif de l'historien, tout comme sa méthodologie avec laquelle elle se reconnaît par certains points. Non seulement tous deux ont un souci de la source, mais ils approfondissent leurs arguments dans leurs notes. En effet, nous l'avons vu, Félicité de Genlis se sert des notes de fin d'ouvrage pour justifier des faits ou développer des idées. Sainte-Palaye, quant à lui, use des marges et des notes pour y délivrer ses discours⁵¹¹. Les deux auteurs valorisent cette période encore quelque peu critiquée pour l'exposer au lecteur et démontrer en la détaillant qu'il doit s'en inspirer. Cependant, l'académicien et l'ancien gouverneur ne sont pas les seuls à voir l'histoire comme étant une source de référence. Gabriel Bonnot de Mably considère la société moderne comme entrant en décadence et trouve également qu'en cherchant dans l'histoire, il est possible de trouver des remèdes pour le futur et d'ainsi « soigner » le présent⁵¹². L'abbé de Mably fait d'ailleurs partie des lectures dont les philosophes révolutionnaires tels que Mirabeau ou Desmoulins s'inspiraient, en compagnie de Voltaire ou encore de Rousseau⁵¹³. En comparaison avec Gaillard et Sainte-Palaye, Félicité de Genlis ne cite que peu l'abbé de Mably et son *Observation sur l'histoire de France*⁵¹⁴. Cependant, nous l'avons exposé précédemment, elle possède une confiance en lui ainsi qu'en ses successeurs puisqu'il est certain, selon l'auteure qu'il « ne flattera pas les rois ».

« Il offre un modèle à tous les rois : il [l'abbé de Mably] nous montre dans Charlemagne, le philosophe, le patriote, le législateur. Il nous fait voir ce monarque abjurant le pouvoir arbitraire, toujours funeste aux princes : Charles reconnoît les droits imprescriptibles de l'homme, qui étoient tombés dans l'oubli. Convaincu qu'il ne peut faire le bonheur du peuple sans le faire intervenir dans la législation, il lui r'ouvre le champ de Mars, fermé depuis si longtemps, & le rappelle à ces assemblées de la nation, dont les grands & le clergé l'avoient exclu. Il savoit, ce sage politique, qu'il n'y a que ce moyen de l'affectionner au bien public ; qu'il ne peut y avoir de patrie où il n'y a point de liberté ; & il crut qu'il étoit plus grand, plus glorieux d'être appelé chef d'une nation libre, que de commander à un peuple d'esclaves. Sa conduite noble, franche & généreuse rapprocha les différens ordres de l'état ; il leur fit sentir qu'ils ne pouvoient maintenir leurs droits qu'en unissant leurs intérêts. Chacun d'eux fit des sacrifices au bien commun ; & les François étonnés comprirent qu'une classe de citoyens pouvoit être heureuse, sans opprimer les autres. »⁵¹⁵.

⁵¹¹ MONTROYA Alicia C., *op. cit.*, p. 351.

⁵¹² GOULEMOT Jean Marie, « MABLY, Gabriel BONNOT de (Grenoble, 1709-1785) », in AMALVI Christian, *op. cit.*, p. 201.

⁵¹³ ISRAEL Jonathan Irvine, *op. cit.*, p. 30.

⁵¹⁴ L'*Observation sur l'histoire de France* sort en 1765 pour la première fois. Cependant, l'édition de 1788 se rapproche le plus de la période durant laquelle Félicité de Genlis est gouverneur et réfléchit aux enseignements qu'elle désire effectuer, tout en pressentant les débuts de la Révolution arriver. Ainsi, nous nous concentrerons sur cette édition.

⁵¹⁵ « Éloge historique de l'abbé de Mably [...] par M. l'abbé Brizard », in MABLY Gabriel Bonnot de, *Observations sur l'Histoire de France Observations sur l'Histoire de France. Nouvelle édition, continuée jusqu'au règne de Louis XIV, & précédée de l'Eloge historique de l'Auteur, par M. l'Abbé Brizard*, t. 1, Kehl, 1788, p. 31-32.

Bien qu'écrite avant le tumulte de la convocation des États généraux et de la séparation du Tiers État, l'œuvre de l'abbé de Mably reconnaît le besoin de prendre en compte le peuple des deux ordres que sont la noblesse et le clergé. Cet extrait rappelle tout ce que Félicité de Genlis expose à son lecteur lorsqu'elle fait parler non seulement Charlemagne lui-même, mais également ses chevaliers ou d'autres sages souverains. Tous les historiens que nous avons vus jusqu'à présent s'entendent pour attacher Charlemagne au rôle de législateur bienveillant, ayant à cœur de créer autour de lui une nation unie et libre. L'abbé de Mably est le premier en revanche à mentionner le côté philosophe de l'Empereur et la conscience sacrificielle pour le bien commun des deux ordres. De plus, il pardonne tous les reproches que l'on pourrait faire à Charlemagne, car il évoluait dans un siècle cruel⁵¹⁶. Dans cet esprit légèrement providentiel, l'abbé de Mably donne la solution en cette dernière phrase : une nation peut être heureuse en ouvrant la législation à tous et sans qu'aucune autre classe n'opprime une autre. S'étant intéressé à la Révolution américaine, l'abbé de Mably avait réfléchi à un certain « républicanisme » et au rôle utile de l'histoire pour les gouvernements, mais aussi pour le peuple⁵¹⁷. En effet, il parle d'une « république des Francs » qui posséderait une constitution républicaine sur laquelle se serait inspirée la monarchie⁵¹⁸. Félicité de Genlis reprend plusieurs des pensées de l'historien, notamment concernant l'esclavagisme du peuple qu'elle réfute dans son œuvre en affirmant qu'un peuple sagement guidé par un monarque qui lui assure la paix et la justice ne sera nullement servile. De plus, Félicité de Genlis partage les idées de l'abbé de Mably en affirmant que « l'humanité, la magnanimité de Charlemagne [...] traita de la paix, mais avec le consentement unanime de sa nation⁵¹⁹ », tout en exprimant le vœu d'une nation libre. L'utilité de l'histoire pour le peuple et les princes de l'abbé de Mably rejoint également le rôle si ce n'est principal, tout du moins majeur de l'histoire pour la comtesse de Genlis. L'abbé de Mably « s'est plus attaché à faire connoître les droits du peuple que les caprices des rois, à éclairer les erreurs des divers ordres de l'état qu'à pallier leurs fautes⁵²⁰ » dans une histoire qui expose un grand nombre de combats pour la liberté, de sentiments pour la vertu et d'un goût prononcé pour le droit public. Toutes ces qualités nécessaires sont celles qu'expose pareillement Félicité de Genlis au sein des *Chevaliers du Cygne*.

⁵¹⁶ BORST Arno, « Das Karlsbild in der Geschichtswissenschaft vom Humanismus bis heute », in BRAUNFELS Wolfgang et SCHRAMM Percy Ernst (éd.), *Karl der Grosse: Lebenswerk und Nachleben. Das Nachleben*, vol. 4, Düsseldorf, Schwann, 1967, p. 364-402, ici p. 379.

⁵¹⁷ GOULEMOT Jean Marie, *op. cit.*, p. 202.

⁵¹⁸ « Éloge historique de l'abbé de Mably [...] par M. l'abbé Brizard », in *op. cit.*, p. 30-31.

⁵¹⁹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 13, p. 187-188.

⁵²⁰ « Éloge historique de l'abbé de Mably [...] par M. l'abbé Brizard », in *op. cit.*, p. 33.

Si l'abbé de Mably considère Charlemagne comme étant celui qui retire son empire du chaos pour tenter d'instaurer une nation, mais qui pourtant, reste tout de même dépendant de ses chevaliers qui l'aident et le soutiennent⁵²¹, Lacombe de Prézel insiste surtout sur le caractère magnanime de l'Empereur et se concentre sur l'importance de la justice. L'avocat dans son *dictionnaire des hommes illustres* parle d'un souverain modéré. « La France révère Charles, non seulement comme son héros, mais encore comme son législateur. [...] Mais ce qui leur attiroit encore plus la vénération des peuples, étoit la justice qui les accompagnoit toujours⁵²² ». Félicité de Genlis n'utilise pas Lacombe de Prézel pour traiter de Charlemagne. Son dictionnaire lui sert essentiellement pour certains détails de la vie de ses autres personnages comme Ogier le Danois ou Abassa. Cependant, il est bon de noter que quoique ses idées de justice soient essentiellement justifiées par le contexte révolutionnaire et les changements qui l'accompagnent, Félicité de Genlis partage sa pensée en affirmant que « c'est surtout dans la justice et dans la bonté que réside la gloire personnelle des Souverains⁵²³ ».

Les trois auteurs exposés ci-dessus font partie de ceux que Félicité de Genlis cite dans son conte et avec lesquels elle semble partager leur avis et leurs arguments qui rejoignent le projet qu'elle construit. Ces historiens réfléchissent dans un cadre purement académique ou, dans tous les cas, scientifique. Ils n'ont pas de prétentions fictives de l'histoire et ne sont pas connus pour être des romanciers, des dramaturges ou encore des poètes. Ils ont une méthodologie rigoureuse, centrée sur la citation de sources et dans la recherche de la plus proche véracité. Ainsi, ils divergent de l'auteure en cet unique point qu'est le genre de leur écrit et, par conséquent, le public qu'ils désirent viser. Cependant, un écrivain qui se rapproche de l'auteure, par le genre qu'ils partagent durant un moment de leur carrière, mais qui pourtant constitue pour Félicité de Genlis une cible perpétuelle, peut émettre un avis contraire. Voltaire fait partie, en effet, des philosophes qu'elle rencontre⁵²⁴ et avec lesquels l'auteure entre en désaccord dès le début des années 1780. Elle ne cesse depuis de le contester autant que de vanter ses mérites.

Voltaire, tout comme l'abbé de Mably, réfléchit sur le bonheur du peuple en se concentrant davantage sur l'évolution des institutions⁵²⁵. *L'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII* est un immense ouvrage qui traite seulement à la fin de son deuxième tome de l'Empereur. Alors que

⁵²¹ MORRISEY Robert, *op. cit.*, p. 341-342.

⁵²² PRÉZEL Honoré Lacombe de, *Dictionnaire des portraits historiques, anecdotes et traits remarquables des hommes illustres*, t. 1, Paris, Lacombe, 1769, p. 282.

⁵²³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 24, p. 405.

⁵²⁴ Félicité de Genlis rencontre Voltaire à Ferney en 1775. ; IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *op. cit.*, p. 10.

⁵²⁵ CORNETTE Joël (dir.), BIARD Michel, BOURDIN Philippe et MARZAGALLI Silvia, *op. cit.*, p. 622.

Félicité de Genlis considère le Moyen Âge et la période carolingienne comme étant capables d'apporter suffisamment de lumières au peuple français, Voltaire lui ne démord pas en qualifiant la période médiévale comme étant un âge plongé dans les ténèbres⁵²⁶. À l'inverse de Félicité de Genlis, le philosophe critique Charlemagne en développant bon nombre d'exemples afin de démontrer la tyrannie et le despotisme du roi qui ne furent pas seulement violents lors de ses conquêtes, comme Félicité de Genlis tente de le masquer dans son conte.

« La réputation de Charlemagne est une des plus grandes preuves que les succès justifient l'injustice et donnent la gloire⁵²⁷ », affirme Voltaire lorsqu'il commence son récit sur le monarque. Le philosophe expose principalement la figure despotique et tyrannique de Charlemagne face au caractère usurpateur de son règne et à son attitude vis-à-vis des Saxons : « [...] il défait à son tour Vitikind ; mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté⁵²⁸ ». Le roi des Francs déplace des dizaines de milliers de familles un peu partout dans son empire et se charge par l'usage d'espions d'assassiner les Saxons qui retourneraient à leur culte. Et alors que Félicité de Genlis mentionne que l'unique faute commise par Charlemagne fut d'avoir été conquérant, elle prend le contre-pied du philosophe. « Souvent les conquérants ne sont cruels que dans la guerre : la paix amène des mœurs et des lois plus douces. Charlemagne, au contraire, fit des lois qui tenaient de l'inhumanité de ses conquêtes⁵²⁹ ». Voltaire oppose alors à Charlemagne, le calife Aaron Raschid qui est son égal, mais qui pourtant demeure un meilleur monarque concernant la justice et l'humanité.

« J'arrivai [dit Ogier le Danois] le jour même où l'Empereur donnoit une audience publique aux ambassadeurs du Calife Aaron, ce despote célèbre qui, grace aux vertus et aux talens de son grand Visir, l'illustre Barmécide, gouvernoit avec justice et avec gloire ; mais qui depuis a terni tout l'éclat de son règne, par le meurtre affreux de ce même Barmécide, dont la mort a plongé tout l'orient dans le deuil et la consternation⁵³⁰ ».

« Barmécide fut en effet le plus grand homme qui ait eu le malheur de servir un despote. Les historiens ont prodigieusement loué le Calife Aaron. On trouvera dans la suite de cet ouvrage une partie de son histoire et son portrait fait d'après ses actions et sa vie, et par conséquent très différent de celui que les historiens nous ont laissé⁵³¹ ».

⁵²⁶ SGARD Jean, « Prévost et le Moyen Âge », in GUÉRET-LAFERTÉ Michèle et POULOUIN Claudine (dir.), *op. cit.*, p. 407-417, ici p. 417.

⁵²⁷ VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, vol. 2, Paris, Didot, 1813, p. 159.

⁵²⁸ *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, vol. 2, p. 163.

⁵²⁹ *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, vol. 2, p. 164.

⁵³⁰ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 1, p. 30.

⁵³¹ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 2, chap. 1, p. 30.

Félicité de Genlis attribue toutes les qualités que Voltaire confère quant à lui à Aaron Raschid, à Barmécide. L'auteure privilégie la réflexion sur la bonne ou mauvaise politique en l'associant à un Premier ministre capable de contenir les tendances cruelles et despotiques de son souverain. Dans ce sens, elle prouve au philosophe que si le calife règne par la gloire et la justice, les mérites reviennent à un homme de son gouvernement. « [...] j'ai tracé le caractère d'Aaron ; je l'ai peint, non tel que les historiens éblouis de sa gloire veulent nous le représenter, mais tel qu'il dût être⁵³² ». L'objectif de Félicité de Genlis consistait à séparer les actes des qualités. Ainsi, elle voulut dissocier les qualités que l'on reconnaissait universellement à Aaron Raschid aux actes cruels qu'il effectua. L'auteure désire, à l'inverse de Voltaire, démontrer que Charlemagne demeure le souverain « parfait » de son siècle non seulement par ses qualités et son caractère, mais également par ses actes. Félicité de Genlis l'avoue, elle conserve toutes les qualités du calife pour le rendre haïssable par ses actes. « Tel a été mon projet ; j'ai pu l'exécuter mal, mais du moins l'idée est neuve et véritablement morale⁵³³ ».

Voltaire conclut son récit sur Charlemagne en lui concédant la tranquillité qu'il amena à plusieurs régions durant un certain laps de temps. Tandis qu'il considère le souverain comme étant despotique, le philosophe rejoint le jugement général que l'on attribue à la fin de son règne. En effet, Charlemagne sort plusieurs pays du chaos et sa politique, qu'elle soit miséricordieuse ou tyrannique, aboutit à amener une certaine paix, à peine ébranlée par quelques révoltes. De manière générale, nous pouvons remarquer que ce n'est pas tant sur les conquêtes de Charlemagne que les historiens et érudits se penchent, mais davantage sur les institutions, la législation et l'intégration du peuple que le souverain a pris en compte. Ils voient une diversité de pays sous des lois justes et pour tous. Bien que chaque époque doit être pensée comme étant propre à elle-même, le XVIII^e siècle désire reprendre le principe véhiculé par l'époque carolingienne et que Félicité de Genlis réitère dans son conte. L'entrain que provoque l'Empereur durant la Révolution française atteint son apogée lorsque des armées révolutionnaires se rendent jusqu'à Aix-la-Chapelle afin d'amener le cercueil de Charlemagne à Paris⁵³⁴, symbolisant comme le retour inespéré du souverain dans une France qui a besoin d'un nouveau monarque, capable de la sortir du chaos.

⁵³² *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XVII.

⁵³³ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, préface, p. XVII.

⁵³⁴ NELSON Janet L., *Courts, Elites, and Gendered Power*, op. cit., p. XVII 5.

2. La rencontre du passé médiéval et du politique dans les contes du XVIII^e siècle

2.1. Le Moyen Âge dans les contes

« Le dernier volume des *Veillées du Château* n'est point fait pour l'enfance et contient trois Contes moraux, (tous trois d'un genre absolument différent ;) [...] Le Palais de la Vérité, qui est une féerie : Daphnis et Pandrose, conte mythologique. L'Auteur avoit annoncé en donnant ces contes que, s'ils avoient quelques succès, elle en donneroit encore un. [...] En conséquence elle donne aujourd'hui ce Conte de Chevalerie, pour servir de suite aux trois autres⁵³⁵ ».

L'ancien gouverneur des enfants d'Orléans ne manque pas de culture pour enseigner à ces derniers des mœurs et des valeurs morales qu'elle puise dans différents genres. Celui du conte en est un dont Félicité de Genlis use à plusieurs reprises. En effet, après avoir traité de la philosophie, de la féerie et de la mythologie, l'auteure reprend le genre oxymorique du conte moral pour y mélanger le conte de chevalerie. Félicité de Genlis ne masque pas ses intentions. Nous l'avons vu précédemment, son conte est explicitement utilisé afin d'offrir aux Français un remède au caractère violent et dégénérant de la France actuelle. Elle se sert également de son conte pour critiquer certains comportements ou certaines personnalités qu'elle transpose dans ses personnages. Si les conteurs de sa période masquent quelque peu l'histoire contemporaine⁵³⁶ dans leur conte afin de maintenir un certain équilibre entre fiction et réalité⁵³⁷, Félicité de Genlis, elle, ne cherche pas à cacher les parallèles qu'elle effectue. Bien au contraire, l'auteure avoue par moments les liens que soulève son conte en nommant explicitement les responsables que sont Marat et Robespierre par exemple. Ainsi, la société moderne tombe dans l'immoralité et la violence. Félicité de Genlis s'appuie sur le Moyen Âge pour pallier cette « décadence ».

Les académiciens et les historiens ont conscience du caractère exemplaire ainsi que du rôle que la période médiévale peut jouer sur leur société et dans les réflexions personnelles des Français. Dans la même idée, les conteurs, dont fait partie Félicité de Genlis, affectionnent également les mœurs qui prônent la vertu⁵³⁸. Si on considère l'ensemble des contes, la période carolingienne n'est représentée que dans une infime partie. Traditionnellement, le genre du conte de fées expose une histoire de roi et de reine dans un royaume « médiévalisé » qui se sert comme s'éloigne de l'univers proprement médiéval. Les contes du XVIII^e siècle jouent sur les deux pôles, ils restent à la fois attachés à cet héritage merveilleux, mais par le contexte politique

⁵³⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, avertissement de l'éditeur, p. V-VI.

⁵³⁶ Par contemporain, nous entendons ici le contexte révolutionnaire.

⁵³⁷ GEVREY Françoise, « le conte à l'épreuve de la Révolution française », in HERSANT Marc et JOMAND-BAUDRY Régine (dir.), *op. cit.*, p. 161-175, ici p. 175.

⁵³⁸ GLAUDE Pierre, *op. cit.*, p. 766.

et sociétal de cette fin de siècle, tendent à se tourner vers le politique. Ainsi, certains conteurs quittent la sphère vraisemblable du genre pour évoquer explicitement les problèmes modernes et chercher dans le passé lointain des solutions. Le Moyen Âge fait partie de cette recherche, et de manière encore plus significative lorsque le monde chevaleresque correspond à l'idéal recherché. Enfin, il est bon de spécifier que le contexte révolutionnaire provoque un tournant décisif dans le roman, et le conte également, qui quitte son statut de genre mineur et qui se voit empli explicitement, mais surtout implicitement d'histoire⁵³⁹ tout comme de politique. L'un des défis majeurs du genre romanesque révolutionnaire et plus précisément celui des romans historiques est de rendre la frontière entre l'histoire et l'imagination si peu visible afin que celle séparant le vrai du vraisemblable ne pose pas de problème⁵⁴⁰. Que cela soit dans les romans ou dans les contes, et à l'instar des érudits et des historiens, la chevalerie n'est plus de l'ordre de la fiction, mais rentre dans ce qu'il y a de plus réel⁵⁴¹.

Le comte de Caylus, attaché à ce renouveau médiéval, insère cette exemplarité dans ses contes. Madame Leprince de Beaumont brasse tout un pan de l'éducation féminine axé à la fois sur la religion et sur l'histoire. Les deux conteurs œuvrent dans une atmosphère moralisatrice dans laquelle le Moyen Âge joue un rôle important. *Les Chevaliers du Cygne* s'inscrit dans cette « école » et partage, à quelques différences près, la même philosophie. À l'inverse de la plupart des historiens relatés dans le chapitre précédent, Félicité de Genlis ne semble pas avoir rencontré Marie Leprince de Beaumont, mais paraît au contraire avoir discuté avec le comte de Caylus. Les écrits de ces derniers, livrés durant la première moitié du XVIII^e siècle à quelques années près, sont connus massivement sur tout le territoire français, mais également anglais pour madame Leprince de Beaumont. Très attachée à l'éducation, la jeune Félicité de Genlis dut exploiter le genre du conte et du roman en étant petite fille, mais plus encore lorsqu'elle devint gouverneur des enfants d'Orléans. Il n'est pas à douter que les contes du comte de Caylus, tout comme ses recherches scientifiques et érudites, n'aient intéressé et passionné celle qui voyait dans l'histoire et la littérature un pan essentiel d'une instruction solide. Madame Leprince de Beaumont, sa personnalité et la femme qu'elle fut, tout comme ses *Magasins* partagent des points communs avec l'auteure des *Chevaliers du Cygne* qui encouragent à appuyer l'hypothèse selon laquelle la conteuse et pédagogue a influencé notre auteure.

⁵³⁹ DÉRUELLE Aude et ROULIN Jean-Marie, *Les romans de la Révolution : 1790-1912*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 332 (Recherches).

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 335.

⁵⁴¹ GLAUDE Pierre, *op. cit.*, p. 768.

2.1.1. Madame Leprince de Beaumont et Genlis

« On y représente les défauts de leur âge ; l'on y montre de quelle manière on peut les en corriger ; on s'applique autant à leur former le cœur, qu'à leur éclairer l'esprit. On y donne un abrégé de l'Histoire sacrée, de la Fable, de la Géographie, etc. ; le tout rempli de réflexions utiles et de Contes moraux, pour les amuser agréablement [...] »⁵⁴²

Ce long sous-titre du *Magasin des enfans* de Marie Leprince de Beaumont expose en quelques lignes l'objectif de l'auteure ainsi que le public auquel elle s'adresse. Cette dernière constate des défauts et des vices chez ses élèves qu'elle désire corriger par la force de l'histoire, la fable et la géographie ainsi que n'importe quels écrits scientifiques susceptibles de faire force d'autorité. Le conte moral est ici utilisé non seulement comme des leçons pour de jeunes enfants, mais prend paradoxalement la forme d'amusement. Rappelons que la fonction première de la morale n'étant pas d'amuser ceux ou celles qui la lisent⁵⁴³, madame Leprince de Beaumont sort de ce cadre peut-être un peu trop « austère » pour le rendre plus léger et, de fait, divertissant, en donnant un conte moral qui remplit son objectif de différentes manières. De fait, elle raconte souvent des événements historiques, car les enfants aiment cela, et les encourage à y dégager des valeurs qu'elle trouve essentielles, à savoir la créativité, la responsabilité et la camaraderie⁵⁴⁴. Félicité de Genlis ne désire pas amuser son public. Le contexte sociopolitique qui la tourmente durant ses années d'écritures ne la conforte pas à rendre son conte amusant au premier abord. Ce conte historique et moral cherche pareillement à corriger les fautes et les défauts des Français en se servant de l'histoire, mais également de détails sortis de l'histoire naturelle qui donnent du crédit aux arguments qu'elle avance. Cependant, sorti du cadre révolutionnaire, *Les Chevaliers du Cygne* garde tout de même le sérieux de l'enseignement qu'il désire procurer, mais ne sent plus le poids de cette instruction qu'il met en lien avec l'actualité et les enjeux qui se jouent derrière sa lecture.

Madame Leprince de Beaumont a ceci de particulier qu'elle est gouvernante d'enfants de la noblesse en Angleterre et qu'elle publie son *Magasin des enfans* sur le sol anglais avant que ce dernier ne soit accessible aux Français un an après⁵⁴⁵. Elle vit dans le pays qui accueille plusieurs fois Félicité de Genlis, à la fois dans son exil et auparavant. Quoiqu'un océan les

⁵⁴² LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie, *Magasin des enfans, ou dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves*, t. 3, sous-titre, Lyon, Veuve Rusand, 1798.

⁵⁴³ COULET Henri, *Études sur le roman français au XVIII^e siècle : territoires et frontières*, op. cit., p. 215-216.

⁵⁴⁴ LORENZO-MODIA María Jesús, op. cit., p. 184.

⁵⁴⁵ BAUDRON Annette, « Les limites de l'esprit géométrique. Quand mademoiselle Bonne perd son sang-froid », in KULESSA Rotraud von et SETH Catriona (dir.), *Une éducatrice des Lumières, Marie Leprince de Beaumont*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 147-160, ici p. 148 (Masculin/féminin dans l'Europe moderne, n° 16. Série XVIII^e siècle, n° 7).

sépare et que Marie Leprince de Beaumont ait une trentaine d'années de plus qu'elle, les points communs qui lient les deux femmes ne s'arrêtent pas au territoire anglais. Fermement opposée aux philosophes des Lumières, attachée à la religion et consacrant son temps et son énergie à l'éducation des enfants, qu'ils soient pauvres ou bien nés, madame Leprince de Beaumont incarne toute une série de traits que l'on pourrait facilement associer à notre auteure. Félicité de Genlis connaît la même préoccupation quant au sujet de l'accessibilité de l'éducation non seulement des enfants, mais du peuple en général, qui demeure comme nous l'avons vu, la base pour toute vie heureuse et éclairée. L'enseignement est précieux pour y démontrer des comportements respectueux et humanitaires. Le *Magasin des pauvres* de madame Leprince de Beaumont prône une capacité en tout un chacun d'avoir autant accès à la connaissance que de servir pareillement Dieu⁵⁴⁶. Cette dernière affirme avec certitude que le manque d'éducation provoque les vices⁵⁴⁷. Félicité de Genlis l'expose tout aussi fortement au sein de son conte, à travers ses personnages comme la pédagogue française, mais également par sa propre voix. À ce même titre, les pièces du *Théâtre d'éducation* de Félicité de Genlis se rapprochent de certains écrits « à la mode » de madame Leprince de Beaumont⁵⁴⁸ et peuvent, être considérées comme le point d'arrivée d'une série d'écrits sur l'éducation chrétienne au XVIII^e siècle dans laquelle Marie Leprince de Beaumont serait l'une des chevilles ouvrières⁵⁴⁹.

De plus, nous l'avons vu Félicité de Genlis glorifie à travers ses personnages féminins une certaine égalité de l'homme et de la femme tout en démontrant la force et le caractère exemplaire des vertus féminines. Madame Leprince de Beaumont véhicule aussi cette vision de la femme égale et non inférieure à l'homme⁵⁵⁰, et défend par conséquent leur éducation⁵⁵¹. Les deux femmes n'évoluent certes pas dans le même contexte de production qui influence toute œuvre littéraire, mais le fondement même de cette philosophie s'avère inchangé. Félicité de Genlis qui a probablement lu certains écrits de la pédagogue paraît vouloir aller plus loin. Si l'éducation, la religion et l'opposition aux philosophes des Lumières sont des points communs qu'elles partagent, Félicité de Genlis compose des avis tranchés concernant ces derniers. Dans

⁵⁴⁶ LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie, *Le magasin des pauvres, artisans, domestiques, et gens de la campagne*, première partie, vol. 1, Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1768, p. 4.

⁵⁴⁷ BAUDRON Annette, *op. cit.*, p. 159.

⁵⁴⁸ REID Martine, *op. cit.*, p. 72.

⁵⁴⁹ HERZ-GAZEAU Ramona, *La femme entre raison et religion : les Américaines (1769) de Marie Leprince de Beaumont*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 97 (Masculin/féminin dans l'Europe moderne. Série XVIII^e siècle, n° 8).

⁵⁵⁰ *Ibid.*, p. 161.

⁵⁵¹ « Oui, messieurs les tyrans, j'ai dessein de les tirer de cette ignorance crasse, à laquelle vous les avez condamnées. [...] Je veux leur apprendre à penser, à penser juste, pour parvenir à bien vivre ». ; *Magasin des enfans, ou dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves*, t. 1, avertissement, p. 12.

⁵⁵¹ *Magasin des enfans, ou dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves*, t. 3, 19^e dialogue, 17^e journée, p. 47.

ses contestations, elle s'oppose farouchement aux philosophes des Lumières et elle ne manque pas de saisir chaque occasion afin d'exposer son mécontentement. À l'inverse de Marie Leprince de Beaumont, Félicité de Genlis produit toute une série d'écrits explicitement contre eux tandis que la pédagogue demeure plus prudente⁵⁵². Cette dernière appuie tout ce que la religion et les Saintes Écritures peuvent apporter aux enfants⁵⁵³, mais ne mentionne pas le nom de « faux philosophes » ni la perversité des mœurs dont ils seraient potentiellement responsables.

« Vous ne voyez rien, répondit ce domestique ; cette chambre-ci ne renferme que la raison des fous qui sont à la Cour de Charlemagne, votre Empereur ; mais dépêchez-vous de chercher celle dont vous avez besoin. Astolphe lut les étiquettes, et trouva d'abord : Raison de la jeune Elise. Vous n'y pensez pas, dit-il au gardien de cette maison, Elise n'est point folle, elle fait l'ornement de la Cour de Charlemagne ; et moi qui la connois particulièrement, je puis vous assurer qu'elle a beaucoup d'esprit. Et point de raison, ajouta le gardien ; est-on raisonnable, quand on sacrifie de sang froid sa jeunesse, sa santé, sa réputation, au désir de se divertir ?⁵⁵⁴ »

Le *Magasin des enfans* est un ensemble de dialogues entre une gouvernante et ses élèves. Cette dernière leur conte l'histoire d'*Angélique et Roland* qui expose une cour de Charlemagne ne ressemblant en rien à celle que dépeint Félicité de Genlis dans *Les Chevaliers du Cygne*. En effet, si dans ce dernier l'Empereur incarne la raison magnanime et juste, ici, Astolphe vient rechercher la raison égarée de Roland et découvre tout comme le lecteur que la folie a pris possession de la cour de Charlemagne. Le roi des Francs et tout ce qu'il a accompli n'y sont pas développés. Le personnage commun entre les deux contes est Astolphe considéré ici comme le cousin de Roland, mais qui est associé dans *Les Chevaliers du Cygne* à un paladin anglais venu demander la main de Béatrix pour son prince⁵⁵⁵. L'époque carolingienne ne joue pas le rôle des modèles devant montrer au peuple français comment se comporter, mais plutôt le contre-exemple. Madame Leprince de Beaumont, à travers la voix de la gouvernante Bonne, démontre les futilités et la folie que sont les divertissements — des caractères vénaux chez Félicité de Genlis — qui détruisent tout ce que la raison a de plus important. Marie Leprince de Beaumont ajoute à la fin de son conte plus de qualités à son personnage Roland qu'elle dépeint

⁵⁵² CHERRAD Sonia, « Marie Leprince de Beaumont, philosophe chrétienne des Lumières », in KULESSA Rotraud von et SETH Catriona (dir.), *op. cit.*, p. 137-146, ici p. 146.

⁵⁵³ « Si je réussis, je n'ai plus lien à désirer pour l'éducation : un enfant religieux par raison est capable de tout ; les vices, les penchans corrompus, m'effraient plus ». ; *Magasin des enfans, ou dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves*, t. 1, avertissement, p. 10.

⁵⁵⁴ *Magasin des enfans, ou dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves*, t. 3, 19^e dialogue, 17^e journée, p. 47.

⁵⁵⁵ Félicité de Genlis ajoute à ce sujet que « Cet Astolphe, Paladin Anglois, est un personnage de ce tems, fameux dans les vieilles chroniques et anciens romans, et l'un des héros de plusieurs poèmes modernes ». ; *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, note 9, p. 499.

comme un grand capitaine à la valeur extraordinaire qui compose les héros⁵⁵⁶, qu'elle ne développe celui de Charlemagne. Ce dernier ne reste que nominatif et situe essentiellement l'époque du conte. Cependant, tout comme l'ancien gouverneur, le Moyen Âge vient servir d'enseignement au lecteur, qu'il soit peint négativement ou positivement, qu'il soit développé avec autant d'attention que Félicité de Genlis aime à le faire ou avec si peu de détails. Un deuxième exemple se trouve au sein de l'œuvre de madame Leprince de Beaumont *Les Américaines*. Dans un dialogue sur le calvinisme, l'auteure mentionne la fierté des Guises à se considérer comme étant descendants de Charlemagne et leurs justifications pour tous leurs actes commis grâce à cette descendance⁵⁵⁷. La période carolingienne fait force d'autorité dans le *Magasin des enfans*, même si elle n'est utilisée qu'à titre particulier. En effet, Marie Leprince de Beaumont use de toute l'histoire sainte en grande majeure partie dans son œuvre. Ainsi, lorsqu'elle désire exposer une réflexion sur le rôle du souverain et de la manière dont il doit gouverner, elle prend l'exemple du premier des rois sacrés, Saül⁵⁵⁸. « Un Roi est l'homme chargé du bonheur du peuple, auquel il doit sacrifier toutes ses inclinations et tous ses plaisirs. Un bon Roi n'en doit point avoir d'autres [...]. Un homme sensé doit donc trembler en devenant Roi, comme fit Saül⁵⁵⁹ », répond Bonne lorsque son élève lui demande pourquoi Saül ne désirait pas être roi quand tout le monde demande à l'être. Le caractère sénile du premier roi sacré n'est pas mentionné, pour ne montrer que la préoccupation essentielle que madame Leprince de Beaumont désire inculquer, à savoir : le bonheur du peuple. Ce dernier est une des préoccupations majeures, si ce n'est fondamental, chez Félicité de Genlis que nous retrouvons également chez la pédagogue. La différence demeure dans le traitement du Moyen Âge qui est plus anecdotique chez madame Leprince de Beaumont.

Félicité de Genlis et madame Leprince de Beaumont possèdent toutes deux une série de points communs qu'il est intéressant de traiter ici afin d'exposer et de comparer deux gouvernantes, deux conteuses et deux femmes qui utilisent le genre moral en lui conférant la force d'autorité de l'histoire, qu'elle soit sainte ou non. Leur contexte de production n'est certes pas le même, tout comme le public et les objectifs qui en découlent. Félicité de Genlis n'exclut cependant pas des réflexions, qui alors que leurs écrits sont différents, possèdent le même fond.

⁵⁵⁶ *Magasin des enfans, ou dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves*, t. 3, 19^e dialogue, 17^e journée, p. 51.

⁵⁵⁷ LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie, *Les Américaines ou la preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles*, t. 4, Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1770, p. 211.

⁵⁵⁸ Demandé par le peuple israélien, Samuel, leur prophète, fait de Saül le premier roi d'Israël. Saül finit par se révéler être un roi fou et porte malheur à son peuple. De fait, il est remplacé par David. ; CAZEAUX Jacques, *Saül, David, Salomon : la Royauté et le destin d'Israël*, Paris, Cerf, 2003, p. 67 et p. 100 (Lectio divina, n° 193).

⁵⁵⁹ *Magasin des enfans, ou dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves*, t. 3, 23^e dialogue, 28^e journée, p. 155.

Le passé carolingien chez Marie Leprince de Beaumont n'est pas la période la plus utilisée. Cependant, en comparaison avec d'autres recueils ou compilations de contes, il transmet tout de même une certaine instruction que cela soit historique puisque madame Leprince de Beaumont enseigne l'origine des Carolingiens, mais aussi moral, car les enfants l'apprennent derrière le conte qui leur est raconté. Félicité de Genlis développe plus en profondeur cette pratique de l'histoire et de la moralité. En définitive, Marie Leprince de Beaumont a conscience de ce que l'histoire peut apporter et s'inscrit timidement dans ce retour au Moyen Âge.

2.1.2. *Le Prince Courtebotte et Cadichon*

Anne-Claude-Philippe de Tubières de Grimoard de Pestels de Lévi, dit le comte de Caylus fait partie des premiers écrivains et érudits qui se tournent vers le Moyen Âge et accomplissent tout autant des recherches sur ce dernier que des écrits fictifs et historiques. En effet, si La Curne de Sainte-Palaye et le comte de Caylus s'entendent pour prôner la supériorité morale de la littérature médiévale, le conteur s'éloigne de l'académicien en affirmant que l'histoire de la chevalerie naît des légendes et que par la nature fictive de son origine, le Moyen Âge l'est également⁵⁶⁰. Cependant, ce n'est pas parce qu'elle se base sur de la fiction que la période ne peut rien apporter de véridique et faire force d'autorité comme Félicité de Genlis le fait par la suite. Tout comme La Curne de Sainte-Palaye et Gaillard, le comte de Caylus fait partie des premiers médiévistes du XVIII^e siècle qui inaugurent ce renouveau médiéval. « Le Comte de Caylus regarde le règne de Charlemagne comme la source de tous les Romans de Chevalerie, & de la Chevalerie même⁵⁶¹ », affirme Gaillard lorsqu'il débat sur l'histoire romanesque de l'Empereur. Pareillement à Félicité de Genlis, l'écrivain mélange la chevalerie et la période carolingienne qui sont pour lui source d'inspirations⁵⁶². Le comte de Caylus effectue divers travaux et recherches, compose des recueils d'antiquités, mais il doit essentiellement sa postérité et son succès pour ses contes de fées⁵⁶³. La considération de Charlemagne dans ses travaux historiques aurait pu constituer une analyse à la fois intéressante et pertinente, mais ses contes sont plus parlants quant à l'utilisation et la vision de Charlemagne ainsi que de la chevalerie au sein du genre du conte que Félicité de Genlis traite également. Les

⁵⁶⁰ MONTROYA Alicia C., *op. cit.*, p. 352.

⁵⁶¹ « Histoire romanesque de Charlemagne, et ses rapports avec l'Histoire véritable », t. 3, p. 333.

⁵⁶² Le comte de Caylus a d'ailleurs écrit un mémoire sur l'origine de l'ancienne chevalerie et d'anciens romans en 1748. ; SERMAIN Jean-Paul, « Les contes de fées de Caylus et la figure du puer senex », in CRONK Nicholas et PEETERS Kris (dir.), *op. cit.*, p. 193-207, ici p. 194.

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 193.

mémoires du comte de Tressan⁵⁶⁴, l'un des premiers médiévistes du siècle au même titre que Sainte-Palaye et le comte de Caylus, attestent si ce n'est de l'entente, tout du moins de la connaissance de Félicité de Genlis et du comte⁵⁶⁵. De plus, Félicité de Genlis a lu les ouvrages de madame de Caylus⁵⁶⁶, la mère d'Anne-Claude de Caylus⁵⁶⁷, dont elle vante la lecture. Ainsi, l'hypothèse selon laquelle les deux écrivains ont échangé n'est pas totalement invraisemblable, de même que l'influence qu'il exerça sur elle. Enfin, au même titre que madame Leprince de Beaumont a inspiré Félicité de Genlis, certains contes moraux du comte de Caylus transposent une éducation se rapprochant de celle de la pédagogue. Le conteur et érudit français écrit, en effet, un premier conte, *Le Prince Courtebotte et la princesse Zibeline* en 1741 ainsi qu'un conte considéré comme moral et pédagogique, *Tout vient à point à qui peut attendre, ou Cadichon*, publié de manière posthume, en 1775. Tous deux se situent durant la période carolingienne ou traitent de la chevalerie. Ces derniers sont utilisés non seulement comme repère spatio-temporel, mais également pour transmettre un certain enseignement et exemple quant au comportement à adopter ou la morale à retenir.

Le Prince Courtebotte et *Cadichon* comportent tous les deux des réflexions à la fois politiques et morales qui sont agrémentées par l'exemplarité de la chevalerie ou d'une fée qui porte la sage parole. L'histoire résumée de *Cadichon* raconte celle d'un roi et d'une reine qui exercent une mauvaise influence sur leurs enfants commençant à suivre leur exemple. Une fée vient les « sauver » en les transportant sur une île. Constatant que leurs défauts sont plus profonds que prévu, les enfants sont transformés en polichinelles et en tables de gigognes tout en conservant la conscience de leur statut royal. Ainsi, le comte de Caylus souligne la morale

⁵⁶⁴ Louis-Elisabeth de La Vergne, comte de Tressan (1705-1783) est un lieutenant-général et grand maréchal du roi Stanislas. Attaché un temps au jeune Louis XV, il est connu pour avoir traduit le *Roland furieux* ainsi que pour avoir été l'un des premiers restaurateurs des romans de chevalerie. Son siège à l'Académie française est repris par Jean-Sylvain Bailly à sa mort. ; « Louis-Elisabeth de La Vergne, comte de Tressan », in DRUON Maurice, *op. cit.*, p. 303. Le comte de Tressan est également parent du comte de Genlis, le mari de Félicité de Genlis. ; GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 3, p. 316.

⁵⁶⁵ « J'ai passé quinze des plus belles années de ma vie dans cette société de Pantin que j'ai sans cesse regrettée ; [...], je ne peux mieux en donner l'idée qu'en rappelant les noms de ceux qui la composaient : [...] Messieurs de Caylus [...] ; en femmes : [...] Mme la marquise de Genlis [...]. Nous avons loué en commun une maison à Pantin, où nous allions faire d'excellents soupers ». ; TRESSAN, Louis-Elisabeth de La Vergne comte de, *Souvenirs du comte de Tressan de Lavergne, d'après des documents inédits réunis par son arrière-petit-neveu, le marquis de Tressan*, Versailles, Henry Lebon, 1897, p. 10-11.

⁵⁶⁶ « Je relus dans ce temps [...] les Souvenirs de madame de Caylus, [...]. C'est une lecture dont on ne se lasse point ». ; GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 2, p. 131.

⁵⁶⁷ Nous connaissons la vie de Marthe-Marguerite, marquise de Caylus (1672-1729) par les *Souvenirs* qu'elle donne et dont la première édition est faite en 1770 par Voltaire. Madame de Maintenon est sa grand-tante, mais également celle qui l'élève. Mariée très jeune, elle est la mère du comte de Caylus en 1692. ; FLAMARION Edith, « Caylus Marthe-Marguerite Mursay de, de Villette Le Valois, marquise de (1672-1729) », in KRIEF Huguette et ANDRÉ Valérie (dir.), *Dictionnaire des femmes des Lumières*, vol. 1, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 219.

qui surpasse le rang social⁵⁶⁸. L'auteur nous apprend dans la préface que son conte fut commandé par des grands-parents afin d'éduquer leur petit-fils dont le défaut sonne précisément dans le titre du conte. En effet, la morale du conte : *tout vient à point, qui peut attendre* est mentionnée à plusieurs reprises durant l'histoire. Par exemple, pressé d'avoir des enfants, le couple royal ne cesse d'en avoir tout d'un coup pendant cinq ans, après s'être trop impatienté⁵⁶⁹. L'histoire du *Prince Courtebotte* n'est pas un conte essentiellement tourné vers l'éducation morale. Elle raconte l'histoire d'un prince que les parents infantilisent trop au goût d'une fée. Cette dernière le prend donc sous son aile et décide de l'élever à l'extérieur de la cour, en lui cachant ses origines royales. Courtebotte ne grandit pas assez et demeure affublé d'une petite taille qui pourtant ne le dérange pas, car la fée lui enseigne autant de valeurs qui sont infiniment plus importantes que les « futilités » du corps. Les deux comportent des leçons qui rappellent étrangement celles que le conte des *Chevaliers du Cygne* expose par moment.

« La reine, la mère, après avoir languie plusieurs années, avoit laissé le trône vacant, & les députés de son royaume venoient inviter son fils d'y monter : ils demandoient une audience, & on ne savoit de quelle façon il falloit la leur accorder : Petaud étoit incertain s'il devoit être debout ou assis, à pied ou à cheval : pour cet effet, on assembla le conseil, où chacun décida à l'ordinaire ; le sénéchal Caboché prétendit que le roi devoit être debout, & soutint qu'il avoit ouï dire que l'empereur Charlemagne & les douze pairs de France étoient toujours debout, & qu'ils ne s'alléyoient que pour manger & pour se coucher⁵⁷⁰ ».

Le comte de Caylus possède la double capacité à être historien et littéraire. Il a en tête toute une série de valeurs médiévales qui sont pour lui source d'exemples et dont il se sert dans ses contes de fées. Ainsi, dans *Cadichon*, lorsqu'il est temps de se montrer en tant que souverain face à son peuple, l'auteur utilise Charlemagne. L'Empereur n'est mentionné que cette unique fois, mais il est suffisamment fort pour inspirer la bonne conduite d'un souverain rien que par la bonne posture à adopter. Charlemagne et ses douze pairs⁵⁷¹ semblent montrer le chemin à suivre dans ce monde fictif qu'est la féerie, tout comme Félicité de Genlis le développe aisément dans son conte. La bienséance n'est certes pas la préoccupation principale de l'auteure, mais elle est tout de même présente dans l'attitude des chevaliers et des souverains qui ne sont pas les grossiers et barbares hommes du Moyen Âge comme certains historiens ou penseurs aiment à les identifier. La période carolingienne de *Cadichon* rappelle également le

⁵⁶⁸ SERMAIN Jean-Paul, « Les contes de fées de Caylus et la figure du puer senex », in *op. cit.*, p. 200.

⁵⁶⁹ « Sire, *tout vient à point, qui peut attendre*. Ainfî, il eut beau s'impatienter, & la reine vouloir lui obéir, [...] cette princesse ne cessa de devenir grosse pendant plus de cinq années ». ; CAYLUS Anne Claude Philippe de, « *Cadichon, conte* », in MAYER Charles-Joseph de e. a., *op. cit.*, t. 25, p. 396.

⁵⁷⁰ « *Cadichon, conte* », in MAYER Charles-Joseph de e.a., *op. cit.*, t. 25, p. 436-437.

⁵⁷¹ Les douze pairs, comme les douze apôtres du Christ, sont les chevaliers et compagnons de Charlemagne. On y retrouve par exemple, Roland et Olivier. ; SHORT Ian, *La Chanson de Roland*, 2^e éd., Paris, Librairie Générale Française, 1990, p. 265 (Le livre de poche. Lettres gothiques).

souvenir de la considération du peuple par l'ancien roi des Francs. En effet, « les fujets étoient prefqu'auffi grands maîtres que lui ; car dans les moindres circonftances ils donnoient tout haut leur avis fans qu'on le leur demandât ; & chacun vouloit qu'on eût égard au lien, & qu'il fût fuivi⁵⁷² ». Le peuple est tout autant pris en compte que n'importe quels grands du royaume. Le comte de Caylus insiste ici sur un point majeur, dont Félicité de Genlis a compris à la fois la faiblesse et la puissance, qui est l'inacceptabilité d'un roi à gouverner seul. Au sein du conte, le roi rend la justice tout seul, sans aucun ministre ni parlement, mais possède un sénéchal, un procureur fiscal et un receveur. Son sénéchal gouverne d'une main de maître tandis que le roi le laisse absolument tout faire puisqu'il n'entend rien aux affaires du royaume.

Élevé en dehors de son rang, le prince Courtebotte pallie son malaise physique par l'enseignement chevaleresque de sa fée. Le comte de Caylus utilise les valeurs héroïques, humbles et modestes des chevaliers pour montrer au monde que rien ne vaut une bonne éducation pour diminuer l'ampleur des défauts⁵⁷³, tantôt superficiels, tantôt problématiques. L'éducation à la fois physique et spirituelle que reçoit le prince rappelle aisément l'éducation que Félicité de Genlis tenait à enseigner à ses élèves lorsqu'elle privilégie l'éducation morale et intellectuelle, tout autant que celle du corps et des métiers. Affirmer que ce fut ce conte qui inspira la comtesse de Genlis réduirait considérablement son mérite, mais il n'est pas à exclure totalement qu'elle eût vent de ce conte et même qu'elle l'ait lu. Lorsqu'il reprend son statut, Courtebotte « [...] fut reçu dans toute l'étendue du royaume avec une magnificence infinie ; & des marques d'amour & de confédération du peuple, plus flatteuses certainement pour les grands hommes, que les monumens élevés par la feule flatterie à l'honneur des princes⁵⁷⁴ ». Parce qu'il ne connaissait pas son statut particulier, Courtebotte n'a pas la vanité qui est généralement attachée aux princes et aux princesses. L'attention et l'amour du peuple sont un bien plus précieux que toutes les flatteries que l'on peut associer à un souverain. Nous l'avons vu, Félicité de Genlis défend expressément ses personnages de céder à la flatterie qui lorsqu'une personne reste « enivrée si long-tems de séductions et de flatteries, [elle n'est] plus en état d'écouter la voix de la raison⁵⁷⁵ ».

« [...] je vous ai fait passer par toutes les épreuves qui contribuent à former un roi jufte & grand ; je vous ai mis en état de trouver des reffources en vous-même. Je vous ai fait connoître l'amitié, & reffentir non feulement les plaifirs qu'elle procure, mais encore les

⁵⁷² « *Cadichon, conte* », t. 25, p. 389.

⁵⁷³ DEFRANCE Anne, « l'éducation des héros dans les *Féeries nouvelles* (1741) », in CRONK Nicholas et PEETERS Kris (dir.), *op. cit.*, p. 209-231, ici p. 214-215.

⁵⁷⁴ CAYLUS Anne Claude Philippe de, « *Le prince Courtebotte et la princesse Zibeline, conte* » in MAYER Charles-Joseph de e.a., t. 24, *op. cit.*, 1786, p. 185.

⁵⁷⁵ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 6, p. 88.

véritables secours qu'elle seule, peut faire trouver dans le cours de la vie. Voilà, je crois, la meilleure éducation, que l'on puisse donner à un homme qui doit commander aux autres. Il ne vous reste plus désormais qu'à pratiquer sur le trône, les vertus que vous avez fait paraître pendant que vous ne connaissiez en vous qu'un homme obscur. Je fais que c'est un point qui n'est pas sans difficulté, mais je l'espère de la bonté de votre cœur⁵⁷⁶ ».

L'amitié reste dans le monde de la chevalerie une valeur essentielle que Félicité de Genlis inculque également dans son conte. Cette dernière est l'une des plus importantes que l'auteure ne cesse de faire transparaître dans ses œuvres autant que dans sa vie privée lorsqu'elle est confrontée à de douloureuses séparations. Le comte de Caylus réfléchit au bon gouvernement tout comme l'ancien gouverneur et précise, à travers la voix de son éducatrice féerique, comment un prince doit se comporter vis-à-vis d'autrui. Les valeurs chevaleresques et héroïques apprises durant toute sa vie l'amènent à monter sur le trône comme un souverain, mais surtout comme un homme, vertueux. En effet, si le conte se concentre essentiellement sur l'éducation d'un prince, la fée n'est pas uniquement chargée de son éducation. Le comte de Caylus ne prétend pas être lu que par des princes, ainsi, les liens que le « simple » lecteur et les souverains peuvent faire entre eux dans le conte prouvent que les vertus sont à entretenir et à mettre en place qu'importe son rang social⁵⁷⁷. Félicité de Genlis possède la même conscience puisqu'elle s'adresse au plus grand nombre qu'est le peuple de France pour l'instruire sur la conduite morale à adopter.

Le comte de Caylus et la comtesse de Genlis partagent une série de points communs qui vacillent entre la nostalgie monarchique et l'épreuve sentimentale dans le récit. En effet, si Félicité de Genlis regrette le précédent régime lorsque la République est proclamée en septembre 1792, Caylus louait déjà la monarchie absolue qui, adossée d'une autorité fondée sur le droit, préservait de la tyrannie, souvent sanctionnée par ailleurs au sein de ses contes⁵⁷⁸. Les deux conteurs dénoncent la tyrannie dans leurs œuvres et alors qu'elle prône davantage une monarchie constitutionnelle puisque le despotisme du régime absolu fut pour elle source de malheur, la monarchie, dans son sens le plus général, reste le meilleur gouvernement. De cette même manière que le lecteur des *Chevaliers du Cygne* est amené à réfléchir sur le politique et les différents régimes, les lecteurs du comte de Caylus n'y échappent pas non plus. Félicité de Genlis provoque également le questionnement et l'accessibilité à tous. De plus, si l'on prend un autre point que les deux conteurs partagent, l'épreuve sentimentale du conte y est plus que présent. Au sein des *Chevaliers du Cygne*, les chevaliers sont amenés à des actes héroïques,

⁵⁷⁶ « Le prince Courtebotte et la princesse Zibeline, conte », t. 24, p. 196-197.

⁵⁷⁷ DEFRANCE Anne, *op. cit.*, p. 222.

⁵⁷⁸ *Ibid.*, p. 221.

vertueux, voire sacrificiels par l'expérience généralement douloureuse de l'amour et des sentiments. Le comte de Caylus démontre la force de l'amour pour encourager les actes d'héroïsme chez ses personnages⁵⁷⁹. Félicité de Genlis s'inscrit dans une continuité du conte historique et moral analysée en prémices avec les *Magasins* de madame Leprince de Beaumont et qui se confirme davantage lorsqu'on met en parallèle deux conteurs qui disposent tous deux d'une connaissance historique et morale. Le Moyen Âge esquisse les valeurs et la morale dont les conteurs désirent faire prendre conscience à leur lecteur. À différents égards puisqu'aucun auteur n'est profondément le même qu'un autre, Félicité de Genlis s'inscrit dans cette continuation de voir la période carolingienne, ou dans tous les cas, le passé médiéval comme un système cohérent, vertueux et à même d'encourager les bons comportements.

Si le comte de Caylus n'intègre pas constamment et explicitement le politique dans ses contes, et désire même s'en éloigner, il y a tout lieu de penser ses œuvres comme une réflexion sociétale également⁵⁸⁰. En effet, nous l'avons vu, le conte du XVIII^e siècle est attaché à son actualité et plus particulièrement durant la seconde moitié du siècle. Ainsi, si les conteurs tendent à perfectionner le genre pour inculquer un certain nombre de valeurs morales, certains écrivains se servent de surcroît du conte pour critiquer ou se positionner sur leur société contemporaine. Chaque œuvre est certes influencée par son époque, mais elle l'est principalement lorsque les auteurs vivent une période de révolution et de changements manifestes. Félicité de Genlis défend sa place avec *Les Chevaliers du Cygne* qui vient ancrer son auteure dans cette tendance qu'a le genre du conte en cette fin de siècle de se manifester comme étant autant un genre historique, moral et politique.

Le faible portrait dressé ici n'offre qu'une infime portion de la considération du Moyen Âge dans les contes français au XVIII^e siècle. *Cadichon* et *Le Prince Courtebotte* illustrent respectivement la présence de la période carolingienne ainsi que de la chevalerie dans les contes du comte de Caylus. Forgé par sa double expérience à l'Académie française et ses recherches érudites, mais également sa carrière de conteur, le comte de Caylus demeure l'exemple le plus parlant et pertinent pour illustrer la manière dont le Moyen Âge vient en aide aux pédagogues qui ont besoin d'exemples faisant force d'autorité. *Le Cabinet des fées*, dont nous avons sélectionné les deux contes de Caylus, comporte un certain nombre de contes, notamment des contes orientaux que nous aurions pu analyser afin d'y broser le portrait « contale » du calife Aaron Raschid dont traite également Félicité de Genlis dans son conte. La composition du

⁵⁷⁹ DEFRANCE Anne, *op. cit.*, p. 225.

⁵⁸⁰ SERMAIN Jean-Paul, « Les contes de fées de Caylus et la figure du puer senex », in *op. cit.*, p. 204.

chevalier de Meyer dévoile d'autres exemples, comme certains contes de madame d'Aulnoy qui appartiennent à la première génération de conteur, et de fait, s'éloigne de notre période. Cependant, l'étude exhaustive de ces contes aurait constitué une trop grande analyse qui nous aurait écartée de notre sujet. Enfin, le *Magasin* de Marie Leprince de Beaumont démontre l'influence de la pédagogue sur les deux conteurs et historiens. Ne se déclarant pas comme telle, l'auteure prend de surcroît l'histoire, quoique plus dirigée vers l'histoire sainte, pour illustrer ses propos. L'éducation chrétienne, les mœurs et les vertus, la réflexion sur les bons et mauvais gouvernements sont autant d'éléments que le Moyen Âge et le genre du conte réunis offrent aux lecteurs. Cette capacité à être éduqué tout en jugeant en même temps appuie, en effet, le tournant que prend le conte à la fin du XVIII^e siècle.

2.2. Le conte, critique sociétale de l'époque

La relation particulière qu'entretiennent le philosophe Jean-Jacques Rousseau et Félicité de Genlis a fait couler beaucoup d'encre dans le secteur de la recherche. Il ne s'agit pas ici d'exposer l'ensemble des désaccords et des ententes des deux écrivains qui consisteraient en une redite. En revanche, l'utilisation du genre du conte et de ses procédés véhiculant une vision sur la société contemporaine de l'auteur a sa place dans le cadre de cette recherche. Le genre du conte devient ce que l'on peut appeler un conte politique qui cherche à expliquer des enjeux historiques qui sont en train de se dérouler. L'un de ses principaux objectifs est de rendre le lecteur juge de son temps par le procédé dont se servent les écrivains qui consiste à prouver la vraisemblance d'un récit dont la véracité des faits n'est pourtant pas la principale caractéristique. Ainsi, l'histoire contée devient de plus en plus claire en ce qui concerne les faits au fur et à mesure que l'histoire avance⁵⁸¹. Le côté pamphlétaire du genre dans ce contexte révolutionnaire est capable de diffuser à grande échelle des contes — qui peuvent convaincre des lecteurs conscients qu'ils lisent une fiction, mais qui pourtant renvoie explicitement à la réalité de leur temps — dans des périodiques tels que le *Mercury*⁵⁸² par exemple⁵⁸³. Jean-Jacques Rousseau livre sa *Reine Fantastique* à la fin de la première moitié du siècle tandis que Félicité de Genlis publie le sien une trentaine d'années après dans une atmosphère sociopolitique totalement différente. Si leur contexte de production diverge, les deux contes

⁵⁸¹ KRIEF Huguette, « Le conte politique et l'*Iségoria* à l'aurore de la révolution française », in *op. cit.*, p. 163.

⁵⁸² *Le Mercury Galant* est un périodique créé par Jean Donneau de Visé en 1672. Sa fonction première est de donner des nouvelles afin d'alimenter les conversations mondaines. Ainsi, les « histoires », les « nouvelles » et la poésie, les écrits dits « divertissants » font office de discussion sur l'actualité. Mais la politique, l'histoire ou encore la science, par exemple, ne sont pas étrangères à la revue. ; VINCENT Monique, *Mercury Galant. Extraordinaire affaires du temps : tableau analytique contenant l'inventaire de tous les articles publiés 1672-1710*, Paris, Champion, 1998, p. 7 (Varia, n° 26).

⁵⁸³ GEVREY Françoise, *op. cit.*, p. 161-162.

partagent tout de même certains points communs, et se dissocient sur d'autres. Par ailleurs, Félicité de Genlis dit de Rousseau qu'elle n'avait jamais « vu d'homme de lettres moins imposant et plus aimable⁵⁸⁴ » lorsqu'elle le rencontre pour la première à l'âge de dix-huit ans. Cependant, l'aimable homme de lettres peut se transformer en un mauvais philosophe lorsqu'il en vient à s'éloigner de ses réflexions, concernant par exemple l'éducation féminine ou encore la religion.

Lorsqu'elle débute son chapitre 14 du premier tome de ses *Chevaliers du Cygne*, Félicité de Genlis cite abondamment *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, un roman épistolaire publié par Rousseau en 1761. Un fait quelque peu curieux lorsqu'on sait qu'elle refuse une première fois de le lire, car il semblait contenir beaucoup de faits contre la religion⁵⁸⁵. Cependant, bien que la religion prenne une place importante et fondamentale dans cette œuvre, des réflexions sur l'existence humaine et sur la morale⁵⁸⁶ s'y trouvent également et parlent suffisamment à Félicité de Genlis pour qu'elle cite tout un passage sur l'absence, en lien avec le chapitre qu'elle écrit. Dans son *Précis de conduite*, elle se défend par ailleurs d'avoir décrié cette œuvre⁵⁸⁷. Cet excursus démontre toute l'ambiguïté que l'auteure entretient tout au long de sa vie au sujet du philosophe, jusqu'aux ressemblances et dissemblances que tous deux utilisent au sujet de la politique et de la vision féminine dans leurs écrits.

« Il y avoit autrefois un roi qui aimoit son peuple...Cela commence comme un conte de fée, interrompit le druide ? C'en est un aussi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un roi qui aimoit son peuple, & qui, par conséquent, en étoit adoré. Il avoit fait tous les efforts pour trouver des ministres aussi bien intentionnés que lui ; mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choses qu'il pouvoit dérober à leur mal-faisante activité⁵⁸⁸ ».

La *Reine Fantasque* de Jean-Jacques Rousseau est un conte ironique à la fois sur la société contemporaine de l'auteur, mais également sur le genre en lui-même. En effet, un druide raconte une histoire à un personnage, Jalamir, qui ne cesse de l'interrompre durant tout son récit

⁵⁸⁴ GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 2, p. 7.

⁵⁸⁵ GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française*, t. 2, p. 8.

⁵⁸⁶ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Sur la religion*, anthologie présentée et commentée par DUFOUR Alfred, Paris, Cerf, 2021, p. 160-161 (Philosophie et théologie).

⁵⁸⁷ « On a trouvé excessivement mauvais que j'eusse écrit que la *Nouvelle Héloïse* est de tous les romans le plus immoral ; on a ajouté que, pour soutenir une telle assertion, il falloit envier les talents de Rousseau. D'autres écrivains, avant et depuis moi, ont soutenu et prouvé la même vérité, ce qui n'est certainement pas difficile, et personne ne les a rangés dans la classe des envieux de Rousseau ; j'ajouterai qu'au reste aucun auteur n'a loué Rousseau plus que moi, et n'a montré pour lui une admiration plus sincère ». ; GENLIS Félicité de, *Précis de la conduite de Madame de Genlis*, op. cit., p. 232-234.

⁵⁸⁸ ROUSSEAU Jean-Jacques, « *La Reine Fantasque* », in MAYER Charles-Joseph de e.a., op. cit., t. 26, 1786, p. 1.

pour dénoncer les tromperies dans lesquelles le conteur essaye d'attirer le lecteur à travers le genre du conte. Cependant, la critique de la monarchie nous intéresse davantage ici que celle du genre du conte. Rousseau commence ce dernier en exposant un roi aimé de son peuple et qui prend soin de lui. Ce n'est pas sans hasard qu'une telle réflexion se trouve dans un conte qui paraît la même année que le *Contrat Social* et dans lequel Jean-Jacques Rousseau affirme que « les rois veulent être absolus, & de loin on leur crie que le meilleur moyen de l'être est de se faire aimer de leurs peuples⁵⁸⁹ ». De cette façon, trouver des ministres aussi bien intentionnés que le roi en lui-même semble être une folie, car ils n'auraient pas les mêmes desseins que lui. Le roi ne désire rien d'autre que le bonheur de son peuple et par conséquent est considéré comme fou lui-même par les gens de sa cour. Cela rejoint le bonheur du peuple indispensable pour régner que Félicité de Genlis prône dans son conte, alors même que la Révolution cherche encore son régime politique et s'éloigne, selon elle, petit à petit de l'attention portée au peuple. Les critiques et les idées politiques du philosophe français l'inspirent autant qu'elles l'encouragent à s'en éloigner. Jean-Jacques Rousseau se positionne sur la question de « l'« esprit » des nations⁵⁹⁰ » qui commence à prendre de l'importance durant son temps et qui atteint un certain sommet durant celui de la comtesse de Genlis. Cette dernière pousse plus loin cette réflexion en livrant un conte qui encourage à la mise en place d'une nation forte. Cependant, Félicité de Genlis ne démontre la folie dans son œuvre que pour des actes insensés et ne l'associe pas à la vision des souverains par ses sujets. La démonstration de Jean-Jacques Rousseau n'en demeure pas moins importante pour autant puisqu'ils partagent la même attention populaire. Le philosophe reconnaît également la perversion du pouvoir qui trompe les esprits des princes en les rendant « bornés ou méchants. [...] le Trône les rendra tels⁵⁹¹ ». Un changement de caractère que redoute Axiane dans *Les Chevaliers du Cygne* qui va jusqu'à refuser tous les pouvoirs que lui conférerait pourtant son peuple admiratif. Dans la *Reine Fantastique*, cet amour du peuple l'amène à s'introduire dans l'intimité du couple royal en assistant à certaines scènes. Lors de l'accouchement de la reine, une ribambelle de regards indiscrets vient d'ailleurs assister à la scène puisqu'en plus des ministres et du sénéchal, « l'intérêt public fourniffa[i]t un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la famille royale⁵⁹² ».

⁵⁸⁹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du Contrat social ou, principes du droit politique*, livre III, chap. 6, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1762, p. 160.

⁵⁹⁰ BELL David A., *op. cit.*, p. 870.

⁵⁹¹ *Du Contrat social ou, principes du droit politique*, livre III, chap. 6, p. 171.

⁵⁹² « *La Reine Fantastique* », in MAYER Charles-Joseph de e.a., *op. cit.*, t. 26, p. 11.

Nous avons brièvement mentionné au sein de la deuxième partie la misogynie déplorée du philosophe par notre auteure. En effet, le titre évocateur de son conte présente une reine fantasque dont le seul but de ses fantaisies « est de déforier un peu la morgue masculine, & d'accoutumer les hommes à l'obéissance qui leur convient⁵⁹³ ». Jean-Jacques Rousseau, à la différence de Félicité de Genlis, n'a pas de reine française à faire correspondre à son personnage. Lorsqu'il livre son conte, le règne de Marie-Antoinette, qui est nettement plus critiqué, n'a pas encore commencé. Ce n'est donc pas à une souveraine française en particulier que le philosophe pense, et semble au contraire l'attribuer à toutes femmes au pouvoir. À l'inverse des personnages féminins de Félicité de Genlis, les femmes ne sont pas conçues pour régner et le philosophe va même plus loin en affirmant que le « plus insensé des hommes est encore préférable à la plus sage des femmes⁵⁹⁴ ». Jean-Jacques Rousseau oppose au souverain extraordinaire, une femme qui demeure méchante et capricieuse par l'injustice par exemple qu'elle exerce sur les autres en les accusant personnellement de ne pas pouvoir avoir d'enfant royal. Entêtée même lorsqu'elle est enceinte, elle change cependant de nombreuses fois d'avis quant au sexe du bébé qu'elle désire accoucher jusqu'à ce qu'elle finisse par donner une fille et un garçon au roi.

« Ton prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, & fera trop bien l'imitateur de sa mère pour n'en pas être le tourment. Il bouleversera le royaume en voulant le réformer. Pour rendre les sujets heureux, il les mettra au désespoir, s'en prenant toujours aux autres de ses propres torts ; injuste pour avoir été imprudent, le regret de ses fautes lui en fera commettre de nouvelles. [...] En un mot, quoiqu'au fond il soit bon, sensible & généreux, ses vertus mêmes lui tourneront à préjudice. [...] D'un autre côté ta princesse Raison, nouvelle héroïne du pays des fées, deviendra un prodige de sagesse & de prudence, & sans avoir d'adorateurs, se fera tellement adorer du peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle⁵⁹⁵ ».

Et tandis que le lecteur croit suivre l'aventure d'un petit prince nommé Caprice et une princesse nommée Raison, il apprend plus tard dans le conte, qu'en réalité, le qualificatif de chacun est attribué au sexe opposé. Ainsi, la raison reste accrochée à la figure de l'homme à qui l'adoration du peuple est assurée puisqu'il possède des vertus qui ne l'égaleront pas. À l'inverse, la fille aurait perdu son royaume en désirant le réformer selon ses caprices. Ce défaut est également une imperfection que relève Félicité de Genlis et qui est responsable de nombreux maux, notamment le plus exemplaire qui est celui de Gérold, « aussi célèbre par ses caprices et son inconstance en amour, que par sa valeur et les agréments de son esprit et de sa figure⁵⁹⁶ ».

⁵⁹³ « *La Reine Fantasque* », p. 5.

⁵⁹⁴ « *La Reine Fantasque* », p. 24.

⁵⁹⁵ « *La Reine Fantasque* », p. 22-23.

⁵⁹⁶ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 1, chap. 15, p. 247.

La misogynie dont fait preuve Rousseau s'ajoute donc à cette considération du peuple qui en réalité cache la critique du philosophe vis-à-vis des sermons du parlement au jeune prince⁵⁹⁷, ou encore des désaccords entre parents sur l'éducation de leurs enfants qui provoquent la confusion volontaire de la fée vis-à-vis des prénoms des enfants.

Le conte de Jean-Jacques Rousseau rejoint son *Contrat Social* en exposant au lecteur la dégénérescence de la monarchie en une tyrannie inévitable⁵⁹⁸. Il dénonce, en effet, que par peur de choisir de bons rois, il est préférable « d'avoir pour chefs des enfants, des monstres, des imbéciles⁵⁹⁹ ». Lorsque l'on songe à intervertir l'ordre de succession pour que le royaume soit gouverné par la sage princesse Raison, le conte révèle au même titre « qu'il vaut mieux que le peuple obéisse aveuglément aux enragés que le hasard peut lui donner pour maîtres, que de le choisir lui-même des chefs raisonnables⁶⁰⁰ ». Tout comme les contes du XVIII^e siècle, la *Reine Fantastique* amène le lecteur à s'interroger sur le pouvoir des princes et rois ainsi que sur leur gouvernement, alors même qu'il a conscience par l'intermédiaire de Jalamir et du druide qu'il lit une histoire merveilleuse. Jean-Jacques Rousseau n'intègre pas explicitement le Moyen Âge. Il n'y a pas de chevaliers exemplaires ou d'allusions à un roi carolingien. Il use de la féerie classique du conte, certes dans un sens ironique, pour exposer un jugement de sa société et livrer une réflexion à ce sujet. Félicité de Genlis suit ses pas en appliquant le même principe dans son conte. Ayant pris ce parti d'inclure leur lecteur dans leur conte, les deux auteurs ne désirent pas masquer leur critique de la société par l'utilisation d'éléments merveilleux que sont les fées ou les spectres⁶⁰¹. Au contraire, Félicité de Genlis l'énonce clairement tandis que Jean-Jacques Rousseau reste plus en retrait. Nous pouvons émettre l'hypothèse qu'intéresser son lecteur au genre et à l'histoire proposés peut être envisagé comme l'une des préoccupations si ce n'est fondamental, tout du moins fortement présent derrière le récit.

Si Félicité de Genlis écrit certains contes ainsi qu'un « pseudo-roman » et conte historique et moral que sont *Les Chevaliers du Cygne*, elle peut également se retrouver comme personnage dans un conte. En effet, lorsqu'elle donne un enseignement républicain aux enfants d'Orléans et partage son enthousiasme lors des débuts de la Révolution, les contre-révolutionnaires l'associent à une mauvaise fée et ne manquent pas de critiquer le devenir de l'enfant dont elle s'occupe. Ainsi, le conte contre-révolutionnaire *Le règne du Prince Trop-Bon*

⁵⁹⁷ SERMAIN Jean-Paul, *Le conte de fées du classicisme aux Lumières*, op. cit., p. 153.

⁵⁹⁸ DEFANCE Anne, « La politique du conte aux XVII^e et XVIII^e siècles », in *Féeries*, op. cit., p. 13-41, ici p. 17.

⁵⁹⁹ *Du Contrat social ou, principes du droit politique*, livre III, chap. 6, p. 167.

⁶⁰⁰ « *La Reine Fantastique* », p. 23.

⁶⁰¹ Dans *Les Chevaliers du Cygne*, le spectre de Célénire hante Olivier depuis sa mort.

vient défendre la royauté et associe Félicité de Genlis à une mauvaise fée nommée Tarbrul. L'histoire relate l'emprisonnement du roi Trop-Bon, le pendant fictionnel du roi Louis XVI qui doit faire face à un peuple fou qui le retient prisonnier. Son cousin apeuré s'écrie ne pas vouloir devenir roi à plusieurs reprises, mais se targue d'encourager son fils aîné à agir « comme il faut ». Le duc d'Orléans et le duc de Chartres sont ici reconnaissables.

« Il dit cependant à son fils aîné : grâces au ciel, mon enfant, & à la vieille fée Tarbrul, tu es aussi fol que qui que ce soit de ce pays-ci. Prends ta carabine à deux coups, & va-t-en sous la fenêtre du prince Trop-Bon, car il faut que nous l'empêchions de s'évader encore une fois de sa prison⁶⁰² ».

Par conséquent, tandis qu'elle puise dans le genre du conte pour faire paraître son projet et ressortir ses objectifs, Félicité de Genlis faisait l'objet elle-même d'une personnification contre-révolutionnaire dans un conte publié dans *l'Ami du Roi*⁶⁰³. Tandis qu'elle se voit décriée dans les journaux au début de la Révolution, Félicité de Genlis se sert à son tour d'un conte qui se trouve être ni révolutionnaire ni contre-révolutionnaire, mais qui peut implicitement lui permettre de nouveau de se justifier auprès de ceux qui la contestent. Elle paraît ainsi prendre le contre-pied de ce dont l'accusait le conte royaliste. En effet, cet excursus illustre que malgré le fait qu'elle fut décriée et également prise dans un conte politique, l'auteure livre à son tour un conte si ce n'est pas intentionnellement déclaré comme politique, tout du moins historique et moral.

Cette mise en commun et comparaison entre Jean-Jacques Rousseau et Félicité de Genlis, qu'autant d'éléments séparent et rapprochent en même temps, peut servir d'introduction à un meilleur approfondissement de la question⁶⁰⁴. En effet, nous avons illustré ici la manière dont le conte peut servir de critique à une société en dévoilant un court exemple afin de nous détacher quelque peu des *Chevaliers du Cygne* pour mieux y revenir. Félicité de Genlis n'est pas la seule à utiliser le genre du conte pour dénoncer sa société contemporaine, la *Reine Fantastique* précède ses *Chevaliers* en donnant le ton. Enfin, nous remarquons aisément que la politique du conte fait partie intégrante des préoccupations dans la sphère littéraire, mais devient davantage une caractéristique du conte durant la seconde moitié du XVIII^e siècle.

⁶⁰² *Le règne du prince Trop-Bon, dans le royaume des fols, conte oriental, ou plutôt, histoire occidentale publiée par madame la toujours comtesse de ****, & dédiée à MM. les rédacteurs du journal intitulé *l'Ami du Roi*, sous la direction de M. Montjoye., imprimerie de L'Ami du roi, 1792, chap. 13, p. 51.

⁶⁰³ *L'ami du roi des français, de l'ordre et surtout de la vérité* est le nom de deux journaux royalistes rédigés, respectivement par l'abbé Royou et Montjoye. Ce dernier maintient son journal de septembre 1790 à août 1792. ; BERTAUD Jean-Paul, « Ami du roi des français, de l'ordre et surtout de la vérité (L') », in SOBOUL Albert et SURATTEAU Jean-René e.a., (dir.), *op. cit.*, p. 20.

⁶⁰⁴ Pour la critique de la société de Jean-Jacques Rousseau à travers la *Reine Fantastique*, se référer par exemple à l'article : DEFRANCE Anne, « La politique du conte aux XVII^e et XVIII^e siècles », in *op. cit.*, p. 13-41.

Débuté par la *Reine Fantastique*, continué par *le règne du Prince Trop-Bon* et terminé par *Les Chevaliers du Cygne*, ce bref exemple de la politique présente dans le conte nous montre la continuité dans laquelle s'est inscrite Félicité de Genlis. L'auteure n'invente rien en intégrant des réflexions sur la société contemporaine, ces dernières étaient déjà présentes qu'elles soient implicites ou explicites. En revanche, elle confond plusieurs sous-genres du conte et forme de cette façon un genre hybride qui puise l'autorité de conte ou des « pseudo-romans historiques ». Elle allège et satisfait la lecture du lecteur par des éléments surnaturels et promeut une certaine vision politique, tout en discutant l'actualité brûlante telle qu'elle la vit. Félicité de Genlis va plus loin que la simple réflexion politique dans le conte. Au contraire de Rousseau, elle ne se contente pas de désapprouver, elle énonce clairement les problèmes de son pays et cherche des remèdes.

3. *Les Chevaliers du Cygne*, une œuvre controversée

« [...] un livre qui n'est point un roman, qui n'est point une histoire, et qui n'est point un conte. Ce n'est point un roman, parce qu'il contient des faits historiques ; il y a une cour et ses anecdotes. Ce n'est point une histoire, car il y a des événements hors de vraisemblance ; vous saurez donc qu'il ne peut se caractériser qu'avec le nom que l'auteur lui a donné, il se nomme les chevaliers du Cygne⁶⁰⁵ ».

Cet avis paru dans un journal politique et littéraire quelques mois après la publication des *Chevaliers du Cygne* expose toute l'ambiguïté du conte et la confusion que son auteure apporte en mêlant à la fois la méthode historique et la fantaisie du conte. Désirant attribuer à son œuvre l'autorité de l'histoire, Félicité de Genlis livre un genre hybride qui crée la confusion chez son lecteur. Sa méthodologie historique correspond à celle que nous pourrions qualifier de « classique » des premiers médiévistes de son siècle. L'auteure lit énormément et s'inspire de ceux qu'elle considère comme possédant une légitimité qui confère à son œuvre l'assurance d'une certaine véracité des faits. Elle explore plusieurs facettes de la chevalerie et partage, en la développant comme bon nombre d'entre eux, la vision de ce système rempli de valeurs et de vertus. Charlemagne est considéré comme le premier législateur et le restaurateur des lettres. Si tous ne sont pas d'accord pour le qualifier de souverain exemplaire, les écrivains reconnaissent la tranquillité qu'il amena dans son empire ou qu'il encouragea à prospérer. Charlemagne constitue un idéal pour Félicité de Genlis. Elle masque toutes les imperfections du souverain ainsi que le côté « tyrannique » que Voltaire lui attribue par ses actes de conquérant. L'auteure s'accorde tout de même pour dire qu'il s'agit de la seule et unique tâche de sa vie. Cependant,

⁶⁰⁵ UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, *Le Mercure français, historique, politique et littéraire*, Paris, Mercure, 4^e année de la République, t. XX, décadi 10 nivôse (jeudi 31 décembre 1795), p. 163.

même si elle utilise pléthore d'évènements véridiques et ne se restreint pas dans ses notes explicatives, Félicité de Genlis ne livre pas un « roman historique » ou une recherche scientifique quelque peu modifiée afin de satisfaire son public. À l'instar de l'article de journal, *Les Chevaliers du Cygne* n'est pas une « histoire ».

Une partie des penseurs de la seconde moitié du XVIII^e siècle perpétue l'amorce qu'opère le conte au début du siècle. Le comte de Caylus est l'exemple du conteur qui baigne dans cette double école à laquelle fait partie Félicité de Genlis. Bien qu'il ne mélange pas la recherche historique et le conte, le comte de Caylus exploite la chevalerie et le Moyen Âge. Ces contes sont dès lors renforcés par ses propres recherches. La période médiévale permet aux conteurs de ressortir toute sa morale, tout en n'essayant pas de la réinventer⁶⁰⁶. Si Félicité de Genlis le traite selon sa fantaisie, elle reprend un certain nombre des éléments que le Moyen Âge inspire au conte et qui reviennent systématiquement dans ces derniers. Ainsi, les tournois, les aventures chevaleresques, les prouesses héroïques, les lieux enchantés et les jardins exotiques sont autant de caractéristiques typiquement médiévales⁶⁰⁷ dans les récits que Félicité de Genlis insère dans son conte. Les exploits chevaleresques sont constants dans *Les Chevaliers du Cygne* et sont associés à une leçon particulière, sortant ainsi du conte de chevalerie l'œuvre de l'auteure. Ce qualificatif trop réducteur est associé à un autre, qui est celui du conte moral, lui aussi à la mode en cette fin de XVIII^e siècle. Le comte de Caylus et Marie Leprince de Beaumont usent de ce genre à des fins pédagogiques et éducatives. Le conte moralisateur n'est cependant pas utilisé dans son association à un principe monotone qui exposerait la mauvaise condition de l'âme humaine. Au contraire, les trois conteurs se servent du Moyen Âge, ou en tout cas de l'histoire, pour égayer leur récit d'aventures chevaleresques, d'exemples historiques et de merveilleux afin de parler efficacement à leur public. Félicité de Genlis ne s'adresse pas exclusivement à des enfants. Elle se trouve dans un contexte particulier d'un pays en plein désordre d'un changement qu'il peine à affermir. De cette manière, elle suit les pas de Rousseau.

Félicité de Genlis livre ainsi une œuvre originale qui puise son influence à la fois dans ce renouveau médiéval que lui inspirent les chercheurs et historiens de son siècle, mais également dans la pédagogie et la moralité des conteurs qui le précèdent. Certains mécanismes et traditions du genre se perpétuent au sein des *Chevaliers du Cygne* qui ne se cache pas d'utiliser des éléments surnaturels pour appuyer la force des évènements qui se déroulent par

⁶⁰⁶ SERMAIN Jean-Paul, *op. cit.*, p. 71.

⁶⁰⁷ *Ibid.*

moments, surtout lorsqu'un élément sentimental survient. L'auteure choisit consciemment de livrer un conte hybride qui, elle en est certaine, plaira à un lecteur qui trouvera son bonheur dans sa lecture et, de fait, apprendra. Ainsi, nous retournons aux prémices de cette étude et affirmons les objectifs « salvateurs » d'Olivier et d'Isambard en plaçant cette œuvre dans une originalité, à la fois inspirée et inspirante.

Conclusion

Forte d'un certain bagage d'une vie déjà remplie, Félicité de Genlis impose sa place dans la sphère littéraire en livrant une œuvre originale, *Les Chevaliers du Cygne*. Dans le cadre de cette recherche, nous avons exposé l'apologie de l'ancien gouverneur qu'elle fut ainsi que ses influences et ses objectifs. La comtesse de Genlis vit un quotidien d'instructions, de contrôles et d'échanges intellectuels lorsqu'elle est à la cour royale, mais également à Bellechasse, la demeure dans laquelle elle livre ses connaissances et forge le caractère des enfants dont elle s'occupe. C'est en étant une stricte, mais juste pédagogue qu'elle éduque notamment le futur roi des Français, Louis-Philippe I^{er}. Occupée par sa fonction de gouverneur, Félicité de Genlis côtoie de surcroît une pluralité de personnes qui l'inspirent, que cela soit par leur caractère exemplaire ou au contraire par une conduite irréfléchie qui l'amène à les contredire. Ainsi, historiens, poètes, philosophes ou encore pédagogues entrent et sortent de sa vie mouvementée pour y laisser une marque. Nous l'avons vu, Félicité de Genlis aime à perfectionner son éducation et, de fait, accueille chaleureusement toute occasion de s'instruire davantage. Elle connaît ou fréquente beaucoup d'historiens et d'écrivains durant sa longue vie.

Lorsque la Révolution française éclate, Félicité de Genlis accueille les réformes et la Constitution avec enthousiasme. Cependant, à peine cet élan d'espoir atteint son apogée que les premiers mouvements populaires aussi violents que cruels la refroidissent. Félicité de Genlis, une monarchiste constitutionnelle convaincue, fuit un pays qu'elle ne reconnaît plus. Elle écrit son conte durant son exil. *Les Chevaliers du Cygne* raconte et enseigne. Par de nombreux événements et personnages présents dans les trois tomes qui forment le conte, Félicité de Genlis dévoile aux Français les raisons qui l'ont poussée à livrer son œuvre. D'abondantes révoltes, utiles ou non aux trames principales, démontrent toute la cruauté de la dégénérescence de la Révolution. L'auteure use autant des intrigues que des personnages. Ces derniers révèlent la considération des personnalités contemporaines de l'auteure, comme un miroir de son temps. Ainsi, non seulement l'attitude de la foule est dénoncée, mais également ceux qu'elle qualifie de responsables de ces désordres. C'est en usant de l'autorité de l'histoire que Félicité de Genlis tente d'exposer des actions néfastes tout autant qu'elle les confronte aux vertueuses.

Les Chevaliers du Cygne comporte un certain nombre de préceptes qui sont pour l'auteure une exposition de tous les bons comportements et cheminements de pensées à adopter. Le caractère et les actions, certes mythiques de Charlemagne, sont pour Félicité de Genlis le modèle idéal à suivre pour chaque souverain ou membre du gouvernement. La magnanimité, la

justice dans le règne, la préoccupation du peuple ainsi que l'égalité dans l'enseignement sont autant de qualités qu'elle expose, que cela soit par les discours de l'Empereur ou par la voix de ses valeureux chevaliers. Félicité de Genlis ne se contente cependant pas de broser le portrait d'un unique sage souverain. D'autres viennent appuyer ces dires. Ainsi, le roi Godefroy par exemple préfère la justice à sa couronne tandis qu'il craint la terreur qui est l'apanage des tyrans. Le roi danois préfère sacrifier son pouvoir que de devenir despote. La réflexion qu'il délivre est plus importante pour l'auteure que sa vérité historique. En effet, l'auteure « joue » avec l'histoire et use de la chronologie afin de servir au mieux son récit, tout comme elle peut inventer un pan de l'histoire à son tour. La duchesse Béatrix de Clèves reste un personnage énigmatique quant à sa réelle existence, mais ne déroge pas moins dans la moralité et la réflexion qu'elle offre au lecteur. La duchesse est pour Félicité de Genlis l'un des personnages les plus importants puisque non seulement la deuxième trame principale du conte tourne autour d'elle, mais elle représente un personnage féminin régnant et éclairé. Béatrix est l'incarnation de la modération. Elle craint jusqu'à l'apparence du despotisme et par son éducation, elle cherche à être la plus juste possible, même lorsqu'on attente à sa propre vie. À travers elle, Félicité de Genlis développe l'un des principes les plus importants pour établir un bon gouvernement qui est la participation populaire. Déjà exposée par Charlemagne, elle l'est davantage encore sous la duchesse. Béatrix laisse son peuple décider pour elle de ce qu'elle adviendra. Le peuple a son mot à dire, tout comme il estime avoir son mot à dire sous la Révolution.

Quoiqu'elle ne soit plus gouverneur des enfants d'Orléans lorsqu'elle écrit son conte, Félicité de Genlis possède toujours cette conscience pédagogique. Une conscience d'autant plus forte qu'elle s'adresse à l'ensemble des Français et vise le général plutôt que le particulier. Ainsi, les chevaliers et les personnages féminins de son conte dévoilent des qualités et des actions vertueuses révélées à la suite d'épreuves, qu'elles soient douloureuses ou non. La générosité, l'honnêteté et la fidélité sont les qualités principales à suivre pour les Français selon l'auteure. À l'instar de l'indulgence et de la justice des souverains, le peuple se doit d'être fidèle et obéissant. Ce dernier a des droits et, lorsqu'ils sont reconnus de son dirigeant, peut l'aider à maintenir l'équilibre nécessaire au bonheur d'une nation. La paix reste une condition essentielle au bien-être d'un pays. Félicité de Genlis dénonce la guerre inutile qui provoque la mise en place d'impôts, la pauvreté et la fatigue d'un peuple qui *de facto* se révolte et provoque la déchéance du pays. Une situation qu'elle a vue se produire dans son propre pays. Enfin, la majorité des personnages féminins des *Chevaliers du Cygne* sont des modèles de femmes fortes. Il est

important pour l'auteure d'illustrer des femmes instruites et capables de rédemption. Elles sont fortes parce qu'elles subissaient des épreuves auparavant, mais finissent par rester ou retourner auprès de la vertu. La religion et la tempérance sont pour elles une source d'exemplarité. Les personnages féminins de Félicité de Genlis rejoignent le combat que l'auteure menait lorsqu'elle déclarait vouloir une éducation pour les filles à l'égale des hommes. De cette même manière, elle désire détacher les personnages féminins, et les femmes en général, de cette assignation trop réductrice au sentimental et surtout comme étant au service d'un homme.

Ainsi, après tant de modèles et de remèdes, Félicité de Genlis amène également son lecteur à se positionner. Le genre du conte est particulier durant le XVIII^e siècle tant il se veut à la fois vraisemblable et politique. Le lecteur ne se laisse plus simplement porter par l'univers dans lequel il est projeté. Conscient des événements qui se déroulent autour de lui, il connaît les possibilités qui lui sont désormais octroyées. Le lecteur, qu'il soit un noble, un membre de la petite aristocratie ou du peuple, réfléchit sur la société autour de lui. *Les Chevaliers du Cygne* propose toute une réflexion sur la notion d'un bon gouvernement ou souverain, et remet même en question l'existence d'une telle « perfection ». Félicité de Genlis ne masque pas cette incertitude. Elle confronte le lecteur à ce problème, certes contemporain, mais qui pourtant demeure intemporel. Bien qu'elle soutienne la décision du peuple français qui est de mettre en place une république après la destitution de son roi et l'abolition de la monarchie en 1792, Félicité de Genlis continue de se dire monarchiste. Elle vante donc les mérites d'un tel régime puisque, suivant ses dires, le peuple ne peut se gouverner lui-même et a besoin d'un chef. Ce dernier ne peut et ne doit pas être despotique ni tyrannique et a l'obligation de sa charge de gouverner son peuple dans l'égalité et la justice. Un pays ne peut mieux vivre selon Félicité de Genlis que si le souverain a conscience que le peuple lui confère son pouvoir, et si ce dernier accepte en retour d'être sous son joug.

Le XVIII^e siècle sort de l'ombre un Moyen Âge oublié. Les historiens et savants mettent en avant le système idéal qu'ils considèrent comme exemplaire. Dans les écrits scientifiques, Charlemagne est généralement qualifié de grand législateur et restaurateur des lettres. La période carolingienne est présente dans les contes que nous avons sélectionnés dans un petit échantillon. Le genre du conte traite de l'univers médiéval depuis ses origines. Cependant, l'ancien roi des Francs vient par moments dresser le cadre de l'histoire et servir d'exemple, ou de contre-exemple comme nous l'avons vu avec madame Leprince de Beaumont. Félicité de Genlis s'inscrit dans ces mouvements pour les unir entre eux et proposer une œuvre originale. *Les Chevaliers du Cygne* comporte une méthodologie historique mêlée à une histoire

romanesque. Si elle suit la tendance, de livrer une œuvre morale et historique comme d'autres l'ont fait avant elle, ce n'est pas en suivant les mêmes objectifs. Véritable pédagogue, même en exil, Félicité de Genlis « prêche la bonne parole » à travers ses personnages et utilisent plusieurs genres, aspects, réflexions et auteurs pour appuyer ses idées et convaincre son lecteur. Il n'est pas à douter que bien qu'elle ne soit plus gouverneur des enfants d'Orléans, elle a tout de même conscience que ses écrits peuvent garder un effet sur ces derniers. Félicité de Genlis pense certainement à Louis-Philippe avec plus d'attention, mais nous ne saurions nous prononcer avec certitude. En effet, cette dernière ne sait pas encore que son jeune élève deviendra roi des Français en 1830, l'année même de son décès. Enfin, la bonne conduite amène la rédemption. La fin de son conte révèle l'effacement du spectre sanguinolant de Célânire une fois qu'Olivier a vécu dans l'honneur et dans le respect des vertus. Ainsi, Félicité de Genlis montre que malgré ses fautes et ses « crimes », Olivier trouve le salut et sort ainsi de ce chaos intérieur dans lequel il était plongé. Ainsi, en suivant ce qu'elle désire leur inculquer, les Français trouveront eux aussi le chemin à suivre et la France quittera cette décadence de la même manière que le chevalier.

Dans le cadre de cette recherche, le caractère complexe qu'incarne le personnage de Félicité de Genlis et son projet consistaient en une première analyse. Cette femme à la vie aussi longue et mouvementée ne pouvait être ici que partiellement évoquée. Ne se centrant qu'autour des *Chevaliers du Cygne*, il n'est pas possible de rendre compte de toute la multitude d'apports qu'offrent autant les différentes facettes de la personnalité de la comtesse de Genlis que de ses nombreux écrits. Ayant vécu plus de quatre-vingts ans et écrit plus d'une centaine d'œuvres, notre auteure traverse différents régimes qui viennent énoncer et étoffer, sans pour autant changer, ses idées et réflexions. Son vécu s'immisce dans ses travaux. Félicité de Genlis ne manque pas une occasion pour glisser un avis, des commentaires ou des détails dans chacune de ses œuvres. Nous ne saurions nous prononcer sur celles postérieures à 1795, mais nous pourrions juste mentionner par exemple la suppression du spectre sanguinolant de Célânire dans l'édition de 1805 qui ne correspondait plus aux envies de ce nouveau siècle.

Chaque période est différente. Le contexte sociopolitique diffère et, de ce fait, les auteurs s'adaptent et traitent de leur époque avec des ressentis qui leur sont propres. Si la période classique privilégie l'Antiquité, la fin du XVIII^e siècle use d'un Moyen Âge qui sert non seulement de concurrence à la Révolution pour certains conservateurs, mais qui prend également toute sa place sur la scène littéraire par exemple au XIX^e siècle. Une observation interpellant lorsqu'on sait que l'image de Charlemagne est repoussée sous la Révolution

française, mais que certains révolutionnaires vont jusqu'à Aix-la-Chapelle ramener son cercueil. L'image du souverain reste dès lors controversée. Lorsque l'on compare le conte de Félicité de Genlis à cette nébuleuse carolingienne, nous constatons aisément qu'il s'agit d'un idéal, mais plus encore du traitement d'une époque mythifiée et d'un personnage légendaire et insaisissable. Les auteurs honorent, critiquent ou glorifient déjà Charlemagne depuis le Moyen Âge. Félicité de Genlis s'inscrit dans ce mouvement en effaçant tout ce qui pouvait lui être reproché. Notons tout de même qu'une nuance doit être apportée. En effet, attachée à sa période, comportant elle-même ses propres mœurs, systèmes et éthiques, ce qui peut sembler comme cruel dans une période peut ne pas l'être dans une autre. Ainsi, les reproches de Voltaire ou les louanges de Gaillard sont aussi justes que discutables. Les mauvaises conduites de certains personnages sont excusables par leur repentir. D'autres sont haïssables, car ils ne se remettent guère en cause, comme le calife Aaron Raschid ou encore Armoflède. Les crimes et la répression de Charlemagne datent du VIII^e siècle. Au sein des *Chevaliers du Cygne*, le souverain n'est que bonté et humanité. Le temps de la cruauté paraît passé.

Au terme de cette recherche, nous pouvons aisément affirmer que le Moyen Âge, certes idéalisé, est utilisé comme remède à la Révolution française. La vision de Félicité de Genlis est claire et s'inscrit dans la nouvelle tendance qui est d'associer la période médiévale à la sienne. Elle le fait aussi fidèlement qu'elle le désire, tout en l'adaptant à sa façon. Nous pouvons également maintenir le côté hybride et controversé des *Chevaliers du Cygne* puisqu'il est associé à plusieurs genres et se compose de plusieurs messages et objectifs. De plus, même si son conte se veut plus pédagogique, comme un modèle didactique pour les Français, un certain message politique s'en dégage. Félicité de Genlis prononce explicitement des jugements sur certaines personnalités de la Révolution. Elle ne se retient pas lorsqu'elle qualifie Robespierre de tyran et de monstre. De plus, l'auteure ne cache pas son avis sur les différents régimes que cela soit dans le récit ou dans les notes de bas de page ou de fin d'ouvrage. Si elle ne déclare pas la dimension politique de son conte, *Les Chevaliers du Cygne* demeure indubitablement lié à la Révolution française. Par l'intention d'y trouver un point d'arrêt, Félicité de Genlis livre un conte que l'on pourrait également qualifier de politique. Enfin, l'auteure délivre aux Français, une œuvre à la fois solide et légitime dans ses sources, ainsi que salutaire et pédagogique dans ses messages et réflexions.

Lorsqu'on traite de la période carolingienne et des liens que l'on peut faire avec les Temps modernes, et la fin du XVIII^e siècle en particulier, de nombreuses pistes d'ouvertures se dévoilent. En effet, nous n'avons mentionné qu'anecdotiquement les famines et les problèmes

alimentaires auxquels Charlemagne dut faire face. Nous nous sommes concentrés sur les révoltes présentes au sein du conte. Cependant, le parallèle entre la vie économique sous l'empire de Charlemagne et celle de la France révolutionnaire pourrait s'avérer être intéressant, même si pour cela nous devrions quitter *Les Chevaliers du Cygne*, qui n'offre aucun de ces liens. Cet approfondissement relèverait d'une recherche plus exhaustive. Une nouvelle piste d'ouverture pourrait être également l'analyse de l'évolution de la pensée politique de Félicité de Genlis à travers ses œuvres littéraires. Si l'histoire est utilisée dans chacune de ses œuvres, il s'agirait de déterminer de quelle manière Félicité de Genlis l'utilise dans ces dernières et y voir la place que possède le Moyen Âge.

Enfin, citons pour conclure un extrait déjà vu précédemment, mais qui résume à lui seul la pensée morale, historique et politique de Félicité de Genlis.

« Mais s'il est vrai que la paix et la tranquillité, soient les premiers des biens, le gouvernement monarchique fondé sur les loix seroit peut être le meilleur de tous, si les sujets et les souverains étoient bien convaincus d'une grande vérité : *c'est que le peuple a toujours le droit et le pouvoir de déposer les tyrans*⁶⁰⁸ ».

⁶⁰⁸ *Les Chevaliers du Cygne*, t. 3, chap. 5, p. 77.

Sources imprimées

Source principale

- GENLIS Félicité de, *Les Chevaliers du Cygne, ou la cour de Charlemagne, contes pour servir de suite aux Veillées du Château et dont tous les traits qui peuvent faire allusion à la Révolution française sont tirés de l'histoire*, 3 vol., Hambourg, Fauche, 1795.

Ouvrages scientifiques

- ALEMBERT Jean le Rond d'et DIDEROT Denis, *L'Encyclopédie. Recueil de planches, sur les sciences, les arts libéraux, et les arts mécaniques, avec leur explication. Blason, art héraldique*, reproduction en fac. sim., vol. 11, Paris, s.l., 1751-1780.
- AUGIER MARIGNY François, *Histoire des Arabes sous le gouvernement des califes*, 4 vol., Paris, Veuve Estienne et Fils, 1750.
- BAYLE Pierre, *Dictionnaire historique et critique*, 2 vol., Rotterdam, Reinier Leers, 1697.
- GAILLARD Gabriel-Henri, *Histoire de Charlemagne*, 4 vol., Paris, Moutard, 1782.
- MABLY Gabriel Bonnot de, *Observations sur l'Histoire de France. Nouvelle édition, continuée jusqu'au règne de Louis XIV, & précédée de l'Eloge historique de l'Auteur, par M. l'Abbé Brizard*, 6 vol., Kehl, 1788.
- LA BRUERE de, *Histoire du règne de Charlemagne*, 2 vol., Paris, Veuve Pissot, 1745.
- LA CURNE DE SAINTE PALAYE Jean-Baptiste de, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 2 vol., Paris, Chez la veuve Duchesne, 1781.
- PRÉZEL Honoré Lacombe de, *Dictionnaire des portraits historiques, anecdotes et traits remarquables des hommes illustres*, 3 vol., Paris, Lacombe, 1769.
- VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, Paris, Didot, 1813.

Œuvres littéraires

- GENLIS Félicité de, *Annales de la vertu, ou cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes. Par l'auteur du théâtre d'éducation*, 2 vol., Paris, Lambert & Baudouin, 1781.
- GENLIS Félicité de, *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation*, 3 vol., Paris, Lambert & Baudouin, 1782.
- GENLIS Félicité de, *Les Veillées du château, ou cours de morale à l'usage des enfants*, 3 vol., Paris, Lambert & Baudouin, 1784.

- GENLIS Félicité de, *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, Maestricht, Dufour & Roux, 1787.
- GENLIS Félicité de, *Discours sur l'éducation publique du peuple*, Paris, Onfroy & Née de la Rochelle, 1791.
- GENLIS Félicité de, *Leçons d'une gouvernante à ses élèves, ou Fragmens d'un journal, qui a été fait pour l'éducation des enfans de Monsieur d'Orléans*, 2 vol., Paris, Onfroy, 1791.
- GENLIS Félicité de, *Précis de la conduite de Madame de Genlis depuis la révolution, suivi d'une lettre à M. de Chartres, et de Réflexions sur la critique*, Hambourg, Cerioux, 1796.
- GENLIS Félicité de, *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis sur le XVIII^e siècle et la Révolution française*, 10 vol., Paris, Ladvocat, 1825.
- LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie, *Le magasin des pauvres, artisans, domestiques, et gens de la campagne*, première partie, 2 vol., Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1768.
- LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie, *Les Américaines ou la preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles*, 6 vol., Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1770.
- LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie, *Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction dans lesquels on fait penser, parler, agir les jeunes gens suivant le génie, le tempérament et les inclinations d'un chacun... on y donne un abrégé de l'histoire sacrée, de la fable, de la géographie, etc., le tout rempli de réflexions utiles et de contes moraux...*, 4 vol., Lyon, Veuve Rusand, 1798.
- *Le règne du prince Trop-Bon, dans le royaume des fols, conte oriental, ou plutôt, histoire occidentale publiée par madame la toujours comtesse de ***, & dédiée à MM. les rédacteurs du journal intitulé l'Ami du Roi, sous la direction de M. Montjoye*, imprimerie de L'Ami du roi, 1792.
- MAYER Charles-Joseph de e.a., *Le cabinet des fées, ou Collection choisie des contes des fées et autres contes merveilleux. Ornés de figures*, 41 vol., Amsterdam et Paris, rue et hôtel Serpente, 1785 - 1789.
 - CAYLUS Anne Claude Philippe de, « *Le prince Courtebotte et la princesse Zibeline, conte* », t. 24, Genève, Barde, Manget & Compagnie, 1786, p. 128-199⁶⁰⁹.

⁶⁰⁹ Se trouve aussi dans à Paris, chez Cuchet, rue et hôtel Serpente.

- CAYLUS Anne Claude Philippe de, « *Cadichon, conte* », t. 25, 1786, p. 390-444.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, « *La Reine Fantasque* », t. 26, 1786, p. 9-34.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du Contrat social ou, principes du droit politique*, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1762.
- TRESSAN, Louis-Elisabeth de La Vergne comte de, *Souvenirs du comte de Tressan de Lavergne, d'après des documents inédits réunis par son arrière-petit-neveu, le marquis de Tressan*, Versailles, Henry Lebon, 1897.

Journal

- UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, *Le Mercure français, historique, politique et littéraire*, Paris, Mercure, 4^e année de la République, t. XX, décadi 10 nivôse (jeudi 31 décembre 1795).

Sources éditées

- ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, éd. TRICOT Jules, livre VI, chap. 8, Paris, Vrin, 1983.
- EGINHARD, *Vie de Charlemagne*, éd. Sot Michel et Veyrard-Cosme Christiane, Paris, Les Belles-lettres, 2014.
- GENLIS Félicité de, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des Princes et des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe*, éd. BROUARD-ARENDIS Isabelle, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006 (Textes rares).
- LOUIS-PHILIPPE, *Mémoires de Louis-Philippe, duc d'Orléans*, éd. s.n., t. 1, Paris, Plon, 1973.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Sur la religion*, anthologie présentée et commentée par DUFOUR Alfred, Paris, Cerf, 2021 (Philosophie et théologie).

Bibliographie

Le passé médiéval

- AMALVI Christian, *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France : essais de mythologie nationale*, Paris, Albin Michel, 1988 (L'aventure humaine).
- BARBERO Alessandro, *Charlemagne : un père pour l'Europe*, trad. de l'italien par NICOLAS Jérôme, Paris, Payot, 2004.
- BERNARD-GRIFFITHS Simone, GLAUDES Pierre et VIBERT Bertrand (dir.), *La fabrique du Moyen Âge au XIX^e siècle : représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006 (Romantisme et modernité, n° 94).
- BORST Arno, « Das Karlsbild in der Geschichtswissenschaft vom Humanismus bis heute », in BRAUNFELS Wolfgang et SCHRAMM Percy Ernst (éd.), *Karl der Grosse: Lebenswerk und Nachleben. Das Nachleben*, vol. 4, Düsseldorf, Schwann, 1967, p. 364-402.
- BOUGARD François, *Les élites au haut Moyen Âge : crises et renouvellements*, Turnhout, Brepols, 2006 (Haut Moyen Âge, n° 1).
- BOUTET Dominique, *Charlemagne et Arthur, ou le roi imaginaire*, Paris, Champion, 1992 (Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge, n° 20).
- BRUNHÖLZL Franz, *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge*, t. 1 : *de Cassiodore à la fin de la renaissance carolingienne*, vol. 2 : *l'époque carolingienne*, trad. de l'allemand par ROCHAIS Henri, Turnhout, Brepols, 1991 (Ouvrages de référence pour l'étude de la civilisation médiévale).
- CAZEAUX Jacques, *Saül, David, Salomon : la Royauté et le destin d'Israël*, Paris, Cerf, 2003 (Lectio divina, n° 193).
- CONTAMINE Philippe, *Nobles et noblesse en France : 1300-1500*, Paris, CNRS, 2021.
- CROUCH David et DEPLOIGE Jeroen (éd.), *Knighthood and Society in the High Middle Ages*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2020 (Mediaevalia Lovaniensia. Serie, n°1. Studia, n° 48).
- DEVROEY Jean-Pierre, *La Nature et le roi. Environnement, pouvoir et société à l'âge de Charlemagne (740-820)*, préface de BOUCHERON Patrick, Paris, Albin Michel, 2019.
- FAVIER Jean, *Charlemagne*, Paris, Fayard, 1999 (Biographies historiques (Fayard)).
- FLORI Jean, *L'idéologie du glaive. Préhistoire de la chevalerie*, Genève, Droz, 1983.

- FLORI Jean, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette Littératures, 1998 (La vie quotidienne).
- FORTE Angelo, ORAM Richard Duncan et PEDERSEN Frederik, *Viking Empires*, Cambridge, Presse universitaire de Cambridge, 2005.
- GEARY Patrick J., *Quand les nations refont l'histoire : l'invention des origines médiévales de l'Europe*, trad. de l'anglais par RICARD Jean-Pierre, Paris, Flammarion, 2006 (Champs, n° 720).
- GROSSE Rolf et SOT Michel (dir.), *Charlemagne : les temps, les espaces, les hommes : construction et déconstruction d'un règne*, Turnhout, Brepols, 2018 (Haut Moyen Âge, n° 34).
- IRBLICH Eva, *Karl der Grosse und die Wissenschaft. Ausstellung karolingischer Handschriften der Oesterreichischen Nationalbibliothek zum Europa-Jahr 1993, Prunksaal, 9. Juni-26. Oktober 1993*, avec la contribution de WOLFRAM Herwig, Vienne, bibliothèque nationale d'Autriche, 1994.
- LE JAN Régine, « Amitié et politique au haut Moyen Âge », in *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, vol. hs11, n°3, 2016, p. 57-84.
- MORRISEY Robert, *L'empereur à la barbe fleurie : Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France*, Paris, Gallimard, 1997 (Bibliothèque des histoires).
- NELSON Janet L., *Rulers and Ruling Families in Early Medieval Europe: Alfred, Charles the Bald, and Others*, Aldershot, Ashgate, 1999 (Variorum Collected Studies Series, n° 657).
- NELSON Janet L., *Courts, Elites, and Gendered Power in the Early Middle Ages: Charlemagne and Others*, Aldershot, Ashgate, 2007 (Variorum Collected Studies Series, n° 878).
- NELSON Janet L., *King and Emperor: a New Life of Charlemagne*, Londres, Allen Lane, 2019.
- PAMLÉNYI Ervin (dir.), *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, trad. par PÖDÖR László, préface de CASTELLAN Georges, Roanne, Horvath, 1974.
- PASTOUREAU Michel, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2019.
- RUCQUOI Adeline, *Histoire médiévale de la Péninsule ibérique*, Paris, Seuil, 1993.
- SÉNAC Philippe, *Charlemagne et Mahomet en Espagne (VIII^e-IX^e siècles)*, Paris, Gallimard, 2015 (Folio. Histoire, n° 241).
- SHORT Ian, *La Chanson de Roland*, 2^e éd., Paris, Librairie Générale Française, 1990 (Le livre de poche. Lettres gothiques).

- TANASE Thomas, *Histoire de la papauté en Occident*, Paris, Gallimard, 2019 (Folio. Histoire, n° 292).

La pensée historique au XVIII^e siècle

- ABIVEN Karine et WELFRINGER Arnaud (dir.), *Courage de la vérité et écritures de l'histoire : (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2017 (Littératures classiques, n° 94).
- BARTON Arnold, « The Discovery of Norway Abroad, 1760-1905 », in *Scandinavian Studies*, vol. 79, n° 1, printemps 2007, p. 25-40, <https://www.jstor.org/stable/40920726> (consulté le 2 avril 2022).
- BELHOSTE Bruno, *Histoire de la science moderne : de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Armand Colin, 2016 (Cursus. Histoire).
- BELL David A, « Le caractère national et l'imaginaire républicain au XVIII^e siècle », in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 57^e année, n° 4, 2002, p. 867-888.
- BOST Hubert, *Pierre Bayle*, Paris, Fayard, 2006.
- BRANCA Paolo, « Some Druze 'Catechisms' in Italian Libraries », in *Quaderni Di Studi Arabi*, n°15, 1997, p. 154-161, <http://www.jstor.org/stable/25802822> (consulté le 2 avril 2022).
- CENTRE AIXOIS D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, *L'histoire au dix-huitième siècle*, Aix-en-Provence, Edisud, 1980.
- COLOMBO TIMELI Maria, *Lancelot et Yvain au siècle des lumières : la Curie de Sainte-Palaye et la Bibliothèque universelle des Romans*, Milan, LED, 2003 (Il Filarete : pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Milano, n° 217).
- CORNETTE Joël (dir.) et BEAUREPAIRE Pierre-Yves, *La France des Lumières (1715-1789)*, Paris, Belin, 2011 (Histoire de France (Belin), n° 8).
- COTTRET Monique, *Culture et politique dans la France des Lumières (1715-1792)*, Paris, Armand Colin, 2002 (U. Histoire).
- « Courage de la vérité et écritures de l'histoire (XVI^e siècle-XVIII^e siècle) », in *Littératures classiques*, n° 3, vol. 94, 2017, <https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques-2017-3.htm> (consulté en ligne le 9 décembre 2020).
- CRONK Nicholas et PEETERS Kris (dir.), *Le comte de Caylus : les arts et les lettres : actes du colloque international, Université d'Anvers (UFSIA) et Voltaire Foundation, Oxford, 26-27 mai 2000*, Amsterdam, Rodopi, 2004 (Faux titre : études de langue et littérature françaises, n° 243).

- GUÉRET-LAFERTÉ Michèle et POULOUIN Claudine (dir.), *Accès aux textes médiévaux de la fin du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2016, p. 371 (Colloques, congrès et conférences sur le Moyen Âge, n° 1).
- HERSANT Marc, *Voltaire : écriture et vérité*, Louvain, Peeters, 2015 (La république des lettres, n° 61).
- MARTIN Christophe, *L'esprit des Lumières : histoire, littérature, philosophie*, Malakoff, Armand Colin, 2018 (Cursus).
- MÉRICAM-BOURDET Myrtille, « Comment écrire une histoire sans origines : Voltaire », in *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, vol. 52, n° 2, 2020, p. 199-220.
- MORTIER Roland, *Les combats des Lumières : recueil d'études sur le dix-huitième siècle*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2000 (Publications du Centre international d'étude du XVIII^e siècle, n° 5).
- PERCHERON Bénédicte, *Les sciences naturelles à Rouen au XIX^e siècle. Muséographie, vulgarisation et réseaux scientifiques*, Paris, Éditions Matériologiques, 2017 (Histoires des sciences et des techniques).
- SAUPIN Guy, *La France à l'époque moderne*, 4^e éd., Paris, Armand Colin, 2020.
- SIGU Véronique, *Médiévisme et Lumières : le Moyen Âge dans la Bibliothèque universelle des romans*, Oxford, Voltaire Foundation, 2013 (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, n° 8).
- SUARD François, *Roland ou Les avatars d'une folie héroïque*, Paris, Klincksieck, 2012.
- REISSE Jacques et VAN DE VYVER Gisèle (dir.), *Les savants et la politique à la fin du XVIII^e siècle*, Bruxelles, éd. de l'Université Libre de Bruxelles, 1991 (Études sur le XVIII^e siècle. Hors-série, n° 7).
- TESTOT Laurent (coord.), *Les Lumières : une révolution de la pensée*, Auxerre, Sciences humaines, 2019 (Les grands dossiers des sciences humaines, n° 56).
- TEYSSEIRE Daniel, « De l'usage historico-politique de *race* entre 1680 et 1820 et de sa transformation », in *Mots. Les langages du politique*, n° 33, décembre 1992, p. 43-52 (BONNAFOUS Simone, HERSZBERG Bernard et ISRAËL Jean-Jacques (dir.), *Sans distinction de...race*).
- VINCENT Monique, *Mercure Galant. Extraordinaire affaires du temps : tableau analytique contenant l'inventaire de tous les articles publiés 1672-1710*, Paris, Champion, 1998 (Varia, n° 26).

La Révolution française

- ADAMS Christine et ADAMS Tracy, *The Creation of the French Royal Mistress: from Agnès Sorel to Madame Du Barry*, Parc universitaire, Presse universitaire de l'État de Pennsylvanie, 2020.
- ANDLAU Jean d', « Penser la loi et en débattre sous la Convention : le travail du Comité de législation et la loi sur les émigrés du 28 mars 1793 », in *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 396, n° 2, 2019, p. 3-19.
- ANTONETTI Guy, *Louis-Philippe*, Paris, Fayard, 1994.
- BIANCHI Serge, *Marat. « L'Ami du peuple »*, Paris, Belin, 2017 (Collection Histoire).
- BIARD Michel (dir.), *La Révolution française : une histoire toujours vivante*, Paris, Tallandier, 2009.
- BIARD Michel et DUPUY Pascal, *La révolution française : dynamiques et ruptures (1787-1804)*, 4^e éd., Paris, Armand Colin, 2020.
- BOCHENEK-FRANCZAKOWA Régina, *Raconter la révolution*, Louvain, Peeters, 2011.
- BOIS Jean-Pierre, *Dumouriez. Héros et proscrit. Un itinéraire militaire, politique et moral entre l'Ancien Régime et la Restauration*, Paris, Perrin, 2005.
- BOND Niall, « La monnaie en Allemagne et en Autriche au dix-huitième siècle : réflexions et recompositions », in BLANC Jérôme et DESMEDT Ludovic (dir.), *Les pensées monétaires dans l'histoire : l'Europe, 1517-1776*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 861-896 (Bibliothèque de l'économiste, n° 7, série 1, n° 6).
- BOWMAN Frank Paul, *Le Christ des barricades : 1789-1848*, préface de ROUVILLOIS Frédéric et VANDEN ABEELE-MARCHAL Sophie, Paris, Cerf, 1987 (Lexio).
- CHAUSINAND-NOGARET Guy, *Les grands discours parlementaires de la Révolution : de Mirabeau à Robespierre, 1789-1795*, préface de DEBRÉ Jean-Louis, Paris, Armand Colin, 2005.
- CONIEZ Hugo et MICHON Pierre, *Servir les assemblées. Histoire et dictionnaire de l'administration parlementaire française de 1789 à la fin du XX^e siècle*, t. 1, Paris, Mare & Martin, 2020 (Écrits parlementaires).
- COQUARD Olivier, *Lumières et révolutions. 1715-1815*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014 (Une histoire personnelle de...).
- CORNETTE Joël (dir.), BIARD Michel, BOURDIN Philippe et MARZAGALLI Silvia, *Révolution, Consulat, Empire (1789-1815)*, Paris, Belin, 2009.

- DUPRAT Annie, « L'affaire du collier de la reine », in DELPORTE Christian et DUPRAT Annie (dir.), *L'évènement : images, représentation, mémoire*, Paris, Créaphis, 2003, p. 13-30.
- GONNEAU Pierre, LAVROV Aleksandre et RAI Ecatherina, *La Russie impériale : l'empire des tsars, des Russes et des non-Russes (1689-1917)*, Paris, PUF, 2019.
- ISRAEL Jonathan Irvine, *Idées révolutionnaires : une histoire de la Révolution française*, trad. de l'anglais par BHERER Marc-Olivier, Paris, Alma Édition, 2019.
- JOURDAN Annie, *La Révolution, une exception française ?*, nouvelle édition, Paris, Flammarion, 2006 (Champs, n° 704).
- MARTIN Jean-Clément (dir.), *La Contre-Révolution en Europe, XVIII^e-XIX^e siècles : réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001 (Histoire, n° 29).
- MARTIN Jean-Clément, *La révolte brisée : femmes dans la Révolution française et l'Empire*, Paris, Armand Colin, 2008.
- MARTIN Jean-Clément (dir.), *Nouvelle histoire de la Révolution française*, Paris, Perrin, 2012 (Pour l'histoire).
- MARTIN Jean-Clément, *Robespierre*, Paris, Perrin, 2016.
- MARTIN Jean-Clément, *La Terreur*, Paris, Perrin, 2017 (Vérités et légendes).
- MOREL Anne-Rozenn, « Le principe de fraternité dans les fictions utopiques de la Révolution française », in *Dix-huitième siècle*, vol. 41, n°1, 2009, p. 120-136, <https://doi.org/10.3917/dhs.041.0120> (consulté le 16 mai 2022).
- LE PAGE Dominique et LOISEAU Jérôme, *Pouvoir royal et institutions dans la France moderne*, Paris, Armand Colin, 2019 (Collection U. Histoire).
- PETITFILS Jean-Christian, *Louis XVI*, Paris, Perrin, 2005.
- RENGLET Antoine, *Polices, villes et sécurité sous la Révolution et l'Empire : l'ordre public urbain dans l'espace belge, 1780-1814*, préface de DENYS Catherine, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021 (Histoire).
- ROLLAND Patrice, *Un débat sous la Terreur. La politique dans la République*, préface de CHARLOT Patrick, Dijon, EUD, 2018.
- TULARD Jean, *La France de la Révolution et de l'Empire*, Paris, PUF, 2014 (Quadrige. Manuels. Histoire- Géographie).

Le genre du conte/roman⁶¹⁰

- ANGELET Christian, *Recueil de préfaces de romans du XVIII^e siècle*, vol. 2, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2003.
- BÁRBERI Squarotti Giorgio, *Ludovico Ariosto*, Rome, Editalia, 2000 (LIME. Letteratura italiana, n°2).
- BLANC André, *Le théâtre français du XVIII^e siècle*, Paris, Ellipses, 1998 (Thèmes & études).
- BOTTIGHEIMER Ruth B., « Les contes médiévaux et les contes de fées modernes », in *Féeries*, n° 7, 2010, p. 21-43.
- COULET Henri, « Quelques aspects du roman antirévolutionnaire sous la Révolution », in *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 54, n° 3, 1984, p. 27-47.
- COULET Henri, *Le roman jusqu'à la Révolution. 1. Histoire du roman en France*, Paris, Armand Colin, 1991 (U. Lettres).
- COULET Henri, *Études sur le roman français au XVIII^e siècle : territoires et frontières*, préface de DAGEN Jean, Paris, Honoré Champion, 2014 (Dix-huitième siècle, n° 167).
- DEFRANCE Anne, « Les premiers recueils de contes de fées », in *Féeries*, n° 1, 2004, p. 27-48.
- DEFRANCE Anne, « La politique du conte aux XVII^e et XVIII^e siècles », in *Féeries*, n° 3, 2006, p. 13-41.
- DELON Michel et STEWART Philip (dir.), *Le second triomphe du roman du XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2009 (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 2009, n° 2).
- DÉRUELLE Aude et ROULIN Jean-Marie, *Les romans de la Révolution : 1790-1912*, Paris, Armand Colin, 2014 (Recherches).
- DIDIER Béatrice, *Écrire la Révolution 1789-1799*, Paris, Puf, 1989 (Écriture).
- DUFOUR-MAÎTRE Myriam (dir.), *Thomas Corneille (1625-1709) : une dramaturgie virtuose*, Rouen, Presses universitaires de Rouen, 2014 (Les Corneille).
- *Féeries. Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle* (vol. 3 : *La politique du conte*).
- FELTON Marie-Claude, *Maîtres de leurs ouvrages, l'édition à compte d'auteur à Paris, au XVIII^e siècle*, préface de CHARTIER Roger, Oxford, Voltaire foundation, 2014 (Oxford University Studies in the Enlightenment, n° 3, 2014).

⁶¹⁰ Les ouvrages traitant du théâtre au XVIII^e siècle utilisés dans ce mémoire sont repris dans cette catégorie.

- HERSANT Marc et JOMAND-BAUDRY Régine (dir.), *Conte et Histoire (1690-1800)*, Paris, Classiques Garnier, 2017 (Rencontres, n° 305. Série XVIII^e siècle, n° 21).
- KEILEN Sean et MOSCHOVAKIS (éd.), *The Routledge Research Companion to Shakespeare and Classical Literature*, Londres, Routledge, 2017.
- KRIEF Huguette, « Le conte politique et l'*Iségoria* à l'aurore de la révolution française », in *Féeries*, n° 3, 2006, p. 159-180.
- KRIEF Huguette et PASCAL Jean-Noël, *Débat et écritures sous la révolution*, Louvain, Peeters, 2011 (La républiques des lettres, n° 47).
- JOMAND-BAUDRY Régine et PERRIN Jean-François (éd.), *Le Conte merveilleux au XVIII^e siècle. Une poétique expérimentale, Actes du colloque international de l'Université Stendhal-Grenoble 3, 21-23 septembre 2000*, Paris, Kimé, 2002 (Détours littéraires).
- LAMOINE Georges, « Le début du roman historique au XVIII^e siècle », in *Caliban*, n° 28 : *Le roman historique*, 1991, p. 61-70.
- RAMOS GOMEZ María Teresa, « L'adaptation au goût littéraire : *Les Chevaliers du Cygne* de Mme de Genlis », in *Littératures*, n° 16, printemps 1987, p. 13-22, https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1987_num_16_1_1388 (consulté le 2 avril 2022).
- ROUGEMONT Martine de, *La vie théâtrale en France au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2001.
- SERMAIN Jean-Paul, *Le conte de fées du classicisme aux Lumières*, Paris, Desjonquères, 2005 (L'esprit des lettres)
- SERMAIN Jean-Paul, « Le fantasme de l'absolutisme dans le conte de fées au XVIII^e siècle », in *Féeries*, n° 3, 2006, p. 75-85.
- SERMAIN Jean-Paul, *Le roman jusqu'à la révolution française*, Paris, PUF, 2011 (Licence. Lettres).
- TODD Christopher, *Bibliographie des œuvres de Jean-François de La Harpe*, Oxford, Voltaire foundation, 1979 (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, n° 181).
- TROTT David, *Théâtre du XVIII^e siècle : jeux, écritures, regards : essai sur les spectacles en France de 1700 à 1790*, Montpellier, Espaces 34, 2000.
- WANNING Elizabeth Harries, *Twice Upon a Time: Women Writers and the History of the Fairy Tales*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

Félicité de Genlis

- BERGLUND-NILSON Brigitta, « Madame de Genlis et les correspondances littéraires », in *Cahiers de l'Association Internationale des Études françaises*, n° 48, mai 1996, p. 57- 73.
- BROGLIE Gabriel de, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985.
- BROUARD-ARENDIS Isabelle et COÜASNON Marguerite de, *Écrire de soi : Mme de Genlis et Isabelle de Charrière, l'autorité féminine en fictions (1793-1804)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.
- DE POORTERE Machteld, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis*, New York, Peter Lang, 2004 (Currents in Comparative Romance Languages and Literatures, n° 135).
- DOMINIQUE Julia, « Princes et élèves : les études des princes d'Orléans sous l'autorité de Madame de Genlis (1782-1792) », in CONDETTE Jean-François et CASTAGNET-LARS Véronique (dir.), *Histoire de l'éducation, pour une histoire renouvelée des élèves (XVI^e-XX^e siècles). Volume2 : sources et méthodes*, n° 151, 2019, p. 63-121.
- GUITARD-MOREL Josiane, « Félicité de Genlis, gouverneur des enfants d'Orléans, femme de pouvoir », in FRANCÈS Cyril, *Le politique et le Féminin. Les femmes de pouvoir dans les Mémoires d'Ancien Régime*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 233-249 (Correspondances et mémoires, 2108-9884, n° 43).
- IBEAS-ALTAMARA Juan Manuel, *La Pédagogie dans le boudoir. Heurs et malheurs de Félicité de Genlis*, Paris, Classiques Garnier, 2021 (Masculin/féminin dans l'Europe moderne, n° 32, Série XVIII^e siècle, n° 14).
- LEELAH Preea, « Une antiphilosophie qui dérange : Mme de Genlis et sa défense pascalienne de la religion », in *The French Review*, vol. 89, n° 1, octobre 2015, p. 128-144.
- PLAGNOL-DIÉVAL Marie-Emmanuelle, *Madame de Genlis*, Rome, Memini, 1996 (Bibliographie des écrivains français, n° 6).
- PLAGNOL-DIÉVAL Marie-Emmanuelle, « Anti-Lumières et Révolution : les stratégies argumentatives et narratives de Mme de Genlis », in ZAISER Rainer (dir.), *L'apologétique littéraire et les anti-Lumières féminines*, Tübingen, Narr, 2013, p. 61-76 (Œuvres et critiques : revue internationale d'étude de la réception critique des œuvres littéraires de langue française, n° 38/1).
- PLAGNOL-DIÉVAL Marie-Emmanuelle, « M^{me} de Genlis éditrice, M^{me} de Genlis apologiste. L'exemple des textes de Louise de La Vallière et de M^{me} Mallefille », in

PREYAT Fabrice (dir.), *Femmes des anti-lumières, femmes apologistes*, vol. 44, Bruxelles, éd. de l'Université de Bruxelles, 2016, p. 113-126 (Études sur le XVIII^e siècle, n° 44).

- REID Martine, *Félicité de Genlis. La pédagogue des Lumières*, Paris, Tallandier, 2022.
- STREIN-CHARDONNEAU Madeleine van, « Madame de Genlis et le roman historique », in HOUPPERMANS Sjef, SMITH Paul J. e.a., *Histoire, jeu, science dans l'aire de la littérature : mélanges offerts à Evert van der Starre*, Amsterdam, Rodopi, 2000, p. 66- 79 (Faux titre : études de langue et littérature françaises, n° 187).

Les femmes auteurs

- CORBÍ SÁEZ María Isabel, LLORCA TONDA María Ángeles et SIRVENT RAMOS Ángeles (dir.), *Femmes auteurs du dix-huitième siècle : nouvelles approches critiques*, Paris, Champion, 2016 (Littérature et genre, n° 5).
- GODINEAU Dominique, *Les femmes dans la France moderne : XVI^e-XVIII^e siècle*, nouvelle édition, Paris, Armand Colin, 2021 (U. Histoire).
- HERZ-GAZEAU Ramona, *La femme entre raison et religion : les Américaines (1769) de Marie Leprince de Beaumont*, Paris, Classiques Garnier, 2019 (Masculin/féminin dans l'Europe moderne. Série XVIII^e siècle, n° 8).
- KRIEF Huguette (éd.), *Vivre libre et écrire. Anthologie des romancières de la période révolutionnaire (1789-1800)*, préface de COULET Henri, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005 (Vif).
- KULESSA Rotraud von et SETH Catriona (dir.), *Une éducatrice des Lumières, Marie Leprince de Beaumont*, Paris, Classiques Garnier, 2018 (Masculin/féminin dans l'Europe moderne, n°16. Série XVIII^e siècle, n° 7).
- LOTTERIE Florence, *Le genre des Lumières : femme et philosophe au XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013 (L'Europe des Lumières, n° 23).
- LOUICHON Brigitte, *Romancières sentimentales (1789-1825)*, Saint-Denis, PUV, 2009 (Culture et Société).
- STEINBERG Sylvie e.a. (éd.), *Les femmes et l'écriture de l'histoire 1400-1800*, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008.
- ZANONE Damien, *Écrire son temps, les mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon, Presses de l'Université Lyon, 2006.

Instruments de recherche

- AMALVI Christian (dir.), *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones : de Grégoire de Tours à Georges Duby*, Paris, la boutique de l'histoire, 2004.
- BREDNICH Rolf Wilhelm et BAUSINGER Hermann e.a. (éd.), *Enzyklopädie des Märchens : Handwörterbuch zur historischen und vergleichenden Erzählforschung*, 15 vol., Berlin, de Gruyter, 1977-2015.
- BOUILLET Marie-Nicolas (dir.) et CHASSANG Alexis (revu et corrigé), *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, 24^e éd., Paris, Hachette, 1874.
- *Dictionnaire de l'Académie française. Nouvelle édition*, 2 vol., Nîmes, Pierre Beaume, 1778.
- *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois, ou Glossaire de la langue françois*, 1769, en ligne, <https://www.classiques-garnier.com/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain> (consulté le 20 mai 2021).
- DRUON Maurice, *Les Immortels : dictionnaire biographique et chronologique des membres de l'Académie française depuis sa création en 1635 jusqu'au début du XXI^e siècle*, Levallois-Perret, Jacques Lafitte, 2005.
- FÉRAUD Jean-François (dir.), *Dictionnaire Critique de la Langue Française [1787]*, reproduction fac-simile, préface de CARON Philippe et WOOLDRIDGE Terrence Russon, 3 vol., Tübingen, Niemeyer, 1994 (Lexicographica. Series maior, n° 51-53).
- GRENTÉ Georges (dir.), *Dictionnaire des lettres françaises : le XVIII^e siècle*, 2 vol., Paris, Fayard, 1960.
- KORS Alan Charles (éd.), *Encyclopedia of the Enlightenment*, 4 vol., Oxford university press, 2002.
- KRIEF Huguette et ANDRÉ Valérie (dir.), *Dictionnaire des femmes des Lumières*, 2 vol., Paris, Honoré Champion, 2015.
- LINDAH Carl, MCNAMARA John et LINDOW John (éd.), *Medieval Folklore: an Encyclopedia of Myths, Legends, Tales, Beliefs, and Customs*, 2. vol., Santa Barbara, ABC-Clio, 2000.
- MANCERON Claude et MANCERON Anne (coll.), *La Révolution française. Dictionnaire biographique*, Paris, Renaudot, 1989.
- MANCERON Anne et MANCERON Claude, *La Révolution française. Dictionnaire général*, Paris, Renaudot, 1989.

- SADIE Stanley (éd.), *The New Grove Dictionary of Music and Musicians*, 2^e éd., vol. 14, Londres, MacMillan, 2001.
- SGARD Jean (dir.), *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, 2 vol., Grenoble, Université des langues et lettres de Grenoble, 1999.
- SOBOUL Albert et SURATTEAU Jean-René e.a., (dir.), *Dictionnaire historique de la Révolution française*, Paris, PUF, 1989.
- SOBOUL Albert (dir.), *Dictionnaire historique de la Révolution française*, Paris, PUF, 2005 (Quadrige. Dicos poche).
- TULARD Jean (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, 2 vol., nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Fayard, 1999.

Table des matières

Introduction.....	1
État des sources	7
1. L’histoire au XVIII ^e siècle	8
2. Charlemagne dans les contes.....	11
Historiographie.....	15
1. Le passé médiéval.....	15
2. La Révolution française	17
3. Le genre du conte et du roman	19
4. Félicité parmi les femmes auteures du XVIII ^e siècle.....	22
Première partie : Félicité de Genlis et l’apologie d’une ancienne pédagogue	25
1. Le projet	26
1.1. L’envie d’une salvation.....	29
1.2. Un conte historique et moral	34
2. « En ma qualité d’historien »	36
2.1. Les réarrangements	36
2.2. Le vécu, source d’histoire	41
3. Les influences	46
3.1. L’histoire et les historiens	47
3.2. Une connaissance intellectuelle.....	50
<i>Les Chevaliers du Cygne</i> , un projet salvateur	54
Deuxième partie : le passé médiéval comme remède à la Révolution française	56
1. Les parallèles entre le Moyen Âge et la Révolution française	57
1.1. Les révoltes, un réceptacle de la violence.....	57
1.2. Les miroirs de la Révolution	71
2. Des personnages comme enseignement aux Français	79
2.1. Les modèles du bon souverain	80

2.2. « Candeur et loyauté »	92
3. Quelles solutions ?	103
Troisième partie : Considération de Charlemagne et du passé carolingien au XVIII ^e siècle	106
1. Situation de Charlemagne dans les écrits historiques et scientifiques	108
1.1. Gaillard et Genlis	109
1.2. Charlemagne, sage politique ou tyran conquérant ?	114
2. La rencontre du passé médiéval et du politique dans les contes du XVIII ^e siècle	122
2.1. Le Moyen Âge dans les contes	122
2.2. Le conte, critique sociétale de l'époque	134
3. <i>Les Chevaliers du Cygne</i> , une œuvre controversée	140
Conclusion	143
Sources imprimées	149
Source principale	149
Ouvrages scientifiques	149
Œuvres littéraires	149
Journal	151
Sources éditées	151
Bibliographie	152
Le passé médiéval	152
La pensée historique au XVIII ^e siècle	154
La Révolution française	156
Le genre du conte/roman	158
Félicité de Genlis	160
Les femmes auteurs	161
Instruments de recherche	162

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial